N° 433 — Tome CXVI 1er Juillet 1916

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, GEORGES BOHN, PAUL BONNEFON, JULES DESTRÉE, ETIENNE FOURNOL, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, ALEXANDRE MAVROUDIS, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, ANDRÉ ROUVEYRE, VERTEUIL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net*. | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 433. — 1er JUILLET 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
- L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne 3.50

Hortense Allart de Méritens
- Lettres inédites à Sainte-Beuve 3.50

Pierre D'Alheim
- Moussorgski 3.50
- Sur les pointes (mœurs russes) 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
- L'Enfer de la Bibliothèque Nationale 7.50

L'Arétin
- Les Plus belles Pages de l'Arétin 3.50

Aurel
- Jean Dolent .... 1 »
- La Semaine d'Amour 3.50

Henri Bachelin
- Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
- L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly 3.50
- Lettres à Léon Bloy 3.50
- Lettres à une Amie 3.50

J.-M. Barrie
- Margaret Ogilvy 3.50

Charles Baudelaire
- Lettres, 1841-1866 .... 3.50
- Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
- Walt Whitman. L'Homme et son œuvre 7.50

Christian Beck
- Le Trésor du Tourisme :
- L'Italie Septentrionale 3.50
- Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
- La Suisse 3.50

Dimitri de Benckendorff
- La Favorite d'un Tzar 3.50

Paterne Berrichon
- Jean-Arthur Rimbaud 3.50
- La Vie de Jean-Arthur Rimbaud 3.50

Albert de Bersaucourt
- Etudes et Recherches 3.50
- Les Pamphlets contre Victor Hugo 3.50

Louis Bertrand
- Gustave Flaubert 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
- Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol. .... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
- Œuvres galantes des Conteurs italiens 3.50
- Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série ... 3.50

Léon Bloy
- L'Ame de Napoléon 3.50
- La Chevalière de la Mort ... 2 »
- Celle qui pleure 3.50
- Les Dernières Colonnes de l'Eglise 3.50
- Exégèse des Lieux Communs 3.50
- Exégèse des Lieux Communs, II 3.50
- Le Fils de Louis XVI 3.50
- L'Invendable 3.50
- Le Mendiant ingrat .... 5 »
- Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
- Pages choisies 3.50
- Le Pèlerin de l'Absolu 3.50
- Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne 3.50
- Le Sang du Pauvre 3.50
- Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
- Albert Samain 3.50

Bottom
- Ainsi parlait Jéroboam .... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
- Le Jardin des Fleurs 3.50

Georges Brandès
- Essais choisis 3.50

Georges Buisseret
- L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren 0.75

Mélanie Calvat
- Vie de Mélanie 3.50

Gaston Capon
- Les Vestris 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
- L'Exotisme 3.50

Jane Carlyle
- Jane Welsh Carlyle 3.50

Thomas Carlyle
- Lettres de Thomas Carlyle à sa mère 3.50
- Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol. .... 7 »
- Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I 3.50
- Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II 3.50
- Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III 3.50

Eugène Carrière
- Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
- Petit Musée de la Conversation 3.50

Fernand Caussy
- Laclos 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
- Les Derniers jours de Paul Verlaine 3.50

Charles Cestre
- Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
- Les plus belles pages de Chamfort 3.50

Paul Claudel
- Connaissance de l'Est 3.50
- Art poétique 3.50

Jean des Cognets
- La Vie intérieure de Lamartine 3.50

Charles Collé
- Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
- Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
- Lettres à deux femmes 3.50

Marcel Coulon
- Témoignages 3.50
- Témoignages, IIe série 3.50
- Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
- Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac 3.50

Eugène Defrance
- Catherine de Médicis 3.50
- Charlotte Corday et la mort de Marat 3.50
- La Conversion d'un Sans-Culotte 3.50
- La Maison de Madame Gourdan 3.50

Paul Delior
- Remy de Gourmont et son Œuvre 0.75

Eugène Demolder
- L'Espagne en auto 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
- Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
- De Montmartre à Montserrat (*illustré*) 3.50

Diderot
- Les plus belles pages de Diderot 3.50

Dostoievski
- Correspondance et Voyage à l'étranger 7.50

Pierre Dufay
- Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
- Paul Claudel 2.50
- Les Poètes et la Poésie 3.50

Edouard Dujardin
- La Source du Fleuve chrétien ....

Louis Dumur
- Les Enfants et la religion. 0.50

LES VILLES WALLONNES
MEURTRIES

—

Je revois aujourd'hui mon Pays, le Pays où sont les villes wallonnes! Je le vois dans la désolation tragique de ses cendres et de ses ruines et, me souvenant qu'il fut jadis, aux temps où régnait la paix bienheureuse, si riant et si actif, je n'admets pas sans difficultés que son image d'aujourd'hui soit une réalité... Et je reste à la fois orgueilleux et navré devant ce double spectacle d'un même coin de terre; car, si je ne puis m'empêcher de pleurer sur les destructions de mon pays, je ne puis non plus m'empêcher de songer avec fierté qu'il les a voulues et acceptées parce qu'elles étaient le prix de l'honneur, gardé jalousement, d'âge en âge, comme un héritage précieux.

Mon Pays! Le Pays où sont les villes wallonnes! Ce n'est, entre les plaines de France, les limons flamands et les rocs du Rhin, qu'un bien petit territoire, mais les gens qui y vivent, quelque réduit que soit leur nombre, entendent conserver et leur originalité, et le trésor sacré d'une réputation sans tache.

Des caractères évidents distinguent la terre wallonne des contrées voisines, encore qu'avec chacune d'elles elle ait certains traits communs. Elle n'est pas tout à fait la plaine; elle n'est pas encore la montagne. Elle établit entre l'une et l'autre une ondulante transition qui explique la diversité de ses aspects. Qu'on se dirige vers le Sud, en dépassant la ligne Maestricht-Dunkerque qui fixe approximativement sa frontière nord-ouest, et l'on verra s'affirmer aussitôt le changement des sites. Plus d'horizons à perte de vue, fauchés par l'aile des moulins. Les

fermes se blottissent dans les combes, derrière leur rideau de peupliers. A mesure que l'on avance, le paysage se marque d'accidents plus nombreux. La Sambre hennuyère et la Meuse liégeoise y creusent leur lit parmi d'aimables alentours de collines et de rochers, que l'industrie, née du charbon, a transformés par endroits en immenses fournaises usinières. Mais la contrée ne tarde pas à redevenir rurale et forestière. Entre la Sambre et la Meuse, s'enferment à la fois des vallées gracieuses, d'abondantes campagnes, et les terres rêches et brûlées des Fagnes. Après la plaine hesbignonne, le Condroz prélude au romantisme de l'Ardenne : la colline bientôt s'élève ; avec parfois des allures de montagnes, des rochers se dressent à travers lesquels d'actifs ruisseaux, cachés sous les feuillages, se ménagent d'étroits passages.

C'est dans ce pays nuancé que le Wallon a bâti ses cités. Certes, le voyageur hâtif à qui suffit la vision rapide passera dans ces contrées sans y rien trouver qui retienne. Mais celui qui voudra y vivre comprendra que leur pittoresque est tout différent de celui des cités de Flandres et y trouvera peut-être un charme inattendu.

§

Un peuple actif et joyeux, une contrée fertile arrosée par un beau fleuve vers lequel vont rivières et ruisseaux ; imagine-t-on meilleures conditions pour l'efflorescence continue de la paix ? Et cependant, nul pays ne fut plus que celui-ci visité par les armées dévastatrices ; nul plus souvent que lui ne fut consumé par le feu de la guerre et labouré par le fer des batailles. N'eût été sa puissante bonne humeur, son peuple eût vécu constamment dans une atmosphère d'angoisse, entretenue par de fréquents orages. Mais, à chaque catastrophe, qui détruisait leur fourmilière, les inlassables tribus wallonnes répondaient par plus de hâte dans l'œuvre de reconstruction. Elles oubliaient le passé et leur verve gauloise narguait le sombre avenir. Bientôt elles se retrouvaient toute vie et toute allégresse.

Et cependant, tout les prédisposait à leur destinée de souffrance. Au point de vue de la géographie et de la psychologie politique, cette partie de la Belgique est fatalement vouée à servir de champ de bataille à l'Europe. N'est-elle point le couloir étroit par lequel deux civilisations et deux impérialismes

se sont de tout temps épiés et défiés ? Tenir la Meuse et la Sambre fut un axiome de stratégie tant pour les conquérants de l'Est que pour ceux du Sud. Il n'y a pas de meilleures bases pour les opérations militaires, point de meilleures lignes de communications pour des armées poussées en avant par de plus ambitieuses entreprises, point de meilleure défense en cas de revers. Et ce territoire, abondant en récoltes et en bétail, constitue un centre de ravitaillement qui appelle l'envahisseur. Aussi ce pays est-il trempé du sang des armées. Presque toutes les guerres d'Europe en ont fait leur théâtre, à tel point qu'une visite aux champs de bataille wallons illustre et évoque toute l'histoire moderne.

§

Voici Liége, citadelle du monde latin, Thermopyles de l'Europe. Cette guerre est, pour sa gloire, le plus noble des titres, mais ce n'est point d'aujourd'hui qu'elle brille dans l'histoire. Je ne sais pas de passé plus émouvant, plus digne d'inspirer un culte orgueilleux que celui de la principauté épiscopale. Depuis les premiers siècles jusqu'aux plus récentes époques, il est fait d'une succession ininterrompue de guerres, de revendications et de révoltes obstinément renaissantes, au travers desquelles le tempérament populaire apparaît frondeur jusqu'à la témérité, fiévreusement épris d'intrigues politiques, prompt à s'enflammer, âpre à combattre et, par-dessus tout, jaloux des droits acquis, de l'honneur local et de la liberté collective. Il se montre tel dès les premiers temps de la vie communale : un bailli du Condroz, en punissant le voleur d'une vache, malgré qu'il l'eût précédemment amnistié, déchaîna une furieuse guerre ; et elle ne fut pas seulement une guerre de seigneurs pillards et querelleurs, mais de vilains et de francs bourgeois ; ceux de Liége, de Dinant et de Huy estimaient que le meurtre de vingt mille personnes et la dévastation de la principauté tout entière n'étaient point de trop pour se venger d'un magistrat parjure !

Le même esprit impétueux soutient l'épique résistance du peuple liégeois aux ambitions des ducs de Bourgogne. Rarement lutte fut plus inégale, plus désespérée, plus féroce. Maintes batailles, les sacs épouvantables de Liége et de Dinant, n'ont fait qu'exciter l'indomptable indépendance du peuple qui, pendant les luttes des princes-évêques contre le sire de la

Marck, le fameux sanglier des Ardennes, trouva, tout épuisé qu'il fût, la force de prendre les armes vingt fois pour défendre spontanément les cendres de ses cités ruinées. Cet instinct de bataille et ce courage d'être libre revécurent au cœur des Grignoux, éclatant et rageant au dessert sanglant du banquet de Warfuzée ; ils couvèrent un instant seulement pour découvrir, dans l'affaire menue des Jeux de Spa, l'occasion de ressusciter plus audacieux en une révolution démocratique, et quand l'insurrection de 1830 lança ses appels, le vieux sang liégeois fut le plus prompt à bouillonner et le plus généreux à se répandre.

Histoire faite de sacrifices, de passions, de nobles fièvres auxquelles les plus humbles armuriers de Liége et les derniers copères dinantais offrirent leur vie avec un héroïsme impétueux et railleur...

Et cependant, combien tout ce passé était peu sensible au voyageur passant à travers les diverses régions qui en furent le théâtre... Les rues et les places de Liége ne s'ennoblissent point de nombreuses glorifications du souvenir. Je n'y sais que quelques lieux où les pierres donnent à l'esprit la nostalgie du passé. La cour du Palais des Princes, dont l'esprit mi-gothique de François Bosret grava les chapitaux de si plaisants caprices, rappelle la splendeur des prélats toujours distants et souvent despotiques. Frondeuse opposition : le perron de pierre, au sommet duquel se dressent les porteuses légères de la pomme de pin symbolique, c'est l'esprit du peuple dressé, fier de ses franchises, au seuil même de son hôtel de ville ; quand Liége étendait sa juridiction, elle plantait son perron au cœur des cités ralliées, non pour signifier qu'elles étaient ses sujettes, mais pour signaler qu'elles partageaient ses libertés. Et le perron fut exilé de Liége le jour qu'un tyran ravit à la reine de Meuse ses droits séculaires. Sous le haut toit de la maison de Curtius, quelques salles perpétuent l'efflorescence du XVIII[e] siècle liégeois, par les panneaux fleuris des meubles où s'attarda le ciseau d'un Herman ou d'un Vivroux. Mais mieux qu'en tout cela, la ville se symbolise dans la Vierge rieuse, si juvénilement maternelle, de la rue Vinave d'Ille. Liége danse, enjouée et tendre, aux souples lignes de la statue de Delcour, car le charme de Liége ne s'immobilise point aux arêtes des vieilles pierres ; il est dans sa chan-

son quotidienne, pétulante comme cette fraîche maternité.

On pourrait, en effet, se dispenser de pèleriner aux lieux que j'ai dits, et flâner simplement sur les quais et les boulevards ; on pourrait ne faire que la promenade du « carré », le soir venu, et si l'on aime et comprend la vie, on comprendra Liége et on l'aimera. Car Liége, c'est avant tout un peuple allègre, spirituel et moqueur, un peuple pour qui l'heure qui passe a plus de prix que l'heure passée... Comme aimablement l'Autrefois fleurit aux lèvres de ce peuple, vous le diront tel Noël chevrotté, tel cramignon sautillant, l'un de ces mille riens que le folkloriste classe et qui sont le sel même des races.

Liége, c'est aussi un beau décor de nature ; c'est la courbe harmonieuse d'un fleuve large parmi de souples collines. Il faut monter à l'Observatoire, dans les bois de Cointe, d'où l'on voit la Cité étendre, au long de la Meuse verte, son réseau de rues faciles et de boulevards animés, pour comprendre les raisons pittoresques du régionalisme liégeois.

L'Ourthe, dont les eaux se mêlent à celles de la Meuse, collabore à ce charmant spectacle. Elle vient de la montagneuse Ardenne, et son cours capricieux s'y déroule parmi d'émouvants paysages. Elle enlace les coteaux couverts de bois roux et de sapins bleus où des maisons de pierre sont dispersées sous une lumière doucement argentée. Dans les couleurs et dans les lignes de cette vallée s'enferme l'âme sentimentale et rêveuse de la Wallonie, que le peintre Donnay sut évoquer religieusement.

Barvaux, Bomal, Hamoir, Comblain, bourgs frais de demeures grises au bord de la rivière et de châteaux sur les rochers, retentissent du marteau chantant du carrier. Tilff et Esneux, au contraire, se font citadines, avec leurs villes pimpantes et leurs hôtels de villégiature.

A l'Est, les vives eaux de la Vesdre arrosent les villettes thermales de Chaudfontaine, dans un entonnoir tapissé de pins, et de Spa, rendez-vous d'élégance, où Pierre le Grand et Gustave de Suède, Joseph II et Henri de Prusse vinrent tour à tour boire l'eau du Pouhon, faire la promenade des Artistes, où bruit et scintille un ruisseau, parmi des éboulis de roches, et voir au loin sur les plateaux rosir les bruyères de Fagne.

En aval et en amont de Liége, les charbonnages, les aciéries, les verreries composent un poignant panorama d'industrie. Herstal, Chênée, Seraing, Ougrée, le Val-Saint-Lambert, avec leurs denses agglomérations, montrent le Wallon laborieux et inventif. Ces rudes bourgades ceignent d'une couronne de fer et de feu la cité des Princes et des Bourgmestres, reine allègre et rieuse du beau pays wallon. Elles sont l'avant-garde de Verviers, qui, dernière marche de Wallonie vers l'Allemagne, déverse dans l'eau de canaux étroits le jus des teintureries et fait inlassablement tournoyer les bobines que Cockerill y installa au début du dernier siècle.

§

J'imagine l'état d'esprit des paysans de ces petits villages, des artisans et des bourgeois de ces villettes, le 4 août 1914. Les journaux de la veille leur ont annoncé la guerre, entre l'Allemagne et la France, mais la nouvelle de l'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique n'a pas encore eu le temps de leur parvenir. C'est le matin ; dans la rue fraîche qui s'ensoleille, où chacun va lentement à la besogne, on se groupe. Une rumeur court, étrange ; on dit qu'on a vu des cavaliers allemands sur la grande route !... Pourquoi viennent-ils ? Que veulent-ils ? Sont-ils nos protecteurs contre une violation de notre neutralité commise par nos autres voisins ? Sont-ils des amis ou des ennemis ?... Les voici ! Leur dure silhouette se profile sur le ciel bleu. Ce sont eux qui vont répondre aux questions qu'on se pose !

Ils y répondirent à coups de fusil ! Avant de franchir la frontière, des ordres leur avaient été donnés, des harangues leur avaient été faites. « Soyez durs et cruels, si vous voulez être rapidement victorieux... Brûlez et tuez ! Ne laissez pierre sur pierre où vous aurez passé !... » Et aussitôt le système est appliqué. L'incendie et le pillage, les prises d'otages, les fusillades injustifiées sont aussitôt érigés en système. Le long des routes ce ne sont que ruines fumantes. Et, dans les champs et sur les places publiques, gisent des victimes innocentes. Que reste-t-il de tant de petits villages ou de tranquilles cités : Battice et Herve, Soumagne et Fléron, sur la route qui conduisait d'Aix à Liége ? Que reste-t-il de Visé, mis à sac dès les premiers jours ? De son émouvante église, je ne vois plus, sur la photographie que j'ai sous les yeux, que des pans de

murs noircis ! Même ravage dans la vallée de la Vesdre, depuis Francorchamps, où tomba mon ami l'avocat Laude assassiné parmi les siens, jusqu'à Esneux et Poulseur !

L'armée allemande passait. Elle assaillait les forts héroïques, et, arrêtée par le feu, reculait, enflammée de rage. C'est sur les habitants et sur les pierres des églises et des habitations que s'acharnait son esprit de vengeance. A Liége, qui résistait, les Allemands offraient un spectacle de désolation, en guise d'avertissement et de menace. Et le jour où, par l'intervalle des défenses, ils pénétrent dans la ville, ils ne laissaient derrière eux qu'un lambeau de Belgique pantelante et dévastée. Dans la ville elle-même, ils devaient un jour allumer sans raison tout le quartier de l'Université, comme ils le devaient faire aussi dans Louvain, la noble cité des études ! C'était vers elle qu'ils s'avançaient, poussant leur marche vers le Nord-Ouest, au travers des vastes paysages agricoles de la Hesbaye, sillonnés de grandes routes où s'acheminaient jadis les charrois de betteraves sucrières. C'est la région des hautes fermes, aux immenses toits à pans, autour de petites villes paisibles. Waremme y vit sa vie monotone et provinciale au nord de la voie romaine. Qui penserait, la voyant si quiète, que ses fils furent un jour recherchés pour leur bravoure guerrière affirmée par le vieux proverbe :

Qui passe dans le Hesbain
Est combattu lendemain.

Qui le penserait de Huy, plus célèbre par sa cuisine que par son histoire, et dont l'église conte en pierre une *nativité* charmante comme un Noël du pays liégeois ; qui le penserait d'Andenne, laborieuse et industrielle Andenne, la cité de sainte Bègue ? Elle mirait dans l'eau du fleuve une joie toute quotidienne qui ne se souciait point du passé. A cette dernière petite ville d'artisans était réservé l'un des traitements les plus épouvantables qu'aient infligé les Allemands à nos cités.

§

Je songe maintenant à l'Ardenne, violentée dès les premiers jours de l'invasion, par les troupes allemandes. Elles étaient descendues en foule, de l'Est au Sud, courant vers la victoire rapide qu'elles espéraient trouver en France. Elles traversaient ces territoires de bois, de rochers, d'eaux vives, de

châteaux ruinés, suivaient ces grandes routes forestières au carrefour desquelles se sont dressées, depuis des siècles, des petites villes que le temps ne transforme guère.

Qui pensait hier aux petites villes d'Ardenne évoquait un spectacle de bonheur et de repos ; il imaginait les soirs où le touriste, après avoir suivi tout le jour la course écumante d'un ruisseau, espère la table et le gîte. Il a marché sur les sommets, dans l'air salubre et parfumé des sapins bruissants. Et tout à coup, au détour de la route blanche, elles apparaissent dans les premières brumes et les ombres naissantes du crépuscule, les petites cités grises, fleuries déjà de quelques lumières éveillées.

Elles s'apparient au roc dont elles sont nées : leurs murs sont de blanc calcaire et leur toit de mauve ardoise. Elles se sont fait un nid au milieu des forêts sombres, au bord des eaux rapides. Voici Durbuy, si singulièrement groupé dans son puits vert et frais. Voici La Roche qui s'agglomère près de l'Ourthe, autour du donjon ruiné de son château féodal. Voici Houffalize, où de vieux ponts aux arches noircies enjambent l'eau rapide de l'Ourthe. Voici Bastogne, la grande foire aux bestiaux du haut pays qui mérita d'être nommée « Paris en Ardenne » par Guichardin, et qui prospère, en des paysages stériles, aux larges horizons. Voici Bouillon, le vieux duché, où l'on bat le fer ; au bord de la mince Semois, elle s'enorgueillit tout autant de ses truites que de son château, qui campe si rudement dans le roc ses perspectives de ponts-levis et d'escaliers, de basses portes et d'oubliettes. Voici Florenville, où la Semois a tant de charmes coquets.

Toutes ces petites villes conservent leur type, dans l'émouvante solitude des forêts. Elles vivent sans hâte, heureuses de leur seul décor ; la pêche et la chasse, un peu d'agriculture et beaucoup de tourisme sont leurs ressources ; elles rêvent devant les lointains à la Patinier et s'amusent, aux jours de fête, de propos salés et lurons, d'un verre de clair alcool ou de chaud Bourgogne.

Tout au sud de la province, le pays change. Ce n'est plus précisément en Wallonie, mais dans la Gaume sèche et dure, que se dresse Saint-Donat d'Arlon. Depuis les temps romains, dont son petit musée conserve tant de souvenirs, cette ville participe à la vie des pays germaniques, où sont, proches, les

mausolée d'Igel et l'arc noir de la Porta Nigra. Deux civilisations luttent ici, comme à Diekirch ou à Luxembourg, et, sans parvenir à se détruire, cherchent dans leur juxtaposition même une originalité nouvelle.

§

Mais celui qui pense aujourd'hui aux petites villes d'Ardenne, aux villages dans les bois, aux bourgades sur les grandes routes, ne peut plus évoquer qu'une vision désolée. Tout le sud de la province a été dévasté et saccagé. Des villages entiers, Tintigny, Ansart, Rossignol, Ethe, Semel, sont des ruines. Il en est peu qui aient conservé intactes ses rues ou ses places publiques. Presque partout, des incendies systématiques ont été allumés après un horrible rançonnement ; à Neufchâteau, à Etalle, à Houdemont, à Rulles, à Jamoigne, à Mussy-la-Ville, à Bertrix, à Bellefontaine, etc. Le nombre des maisons brûlées dépasse trois mille ; celui des habitants fusillés, massacrés ou pendus, dépasse le millier !

Et ce qu'on sait aujourd'hui n'est rien sans doute en comparaison de ce que nous apprendrons le jour où les forêts et les solitudes nous livreront tous leurs secrets.

§

A Namur, la Meuse et la Sambre s'épousent devant une vieille porte où s'appuient leurs effigies sculptées. C'est de ce « Port du Grognon » qu'on comprend le mieux à la fois la ville d'hier et celle d'aujourd'hui. Là, dans une antique demeure du type local, sont réunis les plus notables vestiges de son histoire ; on peut suivre l'évolution d'une civilisation qui s'affirmait déjà puissante à l'âge des cavernes et qui fleurit surtout pendant l'époque gallo-romaine, dont la région a retenu tant de traces. Si l'on sort de ce musée, on ne tarde pas à voir se dresser un rocher gris et vert, où les murailles de la citadelle courent en longs rubans blancs ; là, sont tombés les boulets de maintes armées obstinées à s'emparer de cette puissante tête de pont, qui commande aux deux grands chemins mouvants du fleuve et de la rivière ; là, s'explique le prestige stratégique d'une telle cité. Mais au pied même de la citadelle, sur l'eau tant convoitée, voguaient hier barquettes et périssoires, dans les remous creusés par l'hélice d'un petit vapeur. Place militaire en temps de guerre, Namur est, aux heures de paix, un facile lieu de plaisance et un centre de tourisme très

fréquenté ; elle est aimable et accueillante, avec ses hôtels clairs et son casino blanc. Elle aussi est joyeuse de vivre, de se mirer dans de belles eaux lentes et d'être entourée par cet amène décor qu'on découvre si bien, dans sa lumineuse ampleur, du haut des promenades boisées de la citadelle.

Il y a cependant, à côté de cette ville modernisée selon les désirs du voyageur, un Namur charmant patiné par les âges ; c'est le Namur qu'on voit du pont de Jambes ; c'est lui que recherchait Charles Baudelaire quand il entrait à l'église Saint-Loup où le chêne brun atteste la virtuosité gracieuse du sculpteur jésuite qui y fit s'épanouir aux flancs des confessionnaux les fleurs de fantaisie.

La ville, surprise par le bombardement, a beaucoup souffert des lourds canons allemands qui, après avoir frappé les ouvrages militaires qui la ceignaient, vinrent l'atteindre au cœur. C'est ce bombardement qui détruisit la prison, l'hôpital, la maison du bourgmestre et la gare. Mais toute la Place d'Armes, avec l'Hôtel de Ville, ses tableaux, ses archives, la place Léopold, la rue Rogier, la rue Saint-Nicolas et l'avenue de la Plante sont en cendres. Qui y a mis le feu ? Les Allemands, deux jours après la prise de la ville, quand le calme y était entièrement rétabli. Et avant de les brûler, ils avaient pris soin de saccager toutes les demeures condamnées par leur froide et tragique vengeance.

Ces horreurs étaient seulement au commencement la réalisation de la tactique d'intimidation dont le haut commandement allemand avait fait un devoir aux armées d'investissement et d'occupation. D'autres événements devaient bientôt les dépasser. Le massacre et la destruction de Tamines, bourgade entre Namur et Charleroi, dont la Sambre réfléchit l'activité d'usines et de houillères, resteront parmi les plus odieuses pages de l'histoire des guerres barbares et l'on peut affirmer que le Moyen âge, qui a vu cependant raser Dinant et Liége, n'en a point de plus abominables.

Le 21 août, la bataille qui s'était engagée à Tamines se terminait par une victoire allemande. Toutes vaillantes qu'elles fussent, les troupes de l'avance française se replièrent devant le nombre. Et l'ennemi entra dans la ville.

Pauvre ville toute en fête pour l'arrivée des amis, des sauveurs au pantalon garance, et dont la population avait dressé

les mâts fleuris et allumé le four en l'honneur des troupes rançaises ! Sous ses arcs de triomphe, c'est le uhlan et le antassin gris qui défilent. Et tout à coup, sans prétexte, sans igne annonciateur, se répète à Tamines le drame qui s'était léroulé la veille à Andenne et qui, le même jour, épouvantait)inant. Le même système est appliqué : les pastilles incen-liaires font leur œuvre, les maisons, les quartiers s'embrasent; lans les demeures non encore dévorées par les flammes les roupes pénètrent; on pille, on vole, et cela dure aussi toute ıne nuit et tout un jour.

Le soir venu, cinq cents civils environ sont groupés sur la ;rande place, devant l'église. Un peloton d'exécution commence ı tirer dans cette foule. Mais la besogne est longue et pénible, ar les victimes veulent fuir. On amène des mitrailleuses, et le néthodique assassinat se poursuit. Il n'y a plus, bientôt, sur a grande place, qu'un énorme tas de cadavres et de blessés. Quelques condamnés ont couru vers la Sambre proche. Ils entent de la traverser à la nage, mais des soldats surveillent et e font une joie d'abattre ce gibier fuyant. Les blessés de la ;rande place qui se sont remis debout sont fauchés par une ıouvelle décharge de mitrailleuse.

L'horrible nuit tombe sur le monceau de corps gisants. Des antassins allemands font la garde. Un geste, un cri, une ›lainte s'élève-t-elle, trahissant la présence d'une vie ? le sol-lat s'approche et anéantit cette vie, à coups de baïonnette. Il aut que la mort règne partout. C'est la consigne. Parfois un oldat crie : « Qui a soif ? » Des voix implorent ; le soldat est enseigné ; il sait où il peut encore tuer !

Le lendemain, dimanche 23 août, vers 6 heures du matin, ut amené sur la place un groupe d'hommes faits prisonniers lans le village et dans les environs. C'est parmi ces hommes que l'on recruta les ensevelisseurs. Ecoutons quelques passages le la déposition de l'un d'entre eux :

« Nous reçûmes chacun une pelle. Pendant que nous creu-ions la fosse, des soldats, baïonnette au canon, nous don-ıaient des ordres. Je souffrais beaucoup, n'étant pas habitué ı ce genre de travail et étant affaibli par la faim. Un soldat ne fit apporter une pelle plus légère ; il alla ensuite chercher le l'eau et me donna à boire. Je lui demandais s'il savait ce qu'on allait faire de nous ; il me répondit négativement.

« Quand la fosse fut creusée, il était au moins midi. On nous a donné des planches. Nous y placions les cadavres que nous déversions dans les fosses. J'ai reconnu beaucoup de victimes durant le transport. C'est ainsi que des pères ont porté le cadavre de leur fille, et des fils le cadavre de leur père.

« Les femmes avait été amenées sur la place et nous regardaient faire. Autour de nous, toutes les maisons étaient brûlées ; il y avait sur la place des soldats et des officiers ; ils buvaient du champagne. Plus la journée s'avançait et plus les hommes étaient ivres et nous pensions de plus en plus que nous allions être fusillés. Nous avons enterré 350 à 400 cadavres et les listes des victimes ont été dressées.

« Pendant que les hommes transportaient les cadavres, je les ai vus s'arrêter et appeler un médecin allemand. Ils avaient remarqué que l'homme qu'ils transportaient vivait encore. Le médecin vint se pencher sur le blessé et fit signe de l'enterrer. Les hommes soulevèrent la planche à nouveau et je vis à ce moment les bras du blessé s'élever d'une vingtaine de centimètres. On alla appeler de nouveau le médecin, mais il fit signe qu'il fallait enterrer cet homme et on le jeta dans la fosse avec les autres. »

§

De Namur à Dinant, la Meuse reflétait jadis une suite de villages et de bourgs pimpants : Dave, Lustin, Godinne, presque uniquement voués aux délassements des citadins, tous aujourd'hui plus ou moins détruits. Plus loin, en profil sur le ciel, le château de Bouvignes. Enfin, se dessinait, contre le calcaire bruni le clocher bulbeux de l'église de Dinant.

Etrange petite ville, serrée entre le fleuve et le rocher, qui s'étend toujours, pour glisser, telle un fil, sa rue unique dans l'étroit pertuis de la Roche à Bayard. Là aussi, la villégiature est la principale ressource des habitants. Mais elle n'a pas tué l'aspect vieillot des perspectives sur les cours, les ruelles et les jardins ; elle n'a pas étouffé l'esprit railleur des « Copères » qui goguenardent jusqu'à la mort, pendant en effigie le Charolais d'abord et son père ensuite, devant les armées mêmes qui les devaient exterminer et brûler leur ville de telle façon, dit Olivier de la Marche, « qu'il semblait qu'il y eût cent ans qu'elles étaient en ruines ».

Il n'est pas trop tard pour lire le récit des événements récents

qui ont anéanti une seconde fois cette ville. Il est, dans l'histoire de cette guerre, des pages qu'on ne doit point oublier, parce qu'elles montrent que l'humanité a su, en ces années effroyables, porter des vertus au sublime ; il en est d'autres dont on doit se souvenir, parce qu'elles attestent qu'il fut possible, à une race humaine, de dépasser les limites de l'horreur.

Les troupes françaises défendaient Dinant. Dès le 15 août, elles furent violemment engagées avec des éléments avancés des Allemands, qui avaient traversé la province de Luxembourg. Les Allemands furent refoulés et poursuivis.

Le 21 août, l'ennemi revint en force. Les Français se retiraient. C'est alors que la rue Saint-Jacques fut tout à coup le théâtre d'une fusillade nourrie de la part des soldats allemands. On en ignorait la cause ou le prétexte, comme à Andenne, comme à Louvain, comme à Tamines. Les balles pénétrèrent, par les croisées, dans les maisons ; quelques habitants paisibles furent atteints.

L'horrible et monotone histoire recommençait. La destruction des villes est réglée comme un spectacle : d'abord, les troupes s'introduisent dans les demeures, s'emparent des boissons, s'enivrent, brisent et brûlent ; cela dure la nuit, et, dans des proportions moindres, le jour suivant. Puis, les envahisseurs s'emparent des habitants et les groupent. Pour plus de facilité, ils cernent les églises, certains d'y trouver de grandes réunions ; devant l'église des Prémontrés, ils assassinent cinquante hommes. Par toutes les rues, vers la place d'Armes, affluent des civils, qu'on a trouvés terrés dans leurs demeures, ou en fuite dans la campagne, et qu'on pousse en troupeau, la baïonnette aux reins. On les y maintient, pendant tout le jour, sous les sarcasmes et les injures.

Et, le soir, a lieu l'épouvantable massacre. On sépare les hommes des femmes. Les hommes s'alignent sur deux rangs ; le premier est agenouillé, le second debout. Le peloton d'exécution consomme l'assassinat, malgré les cris des femmes et des enfants. Même, pour achever les blessés qui peuvent être restés dans le tas, les soldats y tirent de nouveau.

Pendant toute la journée du lendemain, c'est une chasse impitoyable. On se met à fouiller les caves, où cherchent à se dissimuler les plus craintifs ; on les fusille sans pitié. Une

bande de pauvres gens qui ont cru se protéger en arborant l'insigne de la reddition — comme s'ils avaient à se rendre, ces civils désarmés qui n'ont point combattu ! — est décimée à coups de fusil. Voici « un paralytique, fusillé dans son fauteuil » ; voici tomber un jeune garçon de quatorze ans, des vieillards infirmes, des bébés au maillot, sur les bras de leurs mères.

Il semble que les Germains aient condamné Dinant à une destruction complète. Le pillage prend des proportions invraisemblables. Les banques sont cambriolées, les coffres-forts des particuliers sautent à la dynamite... Puis, les maisons vidées sont livrées au feu...

Sur le corps de sept cents victimes s'écroulent les ruines de douze cents maisons. Les fabriques sont anéanties, les habitants survivants déportés ou livrés à la famine. « Il n'est pas de famille qui ne compte de victimes, et certaines ont complètement disparu. » La fureur allemande a dépassé la fureur bourguignonne. Maintenant, comme au temps du Téméraire, il semble qu'il y ait cent ans que la ville soit en ruines.

§

Avec sa vie, Dinant a perdu son pittoresque urbain. Une ville toute neuve devra remplacer la ville anéantie, et l'on ne reconstruira plus le clocher bulbeux et aimable qui surmontait la tour de sa collégiale. Pour en retrouver la forme gracieuse, il faudra parcourir cette Entre-Sambre-et-Meuse dont Dinant est l'une des clés. De charmantes cités agricoles ou forestières y sont jetées sur les rives d'un ruisseau frais, à peine nuancées d'industries. C'est Chimay, Mariembourg, Couvin, Beaumont, Walcourt !...

A Chimay, l'église se glorifie de posséder le corps de Jehan Froissart, qui fut curé dans la vieille cité des princes ; avant tout, Chimay, avec ses rues tortueuses, son boulingrin d'ormeaux, reste la ville d'une famille princière. Le château en est le centre, il en semble encore la raison d'être. Il se dresse au milieu d'elle, mi-gothique, mi-espagnol, et la dote d'un parc gracieux, où se dessinent d'admirables ronds de danse.

Mariembourg, sur l'âpre ossature de la terre pouilleuse, est la sœur déjà des petites cités françaises, Rocroi ou Fourmies ; bien qu'on ait abattu ses murs, elle conserve l'aspect un peu morose des places fortes.

Couvin, au contraire, avec son mail, son rocher et ses bois où s'enfonce l'Eau Noire, a tout le charme piquant d'une vraie villette wallonne.

Une vieille tour herbue rappelle à Beaumont qu'elle fut la première résidence de la famille princière qui plus tard prit ses quartiers à Chimay.

Walcourt possédait une église remarquable, un jubé renaissance que lui donna Charles-Quint, et des miséricordes grotesques au revers des stalles.

Et toutes ces petites villes sont situées en de fraîches vallées, aux collines boisées ou richement cultivées, qui donnent une impression de plénitude, de richesse et de gaieté. Un peuple laborieux et joyeux y vivait heureux. Il fallait le voir dans ses ducasses ou dans ses « marches », parades militaires bariolées se déroulant chaque année dans maintes villes ou bourgades de cette partie du pays wallon, en cortèges de paysans affublés d'uniformes hétéroclites et portant les plus bizarres des armes, pour comprendre la force et la santé de ce peuple campagnard.

Thuin, sur la Sambre, marque la fin de cette Wallonie agricole et sylvestre. La ville grimpe une côte dure ; les maisons semblent s'accrocher l'une à l'autre et entraîner à leur suite des jardins fleuris, en un pénible et joyeux assaut, pour atteindre le beffroi à clocheton sur la grande place et les charmilles du « Chant des Oiseaux ».

De là haut, le touriste qui a suivi les rues aux cascades de cailloux blancs apercevra, sur le ciel bleu, la silhouette de l'église de Lobbes, l'un des rares spécimens romans du pays. C'est la contrée des puissantes cultures et de grandes abbayes. Aulne, non loin, apparaît toute claire, avec sa chapelle gothique, sur un fond de verdures pimpantes. Et, cependant, de l'autre côté de ce paysage reposé, gronde Charleroi, ville des marteaux battants, des fours en flammes et des houillères profondes.

§

Que Charleroi ait été jamais une ville historique, un des points névralgiques de la stratégie du passé, nul ne s'en douterait. C'est la cité la plus dépourvue de souvenirs, la plus sèchement moderne qui soit en Belgique. Elle a, depuis quelques dizaines d'années, abattu ses remparts, et rien ne signale plus

au passant qu'elle ait été jadis organisée en puissant relai militaire par le roi Charles II ; rien, si ce n'est la disposition des rues de sa partie supérieure, ne rappelle que Vauban y créa l'une de ses places fortes du Nord et que le général de Kaunitz y tint, jusqu'au jour de la bataille de Fleurus, contre les armées révolutionnaires qui le bombardaient à boulets rouges. Charleroi s'est toute dépouillée de ses vieux aspects ; elle s'est transformée et renouvelée, insoucieuse de beauté. Ses habitants l'ont aménagée en gîte de fortune ; avides de rude travail et d'argent, ils ont campé sur les deux rives de la Sambre, froide rivière canalisée, noire de fumée et de détritus, une sorte de cité américaine, bruyante et vulgaire.

Mais, malgré le chiffre réduit de ses habitants et la précarité de ses aspects, Charleroi est une ville importante. Elle tire de son entourage sa puissance tragique et sa richesse. Car cette piètre cité est le centre d'une agglomération qui ne tardera pas à atteindre le demi-million d'habitants, touts voués aux labeurs de l'industrie. Comme les vilains se groupaient jadis au pied des châteaux-forts, les populations ouvrières ont serré leurs corons monotones autour des terrils, des cadres à molettes, des aciéries, des verreries qui sont jaillis du sol en si grand nombre, depuis les quelque cent années où le premier filon de charbon y fut mis au jour par le pic d'un mineur.

Jumet, Gilly, Lodelinsart, Marchienne, Marcinelle et, plus loin, formant un groupe plus distinct, Chatelet ne sont qu'une masse prodigieuse d'usines et de houillères. Les laminoirs de la Providence, ceux de Marcinelle et Couillet, dont les hauts fourneaux incendient chaque jour le ciel de hautes flammes roussâtres, sont parmi les plus grands producteurs de fer, et le réseau complexe des voies ferrées qui se nouent dans la morne gare de Charleroi achemine vers tous les points de la Belgique et de l'étranger une des plus abondantes quantités de charbon que l'homme tire des entrailles du sol.

Cette ville hâve et fumeuse prend cependant conscience d[e] forces inaperçues. Dans les quartiers neufs de la ville haute à deux pas de la roue défensive jadis dessinée par le ministr[e] de Louis XIV, se dresse, depuis quelques années, une Univer-sité du travail, que la démocratie hennuyère a su élever comm[e] un actif symbole de son énergique dignité. C'est autour d[e] Charleroi, dans l'agglomération dont elle est le centre, que le[s]

armées allemandes ont touché, du plus rude choc, les défenses françaises. Toutes ces communes ont plus ou moins souffert de la bataille et de l'invasion. Mais Charleroi elle-même a été frappée au cœur, après les opérations militaires, incendiée par système, en guise de représailles ou de mesure préventive.

§

Au nord de Charleroi, à mi-chemin de Bruxelles, le voyageur aperçoit Nivelles. S'il goûte le charme du silence en province, la paix des rues aux demeures anciennes, avec leurs rideaux de guipure bien tirés sur le mystère des salons, s'il sait quelle émouvante douceur émane d'une venelle glissant entre deux murs gris d'où débordent, au printemps, les lilas en fleurs, qu'il s'arrête à Nivelles. Il ne le regrettera point.

Nivelles-en-Brabant est, en effet, l'une des plus provinciales des villes wallonnes. Elle dresse dans les larges ondulations de la terre fertile le clocher et les deux tours de pierre blanche d'une église collégiale, vieille comme la ville qui se groupe autour d'elle et s'accroche à ses contreforts ; au tympan du portail de cette élégante Sainte-Gertrude, un relief roman, illustrant, en traits barbares, le combat de Samson et du Lion, en atteste les lointaines origines ; un cloître aux cintres pleins, à l'ombre de la tour, rappelle le chapitre de l'ancienne communauté religieuse qu'y fonda, dans le haut moyen âge, Ide, femme de Pépin de Landen. Lè s'entretient une atmosphère de gravité religieuse et de sévère rêverie que vient opportunément démentir une chanson de cloches rieuses. Car Nivelles, quel que soit le silence de ses rues bourgeoises, est loin d'être une cité grave ou mystique.

Son vrai patron carillonnait jadis au flanc de la tour : c'est un jaquemart doré, étincelant dans le soleil, en qui se perpétue le souvenir de Jean de Nivelles, plus communément nommé Djean-Djean ; ce chevalier allègre se dessine, dans la littérature populaire, comme une sorte d'Uylenspiegel wallon et s'apparente à une famille de géants grotesques dont on promène les effigies en certaines fêtes. Pour connaître exactement la Nivelles de Djean-Djean et de l'Argayon, il faut quitter la place et les grandes rues et s'acheminer vers le parc aux ormes élevés où l'eau mince de la Dodaine s'élargit en un lac. On suivra les ruelles dégringolantes, pétulantes comme des ruis-

seaux et joyeuses comme des cascades qui représentent à merveille, dans la physionomie de la ville, ce que le caractère de l'habitant a de narquoise finesse et de bonne humeur.

Nivelles est la fleur du Brabant wallon. Elle commande à cette plaine ondulée où les moines de Saint-Bernard ont planté l'abbaye de Villers-la-Ville et où les empereurs et les généraux ont vidé dans le sang les querelles de la politique et de l'orgueil ; de blanches routes vont vers Waterloo, vers Genappe, vers Seneffe, vers les Quatre-Bras, vers Ligny, vers Fleurus, bourgs ou villettes provinciaux, vivant leur vie honnête et laborieuse dans un repli du terrain vert et dont le nom est marqué en rouge aux pages des historiens.

C'est au travers de vastes paysages de campagnes que se dresse aussi Binche dont le carnaval perpétue une sorte de culte à la joie et à la folie, Binche, qui porte aujourd'hui, dans ses murs ruinés, le souvenir de la rude résistance que les troupes anglaises eurent à opposer à l'avance allemande.

§

Encore que bien des tempêtes de fer et de plomb au cours des âges aient fait rage sur ses murs aujourd'hui abattus, Mons a conservé son trésor — sa cathédrale.

Les boulets du duc d'Albe ont épargné le grand appareil en voie d'édification, pendant le rude siège de 1572, qui se termina par de si furieux massacres sur la place du « Marché », toute rouge de sang.

Louis XIV qui prit Mons, cent vingt ans plus tard, le prince Eugène qui l'emporta après Malplaquet, ont laissé debout le temple érigé par les chanoinesses du Chapitre à la gloire de Waudru, leur patronne. Toute inachevée, toute veuve qu'elle soit de cette tour de cent quatre-vingt-dix mètres dont son créateur avait rêvé de la doter, la collégiale montoise est une fleur de pierre unique au jardin des églises catholiques. L'harmonieuse modération de ses lignes intérieures, qui n'ont point pâti de l'heure décadente où elles furent tracées, la douceur fondue de sa couleur, — pierres grises et briques roses, — en font un chef-d'œuvre de nuances. Là se dressait jadis un jubé, œuvre d'un sculpteur local, élève à l'école de Michel-Ange ; les quelques nobles albâtres qui en subsistent, dans le chœur, disent la qualité trop ignorée du ciseau de Jacques Dubreucq. Ils font qu'en Sainte-Waudru, le Wallon se sent

dans l'un des lieux les plus véritablement inspirés par le haut génie de sa race.

Ailleurs les monuments révèlent un autre aspect du caractère régional. Sur la Grand'Place, l'Hôtel de Ville épanouit, à l'ogive des fenêtres, des pinacles aux abondantes feuillaisons; une lanterne ajourée surmonte son toit d'une fantaisie anachronique, sans doute, et disgracieuse, mais joyeuse et bouffe. Le caractère montois, goguenard et moqueur, dont la native finesse n'hésite pas à tourner à la gaudriole, même vulgaire, bienvenue pourvu qu'elle fasse rire, est là tout entier. On la comprend mieux quand la Trinité ramène les fastes populaires de la fête du « Doudou ». L'effigie d'osier de cette tarasque à longue queue, célèbre dans tout le pays, est promenée d'abord dans les rues, escortée d'hommes sauvages vêtus de feuilles; puis sur la Grand'Place, débordante de foule, il engage le combat avec un saint Georges d'opéra comique, qui finit par l'abattre au milieu des chants, des acclamations et des rires. Les cloches du beffroi, où la Marianne fait la grosse voix, carillonnent alors, sur un rythme allègre, la célébration de cette victoire :

C'est le Doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupé d'Saint Georges qui va.....

Sur le mont qui donna son nom à la ville, quand César l'y établit, son beffroi, accumulant pilastres et bulbes, en un ensemble de lignes si plein de jovialité, est bien fait pour cette chanson. Il faut monter l'escalier de cette tour du huitième siècle pour surprendre, mieux encore, le secret de la ville : de là haut, elle apparaît avec ses toits roses de tuiles et bleus d'ardoises, dans toute la joie de ses ruelles qui s'insinuent, qui grimpent, qui descendent vivement, qui s'évadent de l'étreinte des maisons de pierre ou de brique, pour finir, en vingt détours, à la Grand'Place, cœur de la vieille ville.

A côté de cette vieille ville, il en est une toute neuve dressée, comme Charleroi, par la fortune bourgeoise des industriels d'alentour. Comme Charleroi, Mons est le centre de gros villages, consacrés à de durs travaux. Mais ici, on ne trouvera point, comme à Charleroi, le flamboiement du haut fourneau ou de la verrerie. Frameries, Quaregnon, Boussu, Cuesmes, qui constituent le Borinage, au milieu duquel le canal de Condé est couché, droit comme une épée, ont comme unique indus-

trie l'extraction du charbon. Aussi, le paysage est-il tout différent de celui de Charleroi. Ce ne sont ici que toits rouges sur des murs bas marqués d'une tache crue de volets verts; ce ne sont, sur les horizons où traînent les fumées parallèles, que pyramides de terrils, cadres à molettes squelettiques, hautes cheminées. Là vit le mineur borain, rude et loyal, aux plaisirs fougueux comme son travail, dont Constantin Meunier sut enfermer le geste en des bronzes immortels.

Mons n'a guère souffert de la bataille ou de ses suites. C'est dans ses environs que la mêlée s'est produite. Les fusillades dans les rues, les églises bombardées, les maisons abattues ont défiguré ces bourgades industrielles. Le Borinage a été comme couvert de plaies par les coups qu'il a reçus.

§

Bien qu'elle s'en sépare bien souvent par l'esprit, bien qu'historiquement elle soit plutôt picarde qu'hennuyère, Tournai est la capitale du Hainaut de la pierre, comme Mons est celle du Hainaut de la houille. Antoing, Lessine, Ath, Soignies, Ecaussines ont arraché de leurs carrières le calcaire qui servit, dans le passé, à l'édification des maisons de Saint-Brice, de la cathédrale et du beffroi, en sorte que Tournai est leur reine légitime, étant née de leurs propres entrailles.

Ces villettes attestent, d'ailleurs, une indiscutable parenté avec la grande cité scaldisienne : Saint-Vincent de Soignies, la tour Burbaut d'Ath, les ruines du château d'Antoing ne répètent-elles pas modestement le cintre roman qui s'appuie aux colonnes de Notre-Dame ? Noble pays, dont la civilisation fut tant de fois étouffée, lacérée et foulée au pied par la conquête, mais qui reste encore, à l'heure qu'il est, un berceau de résidences princières et de parcs harmonieux.

C'est Enghien où le caprice d'un d'Arenberg, un peu encyclopédiste, éleva, sous les grands arbres, une chaumière à la Jean-Jacques. C'est Beloeil où se perpétue le souvenir de Charles de Ligne, prince philosophe et grand seigneur jardinier ; c'est Chièvres où vécut le comte d'Egmont... Tels sont les alentours dignes de la vieille cité de Tournai, qui dresse sur l'horizon, du plus loin qu'on peut voir, la quintuple silhouette de ses clochers.

Tournai ! Nous n'avons jamais dépassé le Pont des trous ou la tour Henri VIII sans un filial émoi. N'est-ce pas au

cœur même de cette cité, que la dynastie française a poussé ses premières racines ? N'est-ce pas sous les dalles de Saint-Brice que dormaient ces abeilles d'or des Mérovingiens qui devaient se poser, le jour du sacre, sur l'impérial manteau du premier Napoléon ? N'est-ce pas ici que le peuple wallon a défendu ses franchises avec une vaillance digne de Liége et honoré sa foi française de tout le sang de ses veines ? Ne fut-elle pas empressée à payer la rançon de Jeanne d'Arc ? Rouge histoire, marquée de lueurs terribles; en 1302, Tournai tint tête aux Flamands; en 1303, elle les affronta encore, unis cette fois aux Anglais; en 1513, elle luttait contre Henri VIII; en 1520, c'est à Charles-Quint qu'elle résista; en 1581, Farnèse l'assiègeait et, comme Jeanne Hachette à Beauvais, la princesse d'Epinoy soutint deux mois durant, portant elle-même l'épée, l'enthousiasme de la cité; plus tard, Louis XIV y rua ses armées; Louis XV y vint à son tour et Louis XVI y lança les quarante mille boulets dont la ville de Clodion faillit être anéantie. Une valeur militaire native arcboutait sa religion de la liberté; l'infanterie et la cavalerie du Tournaisis, servant sous les fleurs de lys, furent parmi les milices les plus redoutées sur les champs de bataille occidentaux. Et malgré le rude labeur des armes où elle montra tant d'excellence, Tournai vit prospérer l'industrie et les arts; on battit le cuivre, on tissa le lin, on trama les tapisseries, on modela la porcelaine, on sculpta la pierre à Tournai, plus et mieux qu'ailleurs. N'est-ce point ici que naquit Roger de la Pasture ?

Le vaisseau de Notre-Dame, roman jusqu'au chœur, d'un pur gothique au delà, en témoigne d'ailleurs. Sa forêt de lourds piliers, aux chapiteaux gravés de caprices barbares, l'étage supérieur qui pèse sur les arcs cintrés appuyés à ces chapiteaux, la distribution mystérieuse de la lumière, concourent à une impression d'austère et grave religion. Elle est la preuve du génie des architectes tournaisiens. Le porte Mantille, le grand portail où sont assemblés les apôtres, les chapelles latérales où se conservent les bas-reliefs funéraires et votifs des vieux ymaigiers, montrent la diversité des sculpteurs. Et dans les sacristies, on voit s'épanouir le miracle des tapisseries et s'équilibrer le prodige d'orfévrerie qu'est la châsse de Saint-Eleuthère. Ainsi, sans quitter le vieil édifice, on peut acquérir

la conviction qu'un peuple actif, alerte, enclin aux arts, a vécu autour de lui une vie généreuse et féconde. Dans certaines rues, l'architecture domestique s'y montre soucieuse de beauté, au travers de tous les temps, depuis les demeures romanes jusqu'aux petits hôtels Lous XV. Par là s'achève le spectacle de cette ville dont le beffroi gothique a de si claires chansons et dont le peuple rit si franchement du rire salé des vrais picards aux gaudrioles des veillées.

JULES DESTRÉE.

DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE[1]

—

II

MITTELEUROPA

En ce moment même, et parmi quelques autres soucis, l'Allemagne enfante un système politique. Il nous est arrivé de demeurer indifférents ou distraits aux avertissements de ces parturitions germaniques, pour être ensuite saisis d'horreur et demeurer pétrifiés à la vue du monstre. C'est pour prévenir de telles surprises que nous devrions arrêter un instant notre attention sur le grand projet du Mitteleuropa qui fait fureur outre-Rhin et bouleverse en ce moment les cervelles tudesques.

A la distribution des biens de ce monde, l'Allemagne reçut en partage l'esprit de système. L'esprit germanique n'est point satisfait s'il n'épuise la réalité en découvrant dans chaque détail de la vie familière tout l'ordre du monde : un Allemand vous expliquera quelqu'une de ses préférences alimentaires en la rattachant à sa *Weltanschauung* ou conception de l'univers. Ce peuple a l'esprit cosmogonique.

Quand l'Allemagne était faible, elle a projeté cette belle faculté dans les plus vastes édifices philosophiques que l'Univers ait connus ; dans le moment de sa pire misère politique, elle honorait chez elle la plus illustre génération de philosophes, admirable constellation du firmament métaphysique. L'Allemagne alors colonisait magnifiquement l'Empyrée. Le dernier en date de ces systèmes est sans doute l'œuvre de Richard Wagner, qui porta au théâtre et mit en musique toute la philosophie allemande et bien d'autres choses encore.

(1) *Mercure de France*, n° 429.

La prospérité politique et l'abondance des biens méprisables de la Fortune n'a pas détruit, mais semble avoir transformé l'esprit systématique du peuple allemand. Depuis l'empire, il a renié la métaphysique et délaissé la raison pure pour s'attacher fortement à la raison pratique. Plus de grands temples consacrés à la philosophie idéale ; l'esprit de système, toujours fort, se porte aux sciences appliquées ; s'il construit encore de vastes édifices, c'est dans l'ordre de l'économie politique, avec Marx, Wagner, Schmoller et tant d'autres, dans l'ordre juridique avec Jhering, Stammler, Kohler ou Laband, dans l'ordre des sciences de la nature avec Wundt ou Hæckel. Grand signe, si l'on observe que dans le même temps la civilisation allemande dans toutes les directions déserte les routes de l'idéal et recherche les fins matérielles.

Pour faire entendre qu'une dangereuse prospérité industrielle gagnait ce pays et menaçait ce peuple, qui brillèrent jadis d'un tel rayonnement d'idéalisme par la gloire de quelques penseurs et musiciens, on a dit que l'Allemagne « s'américanisait ». Quelle erreur ! et qu'une telle formule retarde ! Car au moment où l'Allemagne, qui ne connut jamais l'équilibre, glissait rapidement par ses goûts, ses mœurs et son esprit à une civilisation carthaginoise, somptueuse, massive et puissante, où tout tendait à la force politique de l'Etat, à la richesse hâtive des sujets, aux Etats-Unis d'Amérique, nous voyions surgir une élite d'hommes séduits par les élégances du goût, dévoués aux plus hautes disciplines intellectuelles, nous voyions s'élever des institutions, universités, fondations, destinées seulement à libérer le savant, le philosophe de toutes les servitudes pratiques, à assurer la liberté souveraine et désintéressée de ses recherches et de sa pensée.

Et nous, qui voyons ici passer toutes les idées qui conduisent le monde, puisqu'elles doivent toutes traverser la clarté française pour devenir universelles, le dernier grand système philosophique que nous avons salué à travers les commentaires généreux et nobles de Boutroux, à travers les images souples et riches qui courent dans les pages de Bergson, ce n'est pas un système allemand, puisque c'est le pragmatisme, qui nous vient d'Amérique. Peut-être l'Histoire dira-t-elle que par une surprenante compensation l'Allemagne fut entraînée par le poids de sa civilisation industrielle jusqu'au fond d'un vil

matérialisme, au moment même où l'Amérique s'élevait de ses origines économiques au rang des grandes nations intellectuelles.

Au cours des vingt dernières années, c'est surtout les ambitions du peuple et de la race germaniques que les docteurs allemands ont versées dans le moule de leurs systèmes. Toutes les nations, en quelque moment de leur histoire, ont connu cette ivresse de la puissance, ces espérances insensées de domination ; cette crise d'hégémonie aura été pour l'Allemagne, parmi d'autres traits, doctrinale et livresque : délire de pédants officiels. Tout ce pangermanisme devait finir par les déclarations des professeurs Lasson et Ostwald et les extravagances du manifeste des Intellectuels ; l'un des plus beaux monuments de la sottise humaine fut ainsi l'œuvre d'une assemblée illustre de savants. Que tout cela est donc « hautement germanique » !

Il s'en faut d'ailleurs que tout soit purement aberrant dans le pangermanisme, ni surtout inoffensif. La guerre ayant révélé aux Français, parmi quelques autres enseignements, qu'il est bon d'être informé des projets et des idées de ses ennemis, nous avons lu, depuis deux ans, un bon nombre d'études sur le pangermanisme. Ces utiles travaux nous ont amenés à ce point où l'on reconnaît que la question étudiée est embrouillée et plus confuse qu'il ne semble : notable et nécessaire bénéfice. Les matériaux de l'analyse du pangermanisme sont réunis : la synthèse nous en sera précieuse. J'ai, quant à moi, retenu de la lecture des deux volumes déjà parus de la collection de documents sur le pangermanisme et des sagaces et brillantes préfaces par lesquelles M. Andler nous y introduit (1), ce sentiment de la diversité des doctrines pangermanistes, dans leurs origines, leurs tendances et leurs conclusions. Hobereaux des marches polonaises et magnats de Silésie, armateurs des villes libres ou banquiers de Francfort, socialistes de Saxe ou du Rhin, tous, dans la fumée de l'orgueil, agrandissaient à l'échelle « mondiale » leurs idées, leurs doctrines, leurs intérêts ou leurs appétits. Ils avaient à leur service toutes les plumes des Universités d'Allemagne et tous les cartographes de Leipzig. Les petits-fils de Pangloss devenus arrogants et vora-

(1) Ch. Andler : *Collection de documents sur le pangermanisme*, 2 volumes parus chez Conard, Paris 1915.

ces démontraient à l'envi que le germanisme était la fin dernière du monde et que la race allemande était prédestinée à la domination universelle, pour le bonheur éternel de l'humanité asservie. Le plus réjouissant d'entre eux, Karl Lamprecht, est mort l'an dernier léguant au monde cette formule et ce programme de pures félicités : la « germanisation tellurique ». De la chaudière surchauffée où bouillonnait l'orgueil allemand, les fusées des vapeurs pangermanistes s'échappaient de toutes parts.

Dans ce tumultueux désordre de vaticinations, de prophéties et aussi de programmes étudiés, nourris d'informations, de combinaisons politiques soigneusement ajustées, on peut retrouver l'origine de tous les projets et même de toute la politique allemande des deux dernières années. Car la guerre n'a pas tari le flot innombrable des brochures et des traités ; elle l'a enflé, comme elle a porté jusqu'à la frénésie toutes les passions nationales. Les thèses ont subsisté nombreuses, diverses, contraires. Dans cet empire administratif où les partis se rangent avec respect et se comptent derrière les chefs de service, chaque direction a sa doctrine et chaque bureau son projet. Si vous voyez Bethmann-Hollweg lutter contre Tirpitz et l'abattre, n'en doutez pas : ce sont deux pangermanismes qui se dévorent.

§

Le parti qui triomphe en ce moment a le pangermanisme modeste. Il n'engloutit que la moitié de l'Europe et l'Asie antérieure : c'est la plus petite taille. L'Evangile en fut donné au peuple allemand en octobre 1915 par le pasteur Friedrich Naumann, député au Reichstag, en un livre paru sous le titre de *Mitteleuropa*. Toute la Germanie militante, bien différente de la Germanie triomphante de 1914, a reconnu en ces 300 pages, auxquelles elle a assuré un large succès, l'état présent de ses espérances rognées et de ses ambitions raccourcies. Août 1914 : « Germanisation tellurique ». Octobre 1915 : « Mitteleuropa ». L'Ancien Testament, celui qu'apportaient avec elles les troupes allemandes à la déclaration de guerre, et qui devait coucher le monde sous une domination environnée de tonnerres et de terreurs, est devenu, dans le livre de Naumann, une doctrine de douceur prudente et presque de sérénité. Il ne s'agit plus que de réunir les deux empires centraux et quel-

ques dépendances bulgares et turques en une fédération unique. Le premier corps des Etats-Unis d'Europe ne manquera pas sans doute d'attirer à lui, par sa séduction propre et la vertu de son régime, ses voisins encore égarés.

Gloire à l'armée française! L'univers, qui n'est pas si sot que l'avait pensé l'Allemagne dans l'attaque brusquée de sa propagande, commence à se rendre compte qu'un tel changement est dû à nos soldats. Le Mitteleuropa, c'est le pangermanisme retour de la Marne.

Ce pangermanisme continental et modéré—car il y a un pangermanisme modéré —est, pour l'heure, au gouvernement. Au moins y est-il au moment où j'écris, sans être sûr qu'il y sera encore quand vous lirez; car en ces années troublées par l'Allemagne, il y a toujours place pour une catastrophe entre l'heure où un article est écrit et l'heure où il paraît. Le temps de carême où gémit la Germanie la dispose aux querelles, et les luttes de personnes ne sont pas le privilège, tout brillant d'éloquence, du régime parlementaire : la monarchie administrative d'Allemagne, où les chefs de bureau sont chefs de parti (1), connaît les mêmes querelles, plus sourdes et moins candides, que la détresse alimentaire envenime.

Mais enfin, depuis que Bethmann-Hollweg a réussi à couler Tirpitz, qui voulait couler quatre flottes et Bethmann, il semble bien que ce soit le pangermanisme continental qui remplit les desseins du Gouvernement. Le chancelier, irréprochable bureaucrate prussien, a trouvé dans sa tradition bismarckienne plus de connaissance de la politique continentale que des immenses colonisations d'outre-mer, et plus de goût pour les réalités immédiates et proches que pour les espérances et les risques de « l'avenir sur l'eau ». On s'est donc décidé à coloniser l'Autriche et l'Orient à défaut de l'Amérique du Sud où le pavillon allemand n'apparaît plus que sur des bateaux captifs et convoités, ou de la Chine où les soldas allemands ont dû capituler devant nos alliés japonais. Le dossier du Mitteleuropa demeure ouvert sur le bureau du Chancelier.

La politique du gouvernement allemand s'efforce de dériver vers l'Orient les convoitises de la nation. Grandes pensées,

(1) « L'ambitieux allemand, au lieu de se lancer dans la politique, doit entrer dans l'administration », a dit M. Joseph Barthélemy dans un livre excellent : *Les institutions politiques de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Alcan, 1915.

desseins augustes, que le peuple goûterait mieux s'il avait moins faim. Même les plus beaux projets de chancellerie le cèdent à la poursuite des meilleurs procédés d'alimentation. Or le moyen de procurer à l'Allemagne sa nourriture, c'est de torpiller des bateaux. Voilà qui est net, simple et puissant sur le populaire. Les sous-marins sont une arme redoutable, invention d'un peuple frivole annexée à l'organisation germanique. Seuls ils sont capables de desserrer le blocus ou d'affamer l'Angleterre elle-même. Tirpitz l'avait bien dit, génie tutélaire dont on a privé sa patrie. Ainsi raisonne un peuple dont l'opinion, sans doute, n'est pas encore suffisamment « organisée ». Les bonnes gens qui cassent les vitres des magasins et dévalisent les boucheries ne sont pas tous et nécessairement des pacifistes qui veulent en finir avec la guerre : beaucoup parmi ces exaspérés pensent sans doute que tous les procédés extrêmes sont bons ; que la guerre violente, sans scrupules ni prudence, est la meilleure ; et que ceux-là sont les amis du peuple qui songent d'abord à détruire les ennemis qui l'affament.

Beaucoup de ces vrais amis sont au Reichstag et traduisent ces sentiments. Il en parut quelque chose dans la séance où le chancelier prononça son avant-dernier discours, au commencement d'avril. Ce discours « sur les buts de la guerre » marque lui-même des prédilections orientales. A peine un regard sur la Belgique, pas un mot sur la France, mais il ouvre de séduisantes avenues du côté de la Pologne. Or il est notable qu'à l'exception du seul Haase, tous les orateurs qui lui ont répondu, et non pas seulement le conservateur, mais le progressiste, et le socialiste officiel, se sont rencontrés en des observations semi-laudatives, toutes de même sens. Ils ne se refusent pas à une promenade en Pologne et sans doute aussi, — mais on ne le dit pas, — chez les alliés autrichiens et turcs, mais ces enchantements d'Orient ne leur font pas oublier que la nourriture présente et les plus grands intérêts futurs de l'Allemagne sont sur l'eau. Politique continentale, tant qu'on voudra, mais sans rien sacrifier de la politique d'outre-mer.

Quelques semaines plus tard, l'embarras du gouvernement parvint à son comble, quand il dut répondre à l'ultimatum américain. Il fallait éviter la guerre avec les Etats-Unis, contre la majorité et la force du sentiment public et parlementaire,

qui voulait à tout prix sauvegarder sa guerre sous-marine. C'est pourquoi la chancellerie de Berlin a placé au seuil de sa capitulation un portique couvert d'imprécations. Washington ne s'y est pas mépris : c'est ainsi qu'on soulage le peuple allemand : ces paroles, Harden l'avoue (1), furent écrites pour ce peuple et non pour le destinataire américain. Pour le Parlement, on assure que ce fut Hellferich, habile homme de couloirs et de commissions, qui parvint à faire accepter l'humiliante réponse. Le gouvernement savait bien qu'outre certaines considérations morales, la guerre avec l'Amérique, c'était la mobilisation contre l'Allemagne de tous les bateaux du Nouveau Monde, qu'il ne voulait pas affronter ; mais les partis ou la plupart d'entre eux, trouvant les continents trop petits pour leur démence, prétendaient déchaîner jusque dans les profondeurs sans trouble de tous les Océans leur *furor teutonicus* et étendre jusqu'aux royaumes d'Adamastor détrôné les dévastations des colères germaniques.

Ainsi la détresse alimentaire qui menace d'affamer le peuple renforce et nourrit par un détour les ambitions du pangermanisme extrême ; elle donne la vigueur de l'appui populaire aux amis de Tirpitz. C'est une vieille querelle qui prend ainsi un tour nouveau. Durant tout le règne de Guillaume II, depuis que ce Hohenzollern, capricieux et tenace à la fois, ouvrit par sa politique navale les portes de l'Occident à l'Allemagne industrielle, les hostilités devinrent plus âpres entre continentaux et maritimes : de Friedrichsruh, de sa retraite gardée par ses molosses, Bismarck grondait ; à la vérité, ses grondements se sont prolongés durant les vingt-cinq années qui ont suivi, à travers les sarcasmes de Harden ou les avertissements venus des rangs de tous les partis, conservateurs ou socialistes. Car c'est un trait de la politique allemande, dépouillée de cette vaine hypocrisie idéaliste qui retient encore d'autres peuples, que les intérêts économiques dominent toujours les idées politiques. Les partis, qui sont la division naturelle des esprits, sont unis entre eux et divisés contre eux-mêmes par les besoins et les nécessités matérielles. L'empire n'est lui-même qu'un produit économique garanti par une force militaire. Un disciple de Péguy dirait que chez les Allemands, l'esprit mercantile a dévoré la mystique.

(1) *Zukunft*, 13 mai 1916.

Il y avait donc, au gré des intérêts divers, des continentaux et des maritimes, comme nous le voyons encore aujourd'hui, aussi bien parmi les agrariens de Prusse que parmi les socialistes de Saxe. Mais cette querelle engageait aussi des questions de politique générale, de politique intérieure et de politique extérieure. Car l'une des deux politiques tournait nécessairement l'Allemagne contre l'Angleterre, et l'autre contre la Russie. Dans un élan commun de superbe et de démence, le gouvernement et le peuple allemands, l'un par l'autre emportés, confondus dans les mêmes passions, ont voulu cumuler ces deux politiques. Les gens du Mitteleuropa, conseillers « actuels » et tardifs, commencent à avertir doucement l'un et l'autre qu'il faut choisir. C'est le premier signe que l'on peut distinguer en ces vastes projets.

La presse allemande et la presse autrichienne ont parfois tenté de distraire leur public en lui proposant quelques-unes de ces questions, délassements laborieux des esprits simples, qu'on trouve plus communément à la quatrième page des périodiques illustrés ou comiques. Il y a un an environ, la *Zeit* de Vienne, lasse de creuser elle-même ce problème insondable, invitait l'Allemagne entière à délibérer sur cette aimable question : Pourquoi les Allemands sont ils détestés dans l'Univers ? En effet, pourquoi ? — C'est, n'en doutez pas, que les peuples sont remplis d'ignorance et que l'univers est de bien mauvaise grâce. Quelque temps plus tard, les journaux allemands mettaient au concours cet autre sujet, d'une application politique plus directe et lui aussi plein de choses : Quel est en cette guerre l'ennemi principal de l'Allemagne ? De Francfort à Kœnigsberg et de Cologne à Breslau, on se répandit en propos divers, car ce concours entre l'Angleterre et la Russie cachait à la vérité un moyen détourné de discuter les buts de la guerre, sujet réservé au seul Gouvernement, sous la garde de la censure.

Dans cette distribution des haines germaniques, la part de la France est faible. Pour plusieurs raisons, dont l'une est pour nous de la plus haute valeur : la France est maintenant pour l'Allemagne un ennemi respecté. Aux pays de langue et d'esprit français qu'elle a annexés, l'Allemagne, en quarante années, n'a pu inspirer ni l'amour ni la crainte. Elle le sait, elle l'avoue. A son attaque armée nous avons résisté, nous

résistons encore d'un cœur indomptable. Quel intérêt dès lors à poursuivre un ennemi qu'on ne peut réduire ni par la colonisation ni par la conquête ? La France est un pays contre qui toutes les méthodes allemandes ont échoué. En ce sens, nous sommes intangibles ; par suite, pour l'Allemand, respectés. Demain, j'en suis sûr, nous serons redoutés. Non pas que le couplet sur le « chauvinisme » français ait disparu des journaux allemands. Il demeure seulement pour exprimer le dépit de n'avoir pu nous réduire, et ce n'est rien auprès du dédain affecté pour les Russes ou de la franche exécration de l'Angleterre. Le prestige de la force française est tel dans le monde qu'il rayonne sur l'Allemagne.

Pour le Germain à l'esprit réaliste et servile, le principal ennemi, ce n'est pas l'ennemi de son cœur, de ses souvenirs, de ses passions historiques ; l'ennemi principal, c'est l'ennemi de ses convoitises et de ses besoins. Quel est notre principal adversaire ? A cette question, tout Allemand a compris : aux dépens de qui devons-nous principalement nous étendre ? Il a vu ainsi reparaître en pleine guerre, et sous une apparence nouvelle,une querelle qui bouillonnait depuis trente années en brochures, revues et volumes. C'est le choix des deux routes de l'expansion teutonique, la route occidentale, maritime et coloniale, celle de Rio, de Buenos-Ayres et de Pékin, ou la route continentale de l'hégémonie européenne par Vienne, Pest et Constantinople.

Querelle longue, confuse et complexe. Querelle de l'ordre économique, et qui,par conséquent, domine toute la politique allemande; querelle où les partis sont confondus, et où l'on distingue pourtant quelques éléments de politique intérieure. C'est en cette affaire que les gens de Mitteleuropa prennent aujourd'hui position. Il avertissent doucement que le saut dans la domination universelle est peut-être un peu brusque et démesuré, que la Fédération germanique des Etats danubiens, balkaniques et orientaux est un stade, modeste sans doute, mais nécessaire, de la Weltpolitik. Ils ont l'avantage d'avoir sous la main, au moins en ce moment, les moyens de préciser et de préparer les projets, de pouvoir utiliser sans retard les agents les plus sûrs de pénétration, les ingénieurs et les financiers, deux forces géminées du monde moderne, et enfin d'être peut-être plus près que tous les autres du cœur

et des conseils du gouvernement de l'Empire. C'est tout cela qu'insinue, sans allusions, désignations ni polémiques directes, l'évangélique pasteur Friedrich Naumann en son Mitteleuropa.

§

Naumann est un conciliateur (1). A ses projets d'annexions déguisées, d'annexions fédératives, il commence par annexer ses adversaires. Car il ne dissimule pas que le Mitteleuropa en a, et en Allemagne même. Naumann les énumère. Le point est de leur démontrer que seule leur faible raison s'oppose au Mitteleuropa, auquel leur subsconscient s'accorde.

La première personne qu'il importe de concilier à tout grand projet germanique, c'est Bismarck. Bismarck ayant fait le plan de l'empire, il faut bien démontrer que ce qu'on propose est dans le plan. Seul Guillaume II essaya un temps de renier la fidélité nécessaire à la pensée bismarckienne. C'était aux premières années de son règne. Caprivi, dans une position qui n'est pas sans quelques analogies avec celle de Naumann et de ses amis, entreprit alors de poursuivre une politique « libérale » et occidentale. Si occidentale qu'elle l'amena au seuil d'une guerre avec la Russie, qui se trouvait à l'Orient. Mais depuis ce dangereux paradoxe de jeunesse, nul ne veut s'écarter de l'esprit bismarckien. Orthodoxie surveillée par Harden; Harden, juif et polonais (2), qui, « lancé » dans sa jeunesse par une interview retentissante avec l'exilé de Varzin, est passé maître en l'art d'asséner à ses contemporains les comparaisons et les souvenirs bismarckiens.

A la vérité la lettre de la doctrine de Bismarck répugne en plus d'un point au Mitteleuropa, mais son esprit l'absorbe parfaitement. Il est vrai qu'il fit la guerre à l'Autriche, mais c'était au temps de sa première manière, et Naumann remarque lui-même que le sort de l'Europe centrale fut décidé lorsqu'en 1876 le Chancelier déclara, face à la Russie, que l'Allemagne était prête à payer de son sang le maintien de la puissance austro-hongroise. Sans doute ce Prussien de l'Elbe, d'une race d'où toute trace slave avait disparu, n'avait plus rien d'Oriental et

(1) Depuis que cet article a été écrit, il a assisté, le 8 juin, à une des conférences du Secrétaire d'Etat des Colonies dont il sera parlé plus loin. Il y a abjuré une partie de ses préférences, disant que « l'Allemagne devait posséder son propre jardin tropical », se prêtant ainsi, en réalité, aux efforts du gouvernement qui tente de rassurer ses adversaires, tout en poursuivant son plan.

(2) « Deux fois renégat » (Ch. Andler).

disait que tout l'Orient ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. Mais c'est lui qui poussait l'Autriche vers les Balkans ; et il est trop facile de démontrer que la substitution de l'Allemagne à l'Autriche pour l'exploitation du Danube et de la Méditerranée orientale, caractère essentiel du Mitteleuropa, est le deuxième stade et la suite nécessaire du plan bismarckien. Il fut le fondateur ; ceci est l'œuvre des Epigones de l'Empire. L'esprit réaliste du vieux Chancelier disposa le monde avec les éléments qu'il avait dans sa main et voyait de ses yeux : il n'avait pas assez de chimère dans l'esprit pour que sa prévoyance s'étendît au delà d'une génération, qu'il n'atteignit même pas.

Donc nous annexons Bismarck. Mais parmi les vivants, il est encore des Allemands rebelles à ce « nouveau cours » (1). Ce sont ceux que Naumann appelle les Kleindeutsche, Petits Allemands, dont il distingue deux variétés. Kleindeutsch, c'est bientôt dit, mais pour la voracité annexionniste, c'est Naumann qui auprès d'eux est un petit garçon.

La première variété ethnique des Kleindeutsche cataloguée par Naumann est celle des Altpreussische, Petits Allemands, Vieux Prussiens. Ce sont les conservateurs d'au delà de l'Elbe. Naumann, qui est Freisinnige (radical), les représente comme inconsolables des successives annexions qui finiront par dissoudre la pureté des mœurs antiques et des principes qui donnèrent la félicité à la Prusse, aux temps où elle était gouvernée par la tabagie et le corps de garde du grand Electeur et de ses successeurs directs.

Non. Je me méfie des Vieux Prussiens de Naumann. Ils ont gardé à travers les siècles une détestable fidélité à leur propre type. Ils ont une histoire après laquelle le monde entier, — qu'il les exècre ou qu'il les redoute, — les tient pour une menace incessante de sa paix. J'entends qu'ils conservent aussi le vieil esprit luthérien, celui qui fit de la Réforme, en même temps qu'un vaste mouvement intellectuel, une hérésie de princes ; qu'ils méprisent le Bavarois et l'Autrichien et tiennent pour une déchéance de l'Etat d'augmenter la part du papisme dans l'empire germanique. Je sais aussi qu'il y eut

(1) J'ai eu la bonne fortune de pouvoir puiser sans réserves dans la parfaite connaissance des hommes et des choses d'Allemagne de MM. Henri Moysset et l'abbé Wetterlé : je leur en exprime ma vive reconnaissance.

toujours en Allemagne de bonne gens pour se plaindre, et même contre Bismarck qui dépassait la « monarchie frédéricienne », et même contre Frédéric II, que les agrandissements des États et les mélanges des peuples adultèrent l'esprit et le sang précieux que la congrégation des chevaliers teutoniques transmit jadis à ses descendants féodaux. Mais c'est abuser vraiment que de cataloguer comme « Petits Allemands » ces Vieux Prussiens qui furent les plus anciens, les plus fervents, les plus féroces des colonisateurs. Il faut seulement s'entendre et définir.

Nous attachons à l'idée de colonisation le caractère nécessaire d'une entreprise d'outre-mer. L'Allemand ne cherche pas au loin des races sujettes ; il colonise à ses portes. En ce sens il est le premier en date et le plus tenace des peuples colonisateurs de l'ère chrétienne. L'orthodoxie pangermaniste qui tient tous les peuples du monde pour des races inférieures, qu'il faut donc soumettre ou remplacer, n'est que le système agrandi de la pratique brandebourgeoise et de la politique à laquelle aucun électeur ou roi de Prusse ne fut jamais infidèle. Fidèles à leur charte, les Teutoniques et les Portes-Glaives, qui avaient mission d'exterminer les païens et de défricher les marais et les forêts des plaines baltiques. Fidèles à leurs ancêtres, les rois de Prusse, les athées et les mystiques, conquérants de provinces où ils enlevaient des hommes pour leurs régiments de grenadiers, des femmes pour leurs soldats, des terres pour leurs vétérans. Méthode d'expansion la plus rude et la plus simple : expropriation, extermination. C'est ainsi que la Prusse colonisa les Slaves, les Wendes, les Lettons, les Polonais.

C'est de l'histoire, dites-vous, enfouie dans les ténèbres des temps barbares ? Ecoutez Paul de Lagarde, esprit philologique et superévangélique, qui écrivait en 1886 : il sait bien où sont les nouvelles colonies allemandes : « Il n'est pas d'autre tâche pour l'Autriche que de se faire la colonie de l'Allemagne... les peuples qui habitent ce vaste empire ne sont que des matériaux qui devront entrer dans de nouvelles constructions germaniques. » Suit un projet irréprochable pour établir des « réserves » où l'on parquera les réfractaires, hongrois (1),

(1) Une revue d'Iéna a réédité en entier, depuis la guerre, toute cette brochure de Lagarde qui exécrait spécialement les Magyars. Vacarme à Pesth. Le *Budapesti*

slaves, roumains. Vous trouvez mille traits de ce genre dans les documents rassemblés par M. Andler.

C'est de la doctrine? Mais voici un fait et une réalité juridique : c'est le gouvernement de la Posnanie et la législation foncière de la Pologne prussienne. Depuis trois ans, tout propriétaire polonais peut être exproprié et remplacé par un Germain. Comme au temps des Teutoniques. Car parmi les Slaves, les Polonais ont résisté ; la Prusse poursuit donc, comme jadis, la colonisation de la Pologne, et dans la guerre bien plus que dans la paix, la question polonaise reste la première, la plus grave de toutes les questions politiques allemandes : la vie de la Prusse est là.

Mais la ligne de colonisation se prolonge hors des frontières de l'Empire. Dans le royaume de Pologne, en Volhynie, vers la mer Noire, tout au long d'une ligne presque directe, et suivant un plan mystérieux et qui semble concerté, conduit sans doute par des arrangements de banques ou de finances, les Allemands s'étendaient avant la guerre. Que leur manquait-il, à ceux-là, pour être de vrais colons prussiens, selon la pure formule de leurs voisins de Posnanie ? Il ne leur manquait que la terrible protection prussienne et la contrainte de la loi.

Cet instinct avide, cette méthode féroce de colonisation des « altpreussiche » est aujourd'hui presque millénaire. Que ces barons d'au delà de l'Elbe, lecteurs fervents de la piétiste *Gazette de la Croix*, redoutent le papisme et la démocratie, choses du sud, je le veux bien. Mais rassurons Naumann. Ils s'entendront fort bien, si on leur offre des territoires, à exproprier les terres et persécuter les hommes selon leurs saines traditions teutoniques. Ils sauront bien aussi accommoder les frontières douanières à leurs intérêts agrariens. Ce que risquent et ce que craignent les races enfermées par la géographie dans le Mitteleuropa et qui ont le malheur de n'être pas germaniques, c'est beaucoup plus de subir la vieille colonisation prussienne que la soumission bénigne et l'annexion lente de Friedrich Naumann et de son ami Paul Rohrbach.

Enfin on peut se demander si cette vieille race est demeurée si pure. Elle a bien voisiné par des alliances politiques, et parfois familiales, avec les aristocrates devenus industriels ou

Hirlap, officieux, demande : « Qu'est-ce que le Mitteleuropa qu'on nous propose aujourd'hui, sinon la réalisation du rêve de ce Lagarde ? »

entrés dans la Hanse. Ceux que le langage populaire et la caricature germanique appellent les Krautjunker (Chevaliers de Choucroute) se sont parfois rencontrés avec les Schlottenbaronen (Barons des Hauts-Fourneaux) oubien, dans les rangs des magnats silésiens, avec les Panzerplatterfürsten (Princes des Plaques Blindées).

C'est la seconde catégorie que dénombre Naumann parmi les adversaires du Mitteleuropa. Ce sont les « capitalistes libéraux », armateurs au premier rang, et aussi industriels, banquiers, gens de la grande navigation et du gros commerce, ces Messieurs de la moderne Hause. Ah ! voilà la grande affaire! Il y a évidemment dans le Mitteleuropa une part d'abdication provisoire. Ces capitaux, ces ingénieurs et ces banques qu'il faut répandre sur l'Europe centrale et dans l'Orient, il faut aussi les détourner de la grande politique mondiale et de l'expansion maritime. C'est fort bien pour Naumann qui ne redoute pas le dénûment évangélique, et qui jadis vécut longtemps dans une usine, partageant réellement la vie des ouvriers pour donner une exactitude documentaire à une étude sociale qu'il préparait. Il ne songe guère, l'apôtre, aux capitaux « investis » dans la politique maritime et le commerce d'outre-mer, sur les paroles et sur la foi de Guillaume II. C'est toute la Hanse moderne, plus redoutable que l'autre, Brême, Hambourg, les deux tiers de Rotterdam, et la moitié des banques allemandes. Que peut penser du Mitteleuropa M. Ballin, directeur de la Hambourg-Amerika et naguère grand ami du souverain ?

Pour le consoler ou pour le calmer, on lui a dépêché M. Soft, ministre des Colonies, qui se trouvait de loisir. Ce fonctionnaire placide, ministre sans portefeuille au sens fort de ce terme, et qui n'administre plus pour le moment que quelques terres vers le Kilimandjaro,où l'armée coloniale qui lui reste est pressée par les Anglais et les Belges, a été chargé par le gouvernement d'une tournée de conférences auprès des « maritimes ». Il s'est rendu déjà, à ma connaissance, à Hambourg, à Brême, à Francfort et à Stuttgart pour expliquer à ces Messieurs de la Hanse que la politique continentale et le Mitteleuropa n'étaient pas exclusifs de la politique navale et que les colonies seraient toujours nécessaires à l'Allemagne. Le gouvernement essaie par de telles précau-

tions de parer à la conspiration permanente des amis de Tirpitz.

Si Berlin a vraiment, comme bien des indices semblent le montrer, des préférences pour les projets de semi-annexionnisme oriental et méridional, il sent bien que là est la grosse difficulté. C'est, en pleine guerre, un double changement de front, industriel et politique, moins aisé assurément que ces conversions militaires rapides qui faisaient l'orgueil de l'Allemagne lorsqu'au début de la guerre on faisait rouler de l'Est à l'Ouest, et réciproquement, des effectifs alors suffisants. On a enivré l'opinion de la haine contre l'Angleterre et il faut maintenant la détourner vers les espérances orientales : le vieux Bon Dieu si souvent invoqué est sourd d'une oreille ou impuissant à « punir ». On a enivré durant vingt-cinq années les riches et les audacieux par les promesses et les attraits de la politique navale et mondiale : ce beau rêve finit par une brusque faillite, à compensations continentales. Mais quand on est alourdi par ses capitaux, empêtré dans de vastes entreprises, il n'est pas si commode qu'il plairait à Berlin de se transporter ainsi de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique centrale aux bords ou aux bouches du Danube.

Ces intérêts sont représentés dans la politique allemande par les partis conservateur, conservateur libre, parti de l'Empire, et surtout par les nationaux-libéraux, dont le chef est le médiocre, turbulent et vulgaire Bassermann (1), qui n'est là sans doute que pour démontrer combien peu les grandes forces économiques d'Allemagne, puissantes par elles-mêmes, se soucient de la qualité de leurs représentants parlementaires. Le parti national-libéral a tenu récemment l'assemblée de son comité central le 21 mai. Il a parlé avec une netteté virulente, dans une délibération qui apostrophe directement le Chancelier et qui a été la cause originelle des incidents récents et de ce beau tapage qui nous a montré un Reichstag de si mauvaise tenue.

Il faut citer cette délibération des nationaux-libéraux :

Le comité central du parti national-libéral affirme de nouveau que des garanties nécessaires à sa sécurité militaire, économique et politique ne peuvent être données au peuple allemand sans des

(1) Bassermann représente au Reichstag actuel une circonscription rhénane.

agrandissements de territoire à l'Est *et à l'Ouest et l'accroissement des colonies.*

Cette sécurité, qui ne doit pas reposer seulement sur des contrats, mais encore sur la force de l'Allemagne, est *particulièrement nécessaire à l'égard de l'Angleterre, l'ennemie principale de l'Allemagne.*

Le comité se déclare d'accord avec la fraction nationale-libérale du Reichstag et reconnaît comme elle la grande valeur du sous-marin, qui est la meilleure arme qu'on puisse employer pour vaincre l'Angleterre et pour hâter la fin victorieuse de la guerre.

Le comité prie la fraction nationale-libérale du Reichstag d'intervenir avec la plus grande énergie, afin que le gouvernement fasse pleinement usage de la liberté qu'il s'est réservée dans sa note à l'Amérique. Il est à craindre, en effet, que les Etats-Unis ne remplissent pas les conditions énoncées dans cette note.

Le comité déclare de nouveau qu'il approuvera tout gouvernement qui poursuivra avec énergie la politique d'annexion.

Il déplore qu'on emploie la censure à l'égard de la presse allemande et qu'on cherche par la contrainte à fausser l'opinion publique.

Le gouvernement, représenté par le Chancelier et le ministre des Affaires Etrangères, doit assumer la responsabilité de toutes les mesures prises par la censure militaire, car ces mesures sont en réalité, suggérées par les dirigeants.

Parmi tant d'adversaires qui jugent le Mitteleuropa dérisoire, la position de Naumann et de ses amis paraît assez étroite. Naumann lui-même, qui a été réélu, je crois, à une élection partielle, est au Reichstag fondateur de groupe ; il a réuni, à gauche si l'on peut dire des radicaux, un groupe de tendances et de préoccupations sociales, la Freisinnige Vereinigung, à peu près exactement par l'esprit : radical socialiste. Ce groupe, plus nombreux en d'autres pays, compte au Reichstag jusqu'à huit à neuf personnes. Naumann, bien qu'éloquent et l'un des esprits les plus riches d'un parlement assez pauvre, est puissant surtout par son action intellectuelle hors du Reichstag. Il préparait depuis longtemps le Mitteleuropa dans sa revue *Hilfe*.

A la manière de la plupart des revues allemandes, c'est une publication où se rencontrent quelques personnes, en petit nombre, qui pensent de même sur quelques points : revues de « séminaires », comme on disait jusqu'en notre Sorbonne, ateliers où le travail intellectuel est fort bien organisé. Le colla-

orateur de Naumann le plus important en pangermanisme, 'aul Rohrbach, a fondé le 1er janvier 1916 une autre revue, ée par scissiparité, la *Deutsche Politik*, qu'il édite en compagnie de Philipp Stein et de Jähck, orientaliste et turcophile, n de ces pédants enturbannés qui ont rendu les plus grands ervices à l'Allemagne dans ses entreprises orientales. Le cas e Rohrbach est notable non seulement pour la netteté et la uissance de son action, mais aussi parce qu'il fut fonctionaire colonial. Il en est revenu plein d'admiration pour les néthodes anglaises, et il est demeuré russophobe. Il tient insi une position qui est presque exactement celle de l'éconoiste Friedrich List, qui marque, dans le milieu du dix-neuième siècle, une des plus grandes traditions de la doctrine angermaniste (1). La doctrine de Rohrbach est précisément pposée aux vieilles méthodes féroces de la colonisation prusienne. Il voudrait absorber les peuples proches, les Magyars, laves et Orientaux, par l'adaptation économique.

Son dissentiment avec le comte Reventlow me semble excelent pour éclairer toute la politique extérieure allemande. Reventlow, ancien officier de marine et d'origine bavaroise, 'efforce sans cesse de détourner l'attention germanique des rontières orientales. La guerre a démontré, répète-t-il, que e qui manque à l'Allemagne pour soutenir sa politique unierselle, ce sont des côtes, ce sont des rivages d'où elle puisse 'élancer sur les mers. Ces côtes sont en ce moment belges et ollandaises. La même nécessité qui a commandé l'invasion e la Belgique doit les faire allemandes. Sur la couverture de a Revue où écrit Reventlow, hors de sa *Deutsche Tageszeiung* forcenée, on voit l'image qui de plus en plus répétée dans es publications d'Allemagne devient le symbole de plus en plus amilier : l'aigle aux serres accrochées aux rochers rouges, e lignes verticales de l'abrupte Héligoland, et qui tend son ec vorace sur les mers d'Occident.

Le Centre et la Bavière sont une fois de plus conjugués ; le entre est à cheval sur tous les partis politiques comme la Bavière sur le Danube et le Main. La première manifestation nnexionniste, déjà ancienne, fut celle du vieux roi : elle isait la vallée du Rhin. Si Ratisbonne, qui deviendrait un rand port fluvial, se tourne vers le Mitteleuropa, les gens de

(1) Andler : *Collection de documents*. Tome I, pages 127-146.

Franconie, les riverains du Main pensent aux bouches du Rhin qui les conduiraient à la mer libre par voie d'eau. Et l'Autriche et la Belgique sont l'une et l'autre catholiques...

§

Le Mitteleuropa apparaît ainsi en Allemagne comme le projet d'une poignée de politiques perdue dans une opinion enragée. Le gouvernement, qui sait, voudrait se tenir avec les prudents. Il est donc furieusement attaqué par la grande majorité des représentants ; il semble repoussé dans le réduit « freisinnige ». C'est ce qu'on aperçoit du côté intérieur de la question : un peuple que le délire pangermaniste avait atteint tout entier, des partis que la guerre laisse aujourd'hui en des sphères différentes de leur rêve commun. En ces querelles de déments, ceux du Mitteleuropa sont ceux qui chevauchent les moindres chimères ; ils sont donc à mes yeux les plus redoutables. Leur projet ancien et traditionnel est fortifié par les raisons les plus actuelles.

Il répond à la pensée que cette guerre laissera derrière elle en tout cas une profonde division des peuples, tels qu'ils sont campés dans la guerre ; il assurerait à l'empire allemand dans le monde une étendue de territoires qui pourrait toujours soutenir et nourrir son isolement économique.

Avec quelque hypocrisie, qui n'effraie personne, ni le gouvernement, ni Naumann, ni les socialistes, il pourrait être présenté comme un projet non annexionniste ; les provinces que l'on prendrait pour couvrir cette pauvre Prusse orientale seraient tenues pour précautions secondaires et nécessaires. Pour le reste, c'est du Zollverein, de l'union économique, du protectorat. Ne parlez pas d'annexion, puisque nous la différons.

Dans l'ordre pratique, le Mitteleuropa peut être tout de suite préparé. On y songe dans les services publics et dans les Chambres de commerce. Car en Allemagne les universités, les administrations et les banques ne s'ignorent pas, ne se méprisent même pas. Nous avons peine, nous autres, à croire à tant de confusion, mais c'est ainsi. C'est même une des choses que nous pourrions justement envier à l'organisation allemande, que nous avons bien tort d'admirer en bloc.

Régime douanier, régime « ferroviaire », régime fluvial, trois conditions du Mitteleuropa qui sont, à l'heure présente,

l'étude sur tous les points, à l'exécution sur quelques-uns. .e Gouvernement Impérial, guidé par Helfferich, homme de anques, familier des grandes entreprises, s'attache à ce proet, poursuit ce plan, réalise cette politique par les voies conomiques. Comme auraient dit sans doute les vieux philoophes de la vieille Allemagne, le Mitteleuropa n'est pas dans e devenir : il est dans la réalité, il se fait.

Tout cela n'ira pas sans difficultés, sans doute. Celles que ous avons reconnues en Allemagne, à la suite de Naumann, ont les moindres. Celles qui nous apparaîtront de l'autre ôté de la frontière actuelle, dans la monarchie danubienne, ans l'esprit politique austro-hongrois et dans l'esprit des ationalités seront plus graves. L'Allemand voudra vaincre, 'en doutez pas, les unes par la persuasion, les autres par extermination. Il les attaque déjà, à ce rythme accéléré ropre aux Germains du Nord dans les affaires.

Il y a aussi un autre obstacle, dont il n'est question dans ucun traité, dans aucune brochure, dans aucun rapport ans doute, à laquelle les fondateurs du Mitteleuropa ne semlent pas avoir songé jamais : c'est l'armée russe.

ETIENNE FOURNOL.



SOUS-LIEUTENANT GUILLAUME APOLLINAIRE

LUEURS DES TIRS

—

LA GRACE EXILÉE

Va-t'en va-t'en mon arc-en-ciel
Allez-vous-en couleurs charmantes
Cet exil t'est essentiel
Infante aux écharpes changeantes

Et l'Arc-en-ciel est exilé
Puisqu'on exile qui l'irise
Mais un drapeau s'est envolé
Prendre ta place au vent de bise

LA BOUCLE RETROUVÉE

Il retrouve dans sa mémoire
La boucle de cheveux châtains
T'en souvient-il à n'y point croire
De nos deux étranges destins

Du boulevard de la Chapelle
Du joli Montmartre et d'Auteuil
Je me souviens murmure-t-elle
Du jour où j'ai franchi ton seuil

Il y tomba comme un automne
La boucle de ton souvenir
Et notre destin qui t'étonne
Se joint au jour qui va finir

REFUS DE LA COLOMBE

Mensonge de l'annonciade
La Noël fut la Passion
Et qu'elle était charmante et sade
Cette renonciation

Si la colombe poignardée
Saigne encore de son refus
J'en plume les ailes l'idée
Et le poème que tu fus

LES FEUX DU BIVOUAC

Les feux mourants du bivouac
Éclairent des formes de rêve
Et le songe dans l'entrelac
Des branches lentement s'élève

Voici les dédains du regret
Tout écorché comme une fraise
Le souvenir et le secret
Dont il ne reste que la braise

LES GRENADINES REPENTANTES

En est-il donc deux dans Grenade
Qui pleurent sur ton seul péché
Ici l'on jette la grenade
Qui se change en un œuf coché

Puisqu'il en naît des coqs Infante
Entends-les chanter leurs dédains
Et que la grenade est touchante
Dans nos effroyables jardins

TOURBILLON DE MOUCHES

Un cavalier va dans la plaine
La jeune fille pense à lui
Et cette flotte à Mytilène
Le fil de fer est là qui luit

Comme ils cueillaient la rose ardente
Leurs yeux tout à coup ont fleuri
Et quel soleil la bouche errante
A qui la bouche avait souri

L'ADIEU DU CAVALIER

Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à vos soupirs

Adieu ! voici le boute-selle
Il disparut dans un tournant
Et mourut là-bas tandis qu'elle
Riait au Destin surprenant

CHANT DE L'HORIZON EN CHAMPAGNE

à Monsieur le substitut Granié

Voici la tétin rose de l'euphorbe verruquée
Voici les nez des soldats invisibles
Horizon invisible je chante
Que les civils et les femmes écoutent les chansons
Et voici d'abord la cantilène du brancardier blessé

Le sol est blanc la nuit l'azure
Saigne la crucifixion
Tandis que saigne la blessure
Du soldat de Promission

Un chien jappait l'obus miaule
La lueur muette a jailli
A savoir si la guerre est drôle
Les masques n'ont pas tressailli

Mais quel fou rire sous le masque
Blancheur éternelle d'ici
Où la colombe porte un casque
Et l'acier s'envole aussi

Je suis seul sur le chant de bataille
Tranchée blanche bois vert et roux
L'obus miaule
Je te tuerai
Animez vos fantassins à passepoil jaune
Les grands artilleurs roux comme des taupes
Bleu de roi comme les golfes méditerranéens
Veloutés de toutes les nuances de velours
Ou mauves encore ou bleu comme les autres
Ou déteints
Venez le pot en tête
Debout fusée éclairante
Danse grenadier en agitant tes pommes de pin
Alidades des triangles de visée pointez-vous sur les lueurs
Creusez des trous enfants de 20 ans creusez des trous
Sculptez les profondeurs
Envolez-vous essaims des avions blonds ainsi que les avettes
Moi l'horizon je fais la roue comme un grand paon
Ecoutez renaître les oracles qui avaient cessé
Le grand Pan est ressuscité
Champagne viril qui émoustille la Champagne
Hommes faits jeunes-gens
Caméléons des autos-canons
Et vous classe 15
Craquements des arrivées ou bien flottaison blanche dans les cieux
J'étais content pourtant ça brûlait la paupière

Les officiers captifs voulaient cacher leurs noms
Œil du Breton blessé couché sur la civière
Et qui criait aux morts aux sapins aux canons
Priez pour moi Bon Dieu! je suis le pauvre Pierre

Boyaux et rumeur du canon
Sur cette mer aux blanches vagues
Fou stoïque comme Zênon
Pilote du cœur tu zigzagues

Petites forêts de sapins
La nichée attend la becquée
Pointe-t-il des nez de lapins
Comme l'euphorbe verruquée

Ainsi que l'euphorbe d'ici
Le soleil à peine boutonne
Je l'adore comme un Parsi
Ce tout petit soleil d'automne

Un fantassin presqu'un enfant
Pur comme le jour qui s'écoule
Pur comme mon cœur triomphant
Disait en mettant sa cagoule

Tandis que nous n'y sommes pas
Que de filles deviennent belles
Voici l'hiver et pas à pas
Leur beauté s'éloignera d'elles

O lueurs soudaines des tirs
Cette beauté que j'imagine
Faute d'avoir des souvenirs
Tire de vous son origine

Car elle n'est rien que l'ardeur
De la bataille violente
Et de la terrible lueur
Il se fait une muse ardente

Il regarde longtemps l'horizon
Couteaux tonneaux d'eau
Des lanternes allumées se sont croisées
Moi l'horizon je combattrai pour la victoire
Je suis l'invisible qui ne peut disparaître
Je suis comme l'onde
Allons ouvrez les écluses que je me précipite et renverse tout

GUILLAUME APOLLINAIRE.

Aux armées, septembre-octobre 1915.

LETTRES ET FRAGMENTS INÉDITS D'ALFRED DE VIGNY

—

Ce ne sont là que des épaves légères éparpillées par le temps et que la main des curieux n'a pas encore atteintes. Le hasard les ayant fait passer à portée, on les a saisies et on les recueille aujourd'hui. Mais il serait puéril de paraître grouper ces morceaux, si divers d'origine et de ton, de manière à leur prêter une sorte d'unité qui leur manque. On les donnera donc dans la suite chronologique de leurs dates, et on exposera simplement ce qui a pu être l'occasion de ces lettres, intéressantes surtout par l'accent de vérité qui se dégage de chacune d'elles et aussi par le détail qu'elles ajoutent parfois à la biographie même de celui qui les écrivit.

La première ne porte pas de date, mais comme il est question d'*Eloa*, on peut la situer assez exactement : elle est antérieure au mois d'avril 1824. Vigny s'adresse à un M. de Montépin, qui est sans doute de la même famille que le futur romancier populaire Xavier de Montépin. Peut-être est-ce celui dont la carrière a fourni le fond des *Souvenirs intimes et anecdotiques d'un garde du corps des rois Louis XVIII et Charles X*, un ouvrage en dix volumes, plus remplis d'imagination que de faits historiques, que Xavier de Montépin publia en 1857, et dans lequel il n'est pas question de Vigny. Voici ce que ce dernier adressait à son correspondant :

Ma jeune Eloa est encore trop timide, mon cher ami, pour paraître devant une assemblée et je crois qu'elle prendra son vol vers quelques salons auparavant. Si vous êtes encore tenté de faire connaissance avec elle lorsque cela lui arrivera, je vous avertirai, et nous

irons ensemble dans le lieu de ses débuts. En attendant voici ma carte d'entrée habituelle pour vous ; les séances sont les vendredis et les mardis. Vous pouvez donc prendre connaissance du terrain ce soir, et pendant ce temps-là, je demanderai un prospectus des séances et vous enverrai deux billets pour la plus intéressante, afin que Mme de Montépin ait une idée de nos classiques assemblées. J'ai peur qu'elles ne lui paraissent un peu frivoles pour de la science et un peu ennuyeuses pour du plaisir, ce qui ferait croire qu'on n'y trouve ni l'un ni l'autre ; mais je ne vous influence pas. Allez et voyez.

Adieu, mon cher Montépin. N'allez pas à Rouen, je vous en prie. Que je puisse vous revoir encore auprès de votre jolie famille.

ALFRED DE VIGNY.

Dans le court billet qui suit, le poète demande à se procurer un exemplaire du fameux mémoire de Montlosier contre les jésuites, et marque d'un mot ce qui le porte à souhaiter d'en prendre connaissance :

Je crois, monsieur, que c'est vous qui avez imprimé M. de Montlosier. Je vous prie de mettre à part pour moi un exemplaire de son ouvrage que je voudrais acheter et que l'on dit saisi. Je tiens à la pensée d'un homme que je crois convaincu et indépendant.

Mille compliments.

ALFRED DE VIGNY.

17 mars 1826.

Suscription : Monsieur monsieur Tastu, rue Vaugirard, n° 38, Paris.

Tastu est plus connu par sa femme que par lui-même et Béranger disait de lui qu'il avait fait sa meilleure affaire le jour où la plupart des hommes font une sottise : en se mariant. Pour le moment, il était un des imprimeurs du parti libéral, et, à ce titre, ne pouvait qu'avoir la sympathie de Vigny.

C'est sans doute aussi vers la même époque que celui-ci adressa la lettre suivante à une personne qui se piquait de littérature. Quelle était-elle ? Nous n'ignorons pas son nom, et c'est tout ce que nous en savons. Mais nous ignorons quel commentaire elle a bien pu faire de *Cinq-Mars*. La publication du roman remonte à avril 1826 et la mort du peintre Girodet, dont il est question dans la lettre, est antérieure de plus d'un an et demi, puisqu'elle se produisit le 12 décembre 1824. De toutes ces circonstances il semble bien résulter qu'il faut placer cette lettre au milieu de l'année 1826, et le lecteur jugera si le raisonnement est juste.

Comment ne me trouverais-je pas heureux, Madame, de lire ce que vous avez éprouvé en lisant l'essai que je viens de publier ? Votre plume brillante le parera de ses couleurs et il me tarde de voir *Cinq-Mars* ainsi embelli. J'ai lu, et avec le cœur, ce que vous dites de mon cher Girodet ; j'ai cru l'entendre parler et le voir encore ; vous m'avez fait retrouver tout ce qu'il y eut pour moi de doux dans sa vie et de cruel dans sa mort. Je sens encore en vous relisant toute la tristesse qui me pénétra lorsqu'en revenant des Pyrénées, je vis ouvert au soleil et à la foule ce sanctuaire presque impénétrable où tant de fois j'avais lu avec lui mes vers, déjà oubliés, devant ses tableaux immortels (1). On l'a bien jugé, *sur traduction* ; mais ses amis restent pour le faire connaître et personne n'oubliera ce qu'il fut pour eux, ce grand poète de la peinture, après avoir lu vos regrets si dignes de sa mémoire.

Recevez, madame, l'assurance de mon respect et de ma haute estime.

ALFRED DE VIGNY.

Suscription : Madame, madame Perrier.

Charles Nodier, dont la bienveillance assez peu agissante fut acquise dès le début aux tentatives des jeunes romantiques, ne pouvait que leur être sympathique. C'était un de leur premiers patrons, et, en apparence, des plus chauds. Vigny voulait lui donner lecture, avant de le mettre à la scène, de son *Othello*, que la Comédie-Française devait représenter le 24 octobre suivant ; mais Nodier ne quittait pas volontiers son logis de l'Arsenal et prétextait souvent quelque incommodité imaginaire pour n'en pas sortir. On va voir comment Vigny l'en presse adroitement.

J'apprends avec bien du chagrin que vous êtes malade, mon ami, cependant je ne puis m'empêcher d'espérer que vous viendrez vendredi entendre *Othello* chez moi ; c'est mettre votre amitié à une rude épreuve et je crains bien qu'elle n'y succombe. Aussi est-ce très timidement que je vous le propose, mais avec un grand désir de vous voir.

Votre sincère ami.

ALFRED DE VIGNY.

14 juillet 1829.

Suscription : Monsieur, monsieur Charles Nodier, à l'Hôtel de la

(1) Vigny avait songé à dédier « aux Mânes de Girodet » son poème *le Déluge*, comme le prouve un fragment publié dans le *Mercure du XIXe siècle*, en novembre 1825, poème écrit en souvenir du tableau que le peintre avait exposé sous ce titre en l'an X et qui lui avait valu le grand prix décennal.

Bibliothèque de l'Arsenal, Paris. — *Timbre de la poste* : 16 juillet 1829.

Quoi qu'il en soit, la pièce de Vigny vit les feux de la rampe trois mois plus tard, avec un accueil honorable. Ce ne fut pas le bruyant succès d'*Hernani*, qu'*Othello* devançait et qui devait triompher en février 1830. Ce n'est pas le lieu de rechercher ici jusqu'à quel point et pour quelle cause Vigny put être un précurseur. Disons seulement ce qui convient pour commenter la lettre qui va suivre. Vigny avait quitté l'armée depuis le 5 septembre 1827 et la révolution de juillet 1830 le trouva capitaine en retraite. Elle en fit un chef de bataillon de la garde nationale parisienne, et c'est en cette qualité que le poète a écrit la lettre suivante, pleine de mansuétude pour ceux à qui il commandait.

Capitaine,

Il est important que MM. les officiers de votre compagnie soient prévenus que tous les mardis et vendredis à cinq heures du soir ils doivent se rassembler au manège de la rue de Ponthieu, n° 17, pour l'école du cordeau, quelque temps qu'il fasse, puisque ce terrain est couvert et fermé. Je vous prie instamment de leur faire savoir combien cela est essentiel, ainsi qu'à vos sous-officiers et caporaux.

Je ne puis trop vous recommander l'exactitude pour l'exercice du mardi à cinq heures, heure militaire. Petite tenue d'hiver. Ce sera une occasion pour vous d'inspecter les pantalons bleus.

Il est nécessaire que MM. les officiers se préparent à la théorie que je ferai incessamment et apprennent ce que renferment les trois premières leçons de l'école du Peloton.

La pluie qui pourrait tomber dans la journée n'empêcherait pas l'exercice de mardi, à moins qu'elle ne fût continuelle jusqu'à cinq heures. Hier, à cette heure, il y faisait très beau et le terrain du carré de Marigny où nous nous assemblons était excellent.

Agréez mes compliments affectueux.

ALFRED DE VIGNY.

11 septembre 1830, samedi.

Suscription : Monsieur, monsieur le capitaine de Laulnoy, rue de Ponthieu, 12.

Vigny garde national serait un chapitre intéressant, quoique court, de sa biographie. — Il donna sa démission le 18 juin 1832. — Cet épisode n'a pas encore été traité jusqu'ici, non plus que le chapitre des relations littéraires du poète

avec les bas-bleus de son temps. C'est à quelque poétesse plus ou moins notoire que fut adressée la lettre qui suit :

C'est *tout de suite* aussi que je vous réponds, madame, ainsi que vous le voulez, mais il faudra me pardonner si cette exactitude est ma seule obéissance. Mes portefeuilles ne sont remplis que de choses si longues et si impossibles à démembrer que j'ai le regret de ne pouvoir vous en rien offrir. Des débris de romans qui ressemblent à des torses sans pieds et sans tête, des poèmes qui n'ont au contraire que la tête ou les pieds sans corps, voilà tout ce que je trouve sous ma main et il n'y a rien là qui soit digne de votre élégant projet.

Soyez donc assez bonne, madame, pour me pardonner en considérant que je suis dix fois plus *ours* que vous ne voulez le devenir, comme vous dites, et que, au lieu de chanter, je pousse des hurlements comme celui qu'on nomme *Stello*. Si l'absence de mon nom avait quelque chose que l'on pût redouter, vous ajouteriez deux de vos beaux vers et le vide serait rempli.

Croyez, madame, à mon respectueux attachement.

ALFRED DE VIGNY.

Vendredi 26 octobre 1832.

Si l'impôt de l'album a presque toujours sévi sur les poètes, il s'y joignait alors celui du keepsake, sorte d'anthologie plus ou moins abondamment illustrée, à la mode anglaise, et destinée à faire des cadeaux au gens du monde ou aux amateurs élégants. C'était une dime prélevée sur le talent, qui n'était pas toujours en mesure d'y satisfaire. Vigny, la correction même, s'en défend avec courtoisie, mais non sans malice. Il en est encore ainsi dans le billet suivant, qui fait allusion au projet d'un nouveau périodique littéraire, projet assez vague et dont nous n'avons pu déterminer le véritable but, non plus que la personnalité de celui qui le forma, et qui, d'ailleurs, ne paraît pas avoir abouti dans son dessein.

Plus je réfléchis à votre projet, monsieur, et plus les premières raisons de convenance que je vous ai exposées reprennent de force à mes yeux. Mon premier coup d'œil a été juste, mais le penchant que j'ai à céder aux entraînements de l'amitié et le désir de vous être agréable nous feraient faire à tous deux une inconséquence véritable si vous laissiez mon nom, *même littérairement*, sur votre prospectus. Croyez-moi, malheureusement l'esprit public ne sépare jamais entièrement le Poète de l'homme et l'homme est classé malgré lui par le hasard. Ce fut pour cela que je ne promis jamais ma coopération

qu'à deux journaux non politiques, *la Revue des Deux Mondes* et *l'Europe littéraire*. — J'ai la conviction que je vous gênerais et que des ouvrages que je publierai un jour différeraient assez de votre doctrine politique pour vous forcer de me renier.

Aidez-moi donc à résister au plaisir que j'aurais à vous être utile. Pardonnez-moi une bonne foi dont aucun homme au monde ne me saura gré, et qui ne peut jamais que me nuire par les sacrifices qu'elle exige. Cependant j'y persévère et la preuve en est cette résolution qui coûte beaucoup à mon amitié pour vous. Gardez-moi, je vous prie, la vôtre telle que je l'ai toujours trouvée, et croyez que je suis bien touché de la nouvelle marque d'estime que vous voulez bien me donner.

ALFRED DE VIGNY.

12 septembre 1833, jeudi.

Je n'ai pas oublié ma promesse de parler à M. Sainte-Beuve que je n'ai pu voir aujourd'hui. Je m'en acquitterai ponctuellement. Il a le bonheur de n'être pas lié par les mêmes antécédents que moi.

Le court billet ci-dessous vient s'ajouter au dossier d'un protégé de Vigny. Il est adressé au conseiller d'Etat Auguste Cavé, chargé de la direction des Théâtres et des Arts, au ministère de l'Intérieur, en faveur du poète nantais Emile Péhant, que Villemain allait nommer peu après, sur de nouvelles sollicitations de Vigny, professeur de rhétorique à Vienne, dans la Drôme, où il devait se lier avec François Ponsard.

Jamais je n'ai donné une adresse avec plus d'empressement et de plaisir et jamais M. Cavé n'a fait un meilleur emploi des fonds du ministère, jamais aussi plus à propos. M. Emile Péhant demeure rue de Beaune, n° 38.

Il faut se hâter d'accomplir cette bonne action, qui est en même temps une justice rendue. J'en remercie Monsieur Cavé de toute mon âme.

ALFRED DE VIGNY.

2 avril 1835.

Voici une lettre dont le commentaire est moins aisé. De quel article et de quel journal s'agit-il ? Sans doute que les fervents de Vigny sauront le découvrir ; pour ma part, je n'y ai pas réussi. Le timbre de la poste ne donne avec certitude que la date du mois, non pas le millésime de l'année, et, dans ces conditions, il est prudent de se réserver. Vigny soupçonne Jules Janin d'une palinodie. S'est-elle produite, et où? *Le*

Journal des Débats, à qui l'on songe tout d'abord à propos de Janin, ne contient rien à cette date dont le poète ait pu s'émouvoir. Et si l'année est fausse, à quel autre temps faudrait-il se reporter? Je ne saurais le dire.

On m'a apporté hier un numéro d'un journal que je n'aurais jamais lu sans ce soin officieux. — Je ne puis croire que cet article soit de M. Janin comme on me l'a dit et comme on a voulu me le persuader. Je me refuse même à penser qu'il ait su que l'on jugerait avec cette déloyauté ce qu'il me vantait la veille plus que ne le mérite mon essai! Faites-moi le plaisir de vous en informer, mon ami, afin que je sache s'il m'est possible de me trouver dans la même chambre que lui.

Je compte sur votre réponse pour demain et vous la demande en ancien ami.

ALFRED DE VIGNY.

Suscription : Monsieur, monsieur Soulié, à la Bibliothèque de l'Arsenal, Paris. — *Timbre de la poste* : 24 avril 183 (4 ?).

Les deux longues lettres qui vont suivre auront l'avantage de fournir d'abondants détails sur le voyage que Vigny fit en Angleterre, au mois de juillet 1836. Il partit le 9, en prévenant Sainte-Beuve de son absence, mais on possède peu de renseignements sur le séjour du poète chez les parents de sa femme. Cette lettre-ci est postérieure de dix-huit jours à la mise en route, et déjà elle nous fournit d'utiles indications, dont Léon Séché a tiré parti dans son *Alfred de Vigny* (t. II, p. 61). Elle est adressée au médecin du poète, un praticien dont le nom n'est pas prononcé, mais qui est manifestement le docteur Brière de Boismont, le spécialiste des maladies mentales. Plus de vingt ans après, en décembre 1859, ce médecin se souvenait de la jeune Anglaise dont il va être question, et recevait, à son propos, une lettre du poète qui doit être rapprochée de celle-ci (recueil Sakellaridès, lettre CLXI, p. 310). Cette fois-ci, Vigny demande à Brière de Boismont un service assez étranger à sa profession, mais qui montre du moins l'intimité existant entre eux.

Surrey, Wandsworth West Hill, near London.

Vous voulez donc absolument que j'abuse de votre complaisance. Eh! bien, en voici une occasion et je la saisis. J'ai une somme à envoyer chez moi, trop légère pour la faire passer par une maison de banque de Londres ; voulez-vous être assez bon pour l'aller toucher à Paris chez mon notaire, M. Dentend, 36, rue Croix-des-Petits

Champs? Il est prévenu et vous la remettra lui-même, ou, en son absence, son premier clerc. Je vous demande d'ajouter à cette bonté celle de porter cela à Mlle Cecilia Grantham, cette jeune Anglaise qui est près de ma mère. Elle n'est pas encore assez au courant de notre langue et de nos usages pour aller, sans embarras, chez un notaire, et je ne veux y envoyer ni la sœur ni une domestique. Vous vous offrez à moi avec une si amicale et si gracieuse prévenance que je ne crains point de vous demander ce service et d'ajouter qu'il est nécessaire que ce soit promptement fait, pour quelques petites dépenses sur lesquelles cette jeune fille ne comptait pas. Serez-vous donc assez aimable pour aller chez M. Dentend au reçu de cette lettre? Je n'en doute pas. Il est inutile de dire chez moi où l'argent est touché.

Ce que vous m'avez dit de votre visite m'a fait grand plaisir, surtout par la preuve nouvelle de votre empressement à seconder les efforts que je ne cesse de faire, de près ou de loin, pour ramener le calme dans cet esprit altéré qui fait ma désolation perpétuelle. Dans peu de temps je vais revenir prendre mes chaînes; tâchez par votre conversation de faire qu'on me les attache plus légères et que l'anneau me fasse moins saigner.

Comme je vois l'Angleterre du haut de la fortune immense de mon beau-père, je la vois en grand et avec choix, c'est-à-dire très bien. J'y mets du temps et de l'attention. On en aura un jour la preuve plus dans des œuvres que dans des conversations. Non dans les nôtres pourtant dont l'intimité m'est si chère. J'ai vu hier M. Reeves, qui, tout à Londres qu'il est, regrette nos mercredis.

En sortant de Westminster, j'ai reçu votre lettre et vos détails sur la mort d'Armand Carrel. C'est toujours une juste cause d'affliction publique que la perte d'un beau talent et d'un beau caractère, et sans l'avoir jamais vu, je l'ai regretté pour la France. Les journaux anglais ne donnent que des détails froids et secs. Je compte sur quelques mots de vous là-dessus.

J'avoue que j'éprouve un grand plaisir à dater une lettre du 27 juillet, sans entendre les grosses caisses et les clarinettes des fêtes publiques et n'ayant que des gazons sous les yeux au lieu des pavés brûlants. Cependant mes yeux cherchent le midi et voudraient y voir la vie de tous ceux qui m'intéressent. Me direz-vous où en est la déplorable affaire de Léon de Wailly? Je n'ose pas ouvrir les journaux tant elle me semble effrayante.

Adieu, mon cher Docteur, je vous prie de croire que je ne suis nullement surpris de vos témoignages d'amitié, mais que j'en suis vivement touché.

ALFRED DE VIGNY.

27 juillet 1836.

Cette lettre-ci suit la précédente à moins d'un mois d'intervalle. Pleine de confiance et d'abandon, elle est écrite à un des meilleurs amis du poète, à Antoni Deschamps, ce charmant et délicat esprit trop sensible aux circonstances extérieures et qui, pour en moins souffrir, vivait le plus souvent confiné dans la maison de santé du docteur Blanche. C'est là que la lettre de Vigny lui est adressée. On connaît déjà deux lettres à Antoni Deschamps, l'une de décembre 1832, l'autre du 18 avril 1835, toutes deux franches et sympathiques. La troisième n'aura ni moins de cordialité, ni moins d'intérêt.

Vous avez eu de mes nouvelles déjà par deux de nos amis, n'est-ce pas ? cher Antoni, vous savez que je ne vous oublie nulle part et ici je me souviens de tout ce que vous avez souffert en y venant avec Henry Blaze. Vous étiez alors bien abattu et je crois que la traversée et la saison vous avaient fait voir tout sous une couleur plus sinistre qu'il n'eût fallu pour être juste. Pour moi, c'est le contraire. La saison est chaude et belle ; tout est gazon et roses. Les routes de ce grand jardin de l'Angleterre sont couvertes de ces voitures que vous savez où l'on fait de la musique en déployant de grandes bannières. John Bull est en gaieté. Il travaille et il chante. Je connais à fond à présent ses sentiments, ses idées et sa vie. Je fais mes provisions de remarques. Je vais du haut en bas de l'échelle.

Je vous écris ce mot, non de chez mon beau-père, non de Londres, mais de Chatham où je suis venu visiter les vaisseaux de ligne qui sont dans la Tamise et sur les chantiers. Je suis au lit et je viens de dîner, fort longtemps, comme on fait ici, avec les officiers du régiment qui garde cette forteresse. Un de mes parents le commande et m'a fait voir de près la sévérité de la discipline anglaise. Partout l'ordre et le travail. Quelque fortune que l'on ait, on travaille. Des fils de Lords sont avocats et plaident. J'aime cela.

J'ai vu notre ami Reeves avec qui je n'ai cessé de parler de vous, de Barbier et de nos amis, jusqu'à son départ pour la Hongrie où il est à présent. J'ai rencontré un beau jour à Regent Street notre philosophe Gauthier comme Candide rencontrait le philosophe Pangloss. Il est parti deux jours après, je voulais le mener voir lancer un vaisseau. Je fais les honneurs de Londres à présent comme si j'étais chez moi.

Ils sont bien en arrière ici dans la connaissance de notre littérature ; mais en vérité c'est bien la faute aussi de ceux qui devraient la leur faire connaître. On ne leur envoie pas les plus beaux de nos livres. J'en ai donné ici une longue liste aux libraires qui ouvrent de grands yeux. A propos, dites à M. Buloz de ma part que son corres-

pondant français n'a pas encore *la Revue* du 1er août, et une lettre vient en deux jours.

Je vous prie de voir notre cher poète et notre bon ami Sainte-Beuve. Je voudrais savoir avant de partir s'il n'a pas quelque commission à me donner. Il connaît ce pays. Répondez-moi vite, très vite, car encore un peu de temps et vous me reverrez au milieu de vous et de ces assassins qui, dit-on, courent les rues. Puis-je croire cela? Allons-nous devenir des brigands à stylet, grand Dieu! Sera-ce encore la France italienne que les mémoires auront à peindre comme au temps de Bussy-Rabutin (1)?

Adieu. Bonsoir, voilà une heure après minuit et je pars demain à sept pour Londres. Dites à M. Brière de Boismont que je le remercie mille fois de sa seconde et gracieuse lettre. Je ne sais rien des journaux français. Je n'ose vous demander si nos amis n'ont pas de grands chagrins. Les lettres me font peur. Ecrivez-m'en une bien vite cependant et embrassez-moi.

Votre bon ami,

ALFRED DE VIGNY.

à Wandsworth, West-Hill, near London.

Allez voir ma pauvre mère avant de m'écrire. Rappelez-moi au bon docteur Blanche et à sa famille.

Chatham, jeudi 18 août 1836.

Suscription : Monsieur, monsieur Antoni Deschamps, chez Monsieur le docteur Blanche, à Montmartre, près Paris, France. — *Timbres de la poste* : Chatham, 19 août 1836; Paris, 21 août 1836.

Moins de sept mois séparent la lettre qui précède de celle qui suit. Le poète est tout entier sous l'empire de Marie Dorval, qui avait failli être l'interprète de sa *Maréchale d'Ancre* et qui joua dans *Quitte pour la peur* et dans *Chatterton.* Sans doute, la passion de Vigny pour cette femme ardente et pathétique durait depuis plusieurs années. — Il y a été fait déjà une allusion manifeste dans la lettre du poète à Brière de Boismont, quand il parle de la chaîne qui le meurtrit et qu'il souhaiterait moins pesante. — Jamais elle n'avait été plus vive, plus puissante, plus douloureuse. C'est alors que le poète écrivit à un jeune écrivain provincial la lettre ci-dessous, dont la plus grande partie a été recueillie déjà par Mlle Sakellaridès (p. 71). Mais il n'est pas de détail qui n'ait son prix en pareille occurrence, et c'est pourquoi on n'hésite pas à donner ici dans sa teneur la lettre entière de Vigny.

(1) N'y a-t-il pas ici quelque confusion? Vigny ne prend-il pas Bussy-Rabutin pour Bussy d'Amboise et ne prête-t-il pas au XVIIe siècle les mœurs du XVIe siècle?

Vous ne vous trompez pas, monsieur, dans vos conjectures. J'ai reçu au milieu des premières représentations de *Chatterton* la lettre que vous avez bien voulu m'écrire pour m'annoncer vos vers, mais les vers ne m'étaient point parvenus. Je suis heureux de les recevoir aujourd'hui de Toulouse, je vous remercie de me les avoir dédiés et d'avoir si bien et si hautement exprimé votre sympathie pour moi. Vous aviez dix-neuf ans lorsque vous écriviez ainsi sur *l'Avenir du Poète* et depuis ce temps vous avez vu le vôtre commencer à s'accomplir, puisque vous m'annoncez un volume prêt à paraître. Puissiez-vous tirer de sa léthargie notre public indifférent et dédaigneux ! Vous serez, j'espère, une exception parmi tant d'hommes de talent que l'on s'obstine à laisser dans l'ombre. Lorsqu'une idée fausse a été semée dans un peuple par l'envie ou la haine, vous voyez comme elle se déracine lentement. Le premier qui a dit : *Chatterton se tue au lieu de travailler*, l'a dit par haine pour moi, mais a fermé bien des cœurs qui se seraient ouverts à la pitié. Il a fallu bien du temps pour faire sentir que le Poète travaille plus que l'artisan, mais que les perles qu'il produit n'ont d'admiration et de prix qu'après sa mort. Enfin grâce à l'admirable Kitty Bell que vous couronnez et que vous allez bientôt me rendre, toutes les villes de France à présent m'ont dit que j'avais eu raison. Toulouse s'est montrée parmi toutes enthousiaste de la seule tragédienne de France, exilée par la Comédie-Française. J'espère que ses transports et ses couronnes auront servi à faire rougir ici ceux qui éloignent une femme aussi parfaite qui donnait la vie à un théâtre mourant.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma gratitude et de mes sentiments distingués.

ALFRED DE VIGNY.

4 mars 1837, 3 rue des Ecuries-d'Artois, Paris.

Suscription : Monsieur Auguste Cavé, 2, rue des Trois-Mulets, Toulouse. — *Timbres de la poste* : Paris, 5 mars 1837 ; Toulouse, 8 mars 1837.

Quoique le destinataire du court billet suivant ne soit pas désigné, il me paraît qu'il ne saurait y avoir de doute sur ce qu'il a été écrit au docteur Brière de Boismont. Maintenant le poète lui-même est malade. Il se plaint de son état, dont il semble alarmé.

Je vous ai écrit avant-hier, cher docteur, pour vous prier de venir tout de suite me voir. Je suis malade. Je crois qu'on se trompe sur moi. Je veux vous parler en particulier. Je compte sur votre

amitié pour venir comme sur votre science pour me bien conseiller.

ALFRED DE VIGNY.

21 décembre 1839, jeudi.

R. S. V. P.

Venez à l'heure qui vous plaira tous les jours jusqu'à minuit.

Vraisemblablement le billet suivant est adressé au directeur du théâtre de l'Odéon. Le Second Théâtre-Français venait de renaître de ses cendres, sous l'impulsion de D'Epagny, qui avait réussi à grouper autour de lui bien des bonnes volontés artistiques, et qui, pour donner toutes les chances de succès à son entreprise, eût voulu la placer sous une haute protection littéraire. Il avait songé à Vigny pour faire partie du comité de lecture restauré ; mais le poète n'accepta pas cette fonction et on va voir pour quelles causes.

Je regrette, monsieur, que des voyages fréquents en Angleterre, où m'appellent souvent et inopinément des affaires de famille, ne me permettent pas d'accepter l'honneur que vous voulez bien me faire, en me priant d'être membre du *Comité de lecture* de l'Odéon. J'aurais été heureux de vous être agréable et, peut-être, utile à des hommes de talent, en m'unissant aux travaux de votre grande entreprise.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

ALFRED DE VIGNY.

11 août 1841.

Vigny s'adresse maintenant au poète dramatique Pierre Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, et, en cette qualité, président de la commission des impressions gratuites, pour lui demander de hâter la mise au jour, dans ces conditions, d'un ouvrage savant de l'orientaliste Alix Desgranges.

J'apprends, monsieur, qu'il dépend de vous de convoquer la commission qui doit entendre le rapport de M. Burnouf sur une grammaire sanskrite et française faite par M. Desgranges, membre de la Société des Antiquaires, etc., etc. Je m'intéresse vivement à ce qu'une décision soit prise sur ce grand travail qui a coûté trente ans à ce savant orientaliste, aujourd'hui octogénaire et souffrant. Permettez-vous que je vous prie de hâter cette convocation ; à son âge on craint d'attendre, et s'il voit imprimer les premières pages de son livre, ce sera la récompense de toutes ses veilles.

Croyez, monsieur, à tous mes sentiments dévoués.

ALFRED DE VIGNY.

6, rue des Ecuries-d'Artois.

28 janvier 1842.

Nous arrivons aux tentatives que fit Vigny pour pénétrer sous la coupole académique. On sait que les portes ne s'ouvrirent pas d'elles-mêmes devant lui et qu'il lui fallut y frapper six fois auparavant. Les deux lettres qui suivent, adressées manifestement au secrétaire perpétuel de l'Académie française, sont des épisodes de cette longue lutte.

Monsieur, je n'avais pas cru nécessaire de joindre à ma lettre la liste de mes ouvrages, mais un des membres de l'Académie ayant bien voulu m'avertir hier de cet usage, je vous envoie aujourd'hui les sept volumes de mes œuvres complètes que je vous prie de vouloir bien déposer à la bibliothèque de l'Académie française.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

ALFRED DE VIGNY.

5 février 1842.

Monsieur,

Par respect pour la mémoire de M. Campenon, dont nous avons tous à déplorer la perte, j'ai laissé passer quelque temps avant de vous déclarer que je me présente comme candidat pour remplir le fauteuil qu'il y laisse vacant.

Veuillez, monsieur, le faire connaître à MM. les membres de l'Académie française. Les sentiments de sympathie que quelques-uns d'entre eux ont eu la bonté de me témoigner font que je n'ai point perdu toute espérance d'attirer sur moi les suffrages et que j'attendrai avec confiance leur jugement et le vôtre.

Croyez, monsieur, à mes sentiments de haute considération.

Cte ALFRED DE VIGNY.

7 décembre 1843, jeudi.

Ce n'est pas Vigny qui succéda à Campenon; ce fut Saint-Marc-Girardin. Le poète ne réussit que deux ans plus tard à remplacer Etienne, et l'on sait quel esclandre fit la réception de Vigny par le comte Molé, qui ne se priva pas du plaisir de molester le récipiendiaire. Le billet suivant envoyé à Villemain par Molé montre bien que celui-ci avait depuis longtemps préparé sa manœuvre et qu'il se préoccupait d'en assurer par tous les moyens le succès : ce qui, d'ailleurs, ne manqua pas de réussir.

Mon cher collègue et confrère, j'ai vu ce matin M. de Vigny qui craint que la discussion de l'Adresse aux Députés n'enlève à sa réception quelques spectateurs. Il m'a prié d'en faire demain l'observation à l'Académie. Je vous demanderai avant la séance et avant d'en rien dire ce que vous en pensez. — J'espère que vous aurez eu la bonté

de voir M. Pingard. — Je serais bien heureux que les juges du camp fussent MM. Lebrun, de Barante, Sainte-Aulaire et Mérimée.

Je me confie dans votre amitié et sans crainte aucune d'en abuser et de me rendre importun.

MOLÉ.

Mercredi (7 janvier 1846).

Autre requête académique adressée par Vigny au secrétaire perpétuel, à l'occasion d'une réception antérieure à la sienne, certainement celle de Sainte-Beuve, remplaçant Casimir Delavigne.

Puis-je penser, monsieur, qu'il soit temps aujourd'hui de vous demander pour la séance du 27 février *trois* billets pareils à celui que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'autre jour (1), *au centre* ? Je ne sais trop si le moment est venu pour vous de les distribuer ; mais s'il en est autrement, je voudrais savoir de vous si je pourrai compter sur des places et ne pas être trop éloigné des orateurs.

Croyez, monsieur, à mes sentiments les plus dévoués.

ALFRED DE VIGNY.

13 février 1845.

La lettre qui suit n'est inédite qu'en partie : M. Ernest Dupuy en a cité les passages principaux, dans son bel ouvrage sur Vigny, d'après le brouillon qu'il a trouvé dans les papiers du poète. Nous la donnons en entier ici sur l'original conservé dans les papiers de Pierre Lebrun, à qui elle fut adressée pour le remercier de l'envoi de ses œuvres complètes.

25 janvier 1854, mardi.

Que je suis touché de cette surprise et que je me trouve confus, mon cher confrère, car, de cette question que je vous faisais, ces deux beaux livres font presque une indiscrétion. Cependant comment conserverais-je des scrupules et me ferais-je des reproches d'accepter ce précieux présent offert avec une cordialité et une promptitude si fraternelles ! Assurément ces livres vont prendre place dans ma bibliothèque entre des poètes qui me sont chers et votre *Voyage de Grèce* que je conservais depuis 1828 et que cette belle édition nouvelle n'éclipsera pas pour moi, parce que je me plais souvent à recommencer avec vous ce voyage sur votre route première, où je retrouve pour me guider les croix que j'y laissais comme trace des stations de mon pèlerinage avec vous dans ces belles ruines. Ces humbles croix furent crayonnées de ma main à côté de vos vers, lorsqu'ils me firent battre le cœur pour la première fois que je les lus.

(1) Sans doute pour la réception de Prosper Mérimée antérieure de quelques jours, en remplacement de Charles Nodier (6 février 1845).

Je marche aujourd'hui, ce soir, dans la voie nouvelle de vos beaux volumes avec une sorte de crainte de ne pas y retrouver tous *les vers de mes amis* de ce temps-là. Y sont-ils bien tous? Y verrai-je *Stamboul la reine de l'Aurore* et les grands beaux aigles qui descendent dans le vent des tempêtes et montent dans les éclairs?

A présent, si vous y retourniez, poète, vous craindriez pour la merveilleuse épouse des Sultans, pour la cité qui *n'a d'égale que son image*. Hélas! le canon va peut-être brûler ses minarets et ses belles mosquées.

C'était donc une *intrigue du palais*, mais du palais léger des coulisses, qui arrêtait le Dom Sauche? Quel dommage et comment n'avez-vous pas fait quelque effort pour le faire reparaître au soleil d'Andalousie? Mais, je sens cela, nous sommes ainsi faits et bien vite effarouchés des moindres froideurs.

J'ai cru entendre la voix profonde de Talma sous chacun de vos vers comme une basse continue. J'avais regretté bien longtemps de ne pas l'avoir vu dans ce rôle, mais ce soir je le regrette moins. Il me semble qu'il n'était déjà plus assez jeune en 1827 pour jouer ce jeune Cid d'Andalousie, si charmant, si passionné, et dont l'âge doit être à peu près entre l'âge de Chérubin et celui de Roméo. Le sombre frère lui eût mieux convenu, c'est un portrait de Murillo ou de Ribeira. Je ne suis pas surpris qu'il ait été tenté de Dom Bustos. Cependant quel charme Talma devait répandre sur la scène des jardins et quel beau duo ce devait être que celui de sa voix et de celle de Mlle Mars, dont les syllabes tombaient si harmonieusement et si nettement !

Il me semble que le public du temps ne dut rien comprendre à la pièce s'il n'avait pas vu le roi recevoir des coups de plat d'épée sur l'épaule. Mais à présent qui vous empêcherait de faire reprendre cette tragédie ? En tous cas la voilà devenue livre et elle me reste telle pour être souvent relue et jouée par moi dans ma chambre et à ma manière. J'y mettrai Talma dans tous les rôles d'homme et vous partout, ce qui sera bien mieux, car je viens d'y trouver des beautés que j'ignorais entièrement et n'avais pu lire nulle part.

Recevez donc mes applaudissements après cette représentation qui a eu lieu ce soir dans mon cabinet d'étude, et mes remerciements bien empressés que je n'ai pas voulu retarder jusqu'à jeudi.

Tout à vous bien affectueusement et bien sincèrement.

ALFRED DE VIGNY.

En écrivant ainsi, Vigny fait allusion aux difficultés qui accueillirent la représentation de la pièce de Lebrun, *le Cid d'Andalousie*, dans laquelle Talma joua bien le rôle de Dom Sanche, mais à la demande de l'auteur, et après avoir voulu

de lui-même jouer celui de Dom Bustos. La pièce n'eut que quelques représentations, étouffée qu'elle fut par les cabales de comédiens hostiles à la réunion, dans le même ouvrage, de Mlle Mars et de Talma.

La lettre qui suit n'est qu'un simple bulletin de santé adressé encore, à ce que je crois, au docteur Brière de Boismont et qui, cette fois, a pour objet l'état maladif de la languissante Mme de Vigny.

Lundi 13 mars 1854.

Mme de Vigny vient de garder le lit quatre jours avec ses douleurs ordinaires. Elle est à présent plus reposée et désire vous voir, monsieur, *demain mardi à onze heures*. Elle se souvient du désir que vous m'avez témoigné de la voir avant son lever et je crois comme vous et comme elle que cela est utile. Ses yeux sont un peu affectés. Vous le verrez. Elle avait hier des battements et des bourdonnements dans la tête plus forts que de coutume.

Demain à onze heures, mon cher docteur, je vous attendrai auprès de ma chère malade.

Mille compliments empressés.

ALFRED DE VIGNY.

Dans la lettre suivante, adressée à Villemain, Vigny s'excuse de ne pouvoir se joindre au bureau de l'Académie française pour faire une démarche auprès de l'empereur Napoléon III et explique ses raisons. Il s'agissait, je crois, de protester contre quelqu'un de ces empiétements que le second empire tentait parfois sur les prérogatives de l'Académie.

28 mai 1858, samedi.

Je voudrais, monsieur, qu'il me soit possible de me joindre à M. Lebrun, mais je suis retenu chez moi par les plus tristes devoirs près d'une famille où une jeune mère vient d'être enlevée, la nuit dernière, dans ma maison même et près de moi, par l'une des plus douloureuses maladies et des plus cruelles opérations qui puissent accabler une femme.

Consoler une malade de la mort de son amie la plus chère, veiller aux dernières heures pour une famille anglaise à qui beaucoup de choses sont étrangères parmi nous, ce sont là des soins déchirants qui m'ôtent absolument la liberté de prendre un jour ou une heure pour la démarche que veut bien faire l'Académie française.

Je crois qu'il serait sage de la confier à ceux de ses membres qui appartiennent au premier corps politique de l'Etat et joignent cet

autorité à celle de leur nom. J'ai quelque raison de croire que l'on peut compter sur l'étendue de leur influence pour une œuvre si parfaitement juste et je vous prie, monsieur et cher confrère, d'agréer à la fois l'expression de mes regrets et de mes sentiments de considération.

ALFRED DE VIGNY.

C'est la dernière en date des lettres que nous avions à mettre au jour. Ce qui va suivre ce sont de courts fragments, un plan d'une œuvre que Vigny écrivit, en partie, durant sa jeunesse, mais qu'on ne connaît pas encore. Issu par sa mère d'une famille de marins, les Baraudin, le poète rêva de composer une histoire de la marine française, ou du moins une biographie assez ample des Bougainville, alliés aux Baraudin, considérés comme les représentants les plus accomplis de cette vieille marine. Cette biographie, quoique inédite, semble avoir été sauvée, et sans doute le public la connaîtra quelque jour. M. Ernest Dupuy en a cité un fragment. En attendant, voici quelques autres passages ignorés qu'on y pourra joindre désormais. Ce sont des remarques tracées d'une écriture large sur de hautes feuilles de papier et qui devaient assurément s'intercaler dans l'ouvrage historique du poète.

Pourquoi les Anglais sont plus entreprenants que nous sur mer.

Les amiraux anglais et tous les commandants des navires de la Grande-Bretagne ont sur nous un grand avantage par l'organisation toute aristocratique de leur gouvernement : c'est qu'ils n'ont pas une crainte aussi grande de la responsabilité.

Nelson est accusé par tous les marins anglais d'avoir dû toutes ses victoires à des actes d'indiscipline, et nous avons vu, il y a peu de temps, le commodore sir Charles Napier aller au Parlement déclarer qu'en bombardant Saint-Jean d'Arc, il avait agi sans l'ordre de l'amiral anglais et à sa fantaisie. Lord Durham revint du Canada sans être rappelé par le gouvernement, et tandis qu'il défendait à la chambre des Lords son administration et la sévérité de ses actes, que le ministère semblait prêt à désavouer après les avoir ordonnés, il était aussi hardiment défendu dans la Chambre des Communes par son secrétaire, M. Buller, député.

Des jeunes fils de Lords, cadets des grands seigneurs, ont, presque au sortir des écoles, des commandements de bricks ou d'autres légers navires et se risquent en mer par des temps et des nuits où nos marins feraient carguer toutes les voiles. Ils ne craignent pas

les destitutions, ayant leurs parents dans les Chambres, prêts à les défendre.

— Il y a des époques fatales pour les nations, où la décadence des mœurs, la débilité des caractères, le vague et la mollesse des idées, la confusion des langues, la dégradation des arts semblent attester un évanouissement universel des choses publiques.

Ces époques, je n'hésite pas à le dire, sont celles des grands caractères, et plus l'inondation des eaux fétides s'étend sur un peuple, plus la cime des grands caractères demeure visible aux yeux de tous.

HISTOIRE DES GRANDS HOMMES DE MER FRANÇAIS
SOUS LOUIS XIV.
GLOIRE ET DESTRUCTION DE LA MARINE FRANÇAISE.

IDÉES MÈRES. — Les temps glorieux de la marine française sont ceux *où de grands hommes de mer français* soutinrent au loin l'honneur de la nation *malgré* les mauvais gouvernements qui laissaient périr sa puissance et avilir son nom.

La cour de Louis XV laissait le Canada échapper à ses mains. M. de Montcalm le défendit jusqu'au dernier soupir et se fit tuer sur la brèche en même temps que le général anglais Wolf.

Dupleix, La Bourdonnais, Lally-Tolendal essaient de lui donner les Grandes Indes.

La maxime était toujours pour la noblesse : Vive le Roi *quand même* ! quoiqu'elle n'ait pris sa forme que dans la Vendée.

Ils étaient surtout hommes de guerre.

Les marins, ces hommes de guerre, avaient à lutter et luttaient à leurs frais contre l'indolence ingrate et ignorante du gouvernement et la maladresse commerciale de la nation qui répugne à la mer et qui a des prétentions maritimes.

Chargés de défendre des colonies dédaignées et de protéger un commerce paresseux et inintelligent.

PRÉCIS. — Epoques de : *Eclat*, — Saint Louis donna par les Croisades de l'importance à la marine ; — *Etat tolérable*, — Charles V et Louis XII la soutinrent ; — *Etat brillant*, — François Ier et Henri II l'animèrent sur la Méditerranée ; — *Anéantisement*, — la Ligue tua la marine, anéantie à la fin du règne de Henri IV ; — *Grandeur*, — Ranimée par Richelieu ; créée par Louis XIV ; sous Louis XIV, Brezé, Duquesne, Tourville, Jean Bart, Duguay-Trouin.

BOUGAINVILLE.

Mousquetaire noir et avocat en même temps.

Aide de camp de Chevert en 1753 (Chevert avait trente-deux aides de camp).

Aide de camp de M. de Montcalm va défendre le Canada (1756).

1758. Abercromby l'attaque avec six mille hommes. M. deMontcalm se retire à Liconderago. Sept heures de combat. Les Anglais sont chassés.

Quatorze mille Anglais sous le général Amherst reviennent à la charge et attaquent l'île du Cap Breton et Louisbourg.

M. de Montcalm l'envoya solliciter des secours de Paris.

« Je partis en novembre, dit-il, j'arrivai en décembre en France sur un petit corsaire de Saint-Malo nommé *la Victoire*. Je débarquai à Morlaix, d'où je me rendis à Versailles. Le maréchal de Belle-Isle était alors ministre de la guerre, l'ancien lieutenant de police Berryer, ministre de la marine, et Mme de Pompadour premier ministre. Je remis mes dépêches et fus parfaitement accueilli.

« Les secours à envoyer dépendaient du ministre de la marine. Berryer me dit que, quand le feu était à la maison, on ne songeait pas à sauver les écuries. Je lui répondis qu'assurément on ne pouvait pas dire qu'il parlât comme un cheval. Il se plaignit au Roi (Louis XV) de ma réponse comme d'un manque de respect à un ministre d'Etat. »

J'ajouterai : le Roi laissa ses écuries s'écrouler sur ses nobles chevaux de bataille.

Revient (colonel) au Canada (1759). Trouve tous les Anglais maîtres des forts Niagara et Champlain (sur les lacs) et attaquant Québec.

M. de Montcalm commande 3,500 hommes.

Le général Wolfe investit Québec et le bombarde.

Deux mois de siège. Wolfe s'établit sur les hauteur qui dominent Québec.

Le 4 septembre, Montcalm, à la tête des 3,500 hommes, fait une sortie pour chasser les Anglais de Québec.

Les deux généraux tombent blessés à mort.

Montréal et la colonie rendus par M. de Vaudreuil.

Bougainville revient en France. Guerre d'Allemagne. Paix de 1763 après la guerre de Sept ans.

Bougainville sur la permission du Roi change son grade de colonel contre celui de capitaine de vaisseau. Part pour les Malouines où il veut faire un établissement, s'en empare, et, sur l'ordre du Roi, les rend à l'Espagne.

Voyage autour du monde.

Découvre l'archipel des Navigateurs.

Guerre en 1678 l'avant-garde de la flotte du comte de Grasse en Amérique. Commande *l'Auguste* contre l'amiral Hood. Prend *Tabago*.

Bougainville seconde Washington dans la Virginie.

Combat de la Chesapeake. Victoire navale contre l'Angleterre (amiraux Graves et Hood).

Expédition de la Jamaïque. Bataille de *la Dominique* (perdue).

Paix de 1783. Après quarante ans de travaux est nommé vice-amiral en 1790.

LA MARINE SOUS LOUIS XVI.

— Sa rivalité d'égal à égal avec la marine anglaise.

— La mer rachetant les faiblesses de la terre. La guerre de Sept ans ; le partage de la Pologne.

— La guerre du Canada.

— Les Grandes Indes fatales à tous les hommes qui les ont illustrées.

La Bourdonnais, Dupleix, Lally-Tolendal, morts de désespoir ou suppliciés pour avoir voulu y fonder la puissance française.

Lord Clive se tuant d'un coup de canif.

Warren Hastings perdu.

Plan général de ce livre.

Démontrer que les hommes de mer français ont été aussi grands sous les gouvernements défavorables à la marine que sous ceux qui la favorisaient. Seulement l'abandon ou seulement l'immobilité d'un gouvernement sont des choses si considérables que toute affaire extérieure et éloignée d'outre-mer est perdue par son indifférence.

Les succès de troupes et d'argent manquent à une expédition lointaine. L'arbre sans sève meurt infailliblement.

HISTOIRE DES DEUX BOUGAINVILLE.

La marine de Louis XVI.

Vues générales,

La cour. L'armée navale.

Le premier : navigateur. Education singulière. Avocat et mousquetaire. Colonel de cavalerie et capitaine de vaisseau.

Le fils : le tour du monde.

A la fin de l'ouvrage :

Ce fut la dernière expédition glorieuse de la marine française.

Depuis cette époque les défaites de la République montrèrent que les hommes de pensée et d'expérience avaient quitté la France par l'émigration et que les matelots qui restaient composaient un corps décapité par la Révolution de 1789. — Le combat d'Aboukir.

Quant à l'Empire, la défaite de Trafalgar montre qu'il n'avait même pas su préparer une résistance.

Tels sont ces lambeaux de plans, qui, à défaut de l'œuvre même, peuvent en fournir l'idée maîtresse et esquisser le sens dans lequel elle devait se développer. Ce ne sont pas les

disjecti membra poetae dont parle le latin, car ils n'éveillent pas la pensée mélancolique que suscite un fragment brisé ou quelque vers échappé au nauffrage. Au contraire. Si la pensée de Vigny se retrouve ainsi, il y manque ce qui en eût fait l'agrément et la force, c'est-à-dire la forme que l'écrivain seul pouvait y mettre et qui eût donné à l'idée les ailes du verbe dont elle a besoin pour franchir l'espace et venir émouvoir les âmes.

PAUL BONNEFON.

SUR UN PLAIDOYER ALLEMAND

RÉPONSE A M. PAUL CLEMEN

—

On répand en ce moment à profusion dans les pays neutres le tirage à part d'un article publié par le professeur Paul Clemen dans la *Zeitschrift für bildende Kunst* de Leipzig sur *L'Etat des monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre* (*Der Zustand der Kunstdenkmäler auf dem westlichen Kriegsschauplatz*) et qui est, dit l'auteur, la reproduction d'une conférence donnée le 28 août 1915 à Bruxelles, comme introduction à un « Congrès de guerre pour la sauvegarde des monuments » tenu sous les auspices du gouverneur général de la Belgique, et auquel participèrent des représentants venus d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, « pour étudier les nouveaux problèmes posés au sujet de la conservation des monuments par la conduite moderne de la guerre », — en réalité pour exposer combien, dans cette « conduite moderne de la guerre », les Allemands sont innocents des vandalismes qu'on leur reproche et ne se sont résignés à certaines destructions que contraints et la douleur dans l'âme. Des résultats de ce congrès et de sa répercussion sur la sauvegarde future des monuments, on ne nous dit rien : l'essentiel était de proclamer par ce discours solennel — pour la faire ensuite resplendir devant tout l'univers — l'innocence germanique.

Moins sûre aujourd'hui de l'impunité qu'aux premiers mois de la guerre où elle piétinait sauvagement la Belgique et où le général von Disfurth répondait qu'elle n'avait « rien à expliquer, rien à excuser », l'Allemagne, obligée aujourd'hui de compter avec l'opinion du monde civilisé (« Louvain et Reims

nous ont fait plus de mal dans les pays neutres que deux batailles perdues », avoue M. Clemen), éprouve le besoin de se justifier.

La plupart des arguments qu'emploie son porte-parole, le professeur de Bonn, ne sont pas nouveaux et nous y avons déjà répondu ici (1); mais puisque, serviteur docile du grand état-major allemand, M. Clemen persiste, espérant qu' « il en restera toujours quelque chose », à déformer la vérité — d'ailleurs avec infiniment d'habileté et avec une apparence de rigueur scientifique qui doit faire impression sur les « neutres » — et puisqu'il nous a, dans ce plaidoyer, transformé nous-même en témoin à décharge en prenant acte de notre constatation que, sans l'incendie de l'échafaudage qui flanquait la tour Nord de la cathédrale de Reims, « le dommage eût été moins grand », mais se gardant bien de dire que nous ajoutions : « la cause initiale n'en reste pas moins le bombardement de l'édifice » (2), il est nécessaire d'apporter à rétablir et à mettre en lumière la vérité la même obstination qu'il met à la travestir.

§

Le ton de ce nouveau manifeste est le même que celui des précédents : l'orgueil, un immense orgueil procédant par affirmations tranchantes ou par explications artificieuses, en fait le fond. Comment ose-t-on supposer que l'Allemagne puisse avoir tort? Et, fait pompeusement observer M. Clemen, ne voit-on pas « combien il est illogique de faire de notre empereur allemand, qui justement manifeste une prédilection si vive, presque romantique, pour l'architecture du Moyen âge et que les Français eux-mêmes avaient appris à admirer comme un connaisseur de marque [probablement, n'est-ce pas, lors de la restauration du portail de Metz et de la reconstruction du Hohkönigsburg ?], le destructeur volontaire de ces mêmes œuvres d'art? »

M. Clemen n'est pas encore parvenu non plus à comprendre que les intellectuels belges et français aient pris si violemment à partie les envahisseurs de leur pays : l'attitude de Verhaeren, de Maeterlinck, et de tous nos écrivains, depuis « les chefs de la renaissance française comme Maurice Barrès » jus-

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin et 1er juillet 1915, p. 160 et 563.
(2) *Ibid.*, 1er juillet 1915, p. 566.

qu'au « vieil Anatole France »,à Henri Bergson et (on ne s'attendait pas à voir décerner cet honneur à l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*) à Romain Rolland, le plonge dans une stupeur et une tristesse infinies ; il les accuse d'être des semeurs de haine parce qu'ils ont dénoncé à la face du monde des crimes attestés par cent témoignages irréfutables et par les Allemands eux-mêmes (1) et qui ne sont d'ailleurs que la mise en pratique des maximes de l'état-major allemand sur le *Kriegsbrauch im Landkriege*. Par contre, il n'a pas un mot de blâme pour ces énergumènes ivres de feu et de sang qu'ont été, dans l'Allemagne spectatrice tranquille et joyeuse des horreurs qu'elle déchaînait, un Vierordt, un Lissauer (2), un Rudolf Herzog, et tous ces pédants de barbarie formés par le pangermanisme qui professent qu' « on a le droit de détruire quand on a la puissance de créer » ; et lui-même prend soin, après les quatre-vingt-treize signataires du trop fameux manifeste du 3 octobre 1914, d'affirmer à son tour, avec Gerhardt Hauptmann, qu'« il n'y a pas de séparation et de contradiction entre l'ancienne Allemagne des penseurs et des poètes et l'Allemagne du nouveau militarisme : toute la culture, tout l'esprit allemand s'est dressé unanime dans cette guerre ».

Voyons donc cette culture à l'œuvre et comment elle se défend d'être sœur de la barbarie, de cette barbarie à laquelle Gœthe estimait qu'elle devait fatalement aboutir (3).

A Louvain, dit M. Clemen, c'est une attaque de francs-tireurs belges contre les troupes allemandes occupant la ville qui a déclenché le massacre et l'incendie. Il y a beau temps que — sans parler des rapports de la commission d'enquête instituée par le gouvernement belge, que M. Clemen récuserait

(1) V. la brochure de M. Joseph Bédier, *Les Atrocités allemandes* (avec fac-similés photographiques de carnets de soldats allemands). Cf. également, en ce qui concerne la Belgique, le témoignage du prince Max de Saxe, prêtre comme on sait, et qui écrivait récemment au baron von Mathies : « *Wie man das belgische Land behandelt hat, das schreit zum Himmel... Hætte ich vorher von diesem Durchmarsch durch Belgien und all dem was man da erleben musste gewusst, ich wære als Feldgeistlicher mitausgerückt.* (La façon dont on a traité le pays belge crie vengeance vers le ciel... Si j'avais su auparavant ce que devait être la marche à travers la Belgique et tout ce qu'on devait supporter par là, je serais parti comme aumônier). » (*Le Temps*, 19 avril 1916).

(2) V. leurs poèmes : « *Deutschland, hasse !* » (« *Allemagne, hais !* »), et *Hass* (*Haine*), dans *Deutsche Worte* (Paris, Berger-Levrault, 1916) recueil éloquent des « paroles allemandes » qui doivent rester à jamais dans notre souvenir.

(3) « Les Prussiens sont naturellement brutaux ; la civilisation les rendra féroces. »

quoiqu'il ait été démontré que cette enquête a été conduite avec le souci le plus scrupuleux de la vérité, — les protestations du cardinal Mercier et de l'évêque de Namur, les attestations de témoins oculaires appartenant à des pays neutres, comme le Hollandais Grondijs, le prêtre paraguayen Gamarra, le Suisse Füglister (1), ont fait justice de cette légende et établi que l'incendie de Louvain fut prémédité et froidement exécuté. En voici une nouvelle preuve, apportée cette fois par un prêtre *autrichien*, chargé par le *Wiener Priester Verein*, sur l'initiative du cardinal-archevêque de Vienne, de faire une enquête sur les crimes commis envers le clergé belge, et dont le rapport a été publié dans le *Tijd* d'Amsterdam (2) :

Entre 7 heures et 7 heures 1/2, le soir du 25 août, l'alarme fut donnée. A 8 heures, sur différents points de la ville, et comme sur commande, des coups de feu furent tirés et l'incendie commença rapidement... Les troupes de Louvain avaient tiré sur les troupes allemandes en retraite, se figurant que c'était l'ennemi... Je le tiens de la bouche de nombreux témoins oculaires que je place au-dessus de tout doute raisonnable. L'autopsie l'établit aussi : chez aucun des soldats blessés, l'on n'a trouvé des balles qui ne fussent pas allemandes...

Qu'il y ait eu l'ordre de détruire la ville, ou du moins une grande partie de la ville, c'est avéré pour moi. Je connais quelqu'un qui a vu dans les mains d'un officier le plan de Louvain où les parties à détruire étaient marquées d'un trait (3).

L'église Saint-Pierre a été livrée aux flammes de propos délibéré. Elle brûla avant les maisons voisines. Un regard à l'intérieur de l'église donne une conviction immédiate : toute une rangée d'autels latéraux du côté de l'épître, séparés l'un de l'autre par des saillies de murailles, a été incendiée. L'intention apparaît clairement ici. Dans la sacristie aussi, l'on a forcé la porte et l'on a essayé d'enlever les vases sacrés...

La Bibliothèque de l'Université a été aussi incendiée de propos délibéré. Nous le déduisons déjà rien que de ceci : le matin du mercredi (26 août), la bibliothèque était totalement brûlée, chose impossible sans moyens chimiques. Un Père Joséphite fit remarquer à un offi-

(1) V. Raoul Narsy, *Le Supplice de Louvain*, p. 34 et suiv., 65 et suiv., 68 et suiv., 177 et suiv.

(2) Nos des 24 et 25 août 1915.

(3) A rapprocher de cette parole d'un officier allemand entendue par M. Grondijs et rapportée par lui (*Les Allemands en Belgique*, p. 60) : « Jusqu'ici nous n'avons brûlé que des villages. Maintenant nous commençons avec les villes. Louvain sera la première qu'on détruira. »

cier que l'édifice qu'on était en train de détruire était la célèbre bibliothèque de l'Université. La réponse fut : « *Es ist Befehl!* (C'est l'ordre ! ») (mardi soir, vers 11 heures).

Ce qui n'empêche pas M. Clemen d'affirmer que le feu a été communiqué à ces deux édifices par les maisons environnantes et de déplorer qu'aucun gardien ne se soit trouvé dans le bâtiment de l'Université pour aider à l'enlèvement des trésors qu'elle contenait : « Les principaux auraient pu être sauvés par nos troupes, comme cela se produisit à l'église Saint-Pierre » (M. Clemen prétend, en effet, que c'est à un officier allemand qu'on doit la conservation des deux Thierry Bouts de la collégiale)... puis sans doute emportés en Allemagne avec tant d'autres objets volés à Louvain par ordre de l'autorité supérieure (1) et dans toute la Belgique.

D'ailleurs, ajoute cavalièrement M. Clemen, après tout, nous n'avons brûlé qu'un huitième des habitations de la ville, et il montre, à l'appui, un plan — peut-être celui dont il est question plus haut, remis aux officiers allemands ? — où les parties détruites sont tracées en noir. Mais il ne dit pas que ce huitième correspond à 1600 maisons, au nombre desquelles, outre la collégiale et l'Université, l'antique collège Saint-Yves, l'Ecole des Beaux-Arts et les vieilles et belles demeures des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles qui environnaient l'hôtel de ville. Et il fait grand honneur à ses compatriotes d'avoir sauvé le magnifique palais municipal, mais naturellement sans en dire la raison : c'est, tout simplement, parce que la « Kommandantur » allemande y était installée.

A Malines, ce serait l'artillerie belge qui aurait causé les dégâts dont fut victime la cathédrale Saint-Rombaut. Malheureusement, observe l'auteur bien informé d'un article qui vient de paraître dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2) sur *Les Ruines en Belgique*, il se trouve que les trous d'obus qui ont percé les murs sont du côté opposé à l'emplacement des batteries belges et font face aux positions qu'occupaient les Allemands. On voit, par ce seul exemple, quelle créance méritent les audacieuses affirmations de M. Clemen.

Pour Reims, c'est toujours le même refrain et les mêmes

(1) Rapport de la Commission d'enquête instituée par le gouvernement belge, t. I, p. 150.
(2) Livraison de juin 1916.

mensonges : l'état-major allemand a été contraint, la mort dans l'âme, d'envoyer le 19 septembre, un obus sur la tour Nord de la cathédrale pour en déloger un poste d'observation qui y était placé ; si l'échafaudage dressé contre cette tour puis la toiture prirent feu, c'est par suite de l'incendie des maisons voisines ; et si le bombardement de la cathédrale continua, c'est parce que des batteries d'artillerie se trouvaient établies à droite et en arrière de l'édifice. — Il faut répondre une fois de plus à ces allégations.

Et d'abord, en ce qui concerne l'installation d'un poste d'observation sur les tours, M. Clemen — qui prétend faussement que notre état-major a seulement nié l'existence d'une installation militaire « dans » la cathédrale — fait état d'un récit d'un témoin oculaire, M. E. Ashmead Bartlett, correspondant du *Daily Telegraph*, publié dans l'*Illustration* du 26 septembre 1914 et confirmé par le témoignage, publié dans le même journal le 10 octobre suivant, de l'abbé Thinot, le regretté maître de chapelle de la cathédrale : on y lit, en effet, que le 13 septembre les troupes françaises qui avaient repris la ville « installèrent un projecteur sur la basilique », mais M. Clemen se garde bien d'ajouter ce qui vient ensuite, et que voici : « *mais elles l'enlevèrent presque aussitôt après que les deux états-majors eurent convenu qu'elle ne servirait d'aucune façon aux opérations militaires* », et l'abbé Thinot ajoute : « Le projecteur électrique qui avait été installé par nos officiers sur la tour Nord *ne l'a été qu'une seule nuit durant* (1) » : nouvel exemple de la bonne foi de M. Clemen.

En ce qui concerne l'incendie de l'échafaudage, qui aurait été allumé par celui des maisons voisines et se serait ensuite communiqué à la toiture, écoutons à nouveau les témoins oculaires. Tous s'accordent à constater que si, dans un rayon de 500 mètres autour de la cathédrale, toutes les habitations furent brûlées ou éventrées, elle fut, en réalité, le but spécialement visé et que le réglage du tir se fit peu à peu sur elle. L'abbé Thinot (puisque c'est à lui que se réfère M. Clemen) le dit formellement : « Le vendredi 18 et le samedi 19, la cathédrale fut très nettement et impitoyablement visée. » Et voici ce que M. Bartlett (invoqué également par M. Clemen) raconte à son tour :

(1) *L'Illustration*, 10 octobre 1914, p. 270.

Le 17 septembre, l'édifice ne fut que légèrement endommagé. Pour en assurer la protection, on transporta à l'intérieur 63 blessés allemands qui furent installés sur des couches de paille dans la nef; *des drapeaux de la Croix-Rouge furent arborés sur chaque tour. En outre, ces dispositions furent portées à la connaissance du commandement ennemi* (1). Néanmoins le bombardement recommença le 18, vers 8 h. 15. Cette fois la cathédrale fut atteinte par d'énormes obus de 220 qui endommagèrent gravement les sculptures extérieures et les fenêtres inférieures du transept. Les verrières datant des XIIIe et XIVe siècles volèrent en éclats Un obus brisa une gargouille dont les débris, pénétrant par une fenêtre, tuèrent un gendarme français, en blessèrent un autre, et achevèrent deux des prisonniers blessés...

Le lendemain, il parut que les Allemands étaient soudain en proie à une de ces fièvres de vandalisme qui avaient transformé Louvain en un monceau de décombres. Durant toute la matinée, leur tir s'acharna sur la cathédrale. Ce fut alors que souffrit principalement le côté Sud près duquel sont situés le palais de l'archevêque et la fameuse salle du Tau où avait lieu, lors du sacre des rois de France, le festin royal. Ces édifices furent complètement détruits. Plusieurs obus atteignirent la cathédrale ; un projectile s'abattit sur l'encoignure Nord-Est, brisant un contrefort *et incendiant les poutres du toit.*

Nous abordons maintenant la grande tragédie, celle dont les résultats allaient être irrémédiables. Depuis mai 1913, la tour du Nord-Ouest était en réparation, et des échafaudages l'escaladaient presque jusqu'à son sommet. Vers 4 heures, samedi soir [19 septembre], ces charpentes prirent feu. D'après M. l'abbé Thinot, un obus serait tombé en plein sur le haut de l'échafaudage (2).

Mais voici mieux encore. C'est le témoignage d'un *Allemand*, l'infirmier-prêtre Johann Prullage de Stadtlohn (Westphalie) qui soignait les blessés placés dans la cathédrale, et dont la déposition figure dans la brochure publiée en décembre 1915 par le ministère de la Guerre de Berlin sur *Le Bombardement de la cathédrale de Reims*. Il confirme de tous points les témoignages précédents :

Vendredi le 18 septembre, le matin à 9 heures, la cathédrale fut d'abord atteinte par des obus allemands. Le premier obus sembla

(1) Ce qui n'empêche pas M. Clemen d'affirmer que « *pas une seule fois* » on ne désigna par des signes visibles après en avoir avisé l'ennemi, conformément aux prescriptions des conventions de La Haye, les édifices qui devaient être protégés.

(2) *L'Illustration*, 26 septembre 1914, p. 231-233. Confirmé par M. l'abbé Thinot dans son article du même journal, mentionné plus haut.

tomber dans le voisinage et mit en miettes quelques vitraux. Le second effleura un pilier; une nervure de fenêtre se brisa et tomba dans l'église ; plusieurs blessés furent atteints par les éclats des pierres. Un blessé fut tué sur le coup, un autre fut atteint grièvement et mourut peu de temps après; un gendarme français, qui fouillait les blessés, fut également tué. Les blessés furent pris de panique. Chacun chercha, comme il le put, à se mettre à l'abri derrière les murs et les piliers pour se garantir contre de nouvelles explosions. Cependant celles-ci ne se produisirent pas, bien que jusqu'à 11 heures les obus continuassent à tomber dans le voisinage de l'église.

Samedi 19 septembre, vers 9 h. 1/2, le duel d'artillerie reprit. Les maisons qui, près du monument de Jeanne d'Arc, se trouvent à gauche de l'église furent incendiées par l'artillerie allemande. La cathédrale elle-même fut de nouveau atteinte plusieurs fois (*auch die Kathedrale selbst wurde wieder einige Male getroffen*), entre autres à la tour gauche.

C'est alors que sur l'échafaudage, affirme M. l'abbé Thinot, « tomba le premier projectile incendiaire ».

Comment ces témoignages si précis, portant sur l'évidente volonté d'atteindre l'édifice et sur la quantité des obus lancés les *18 et 19 septembre*, s'accordent-ils avec l'assertion de M. Clemen que le bombardement de la cathédrale ne fut décidé qu'à contre-cœur (*schweren Herzens*), après plusieurs pourparlers en vue d'obtenir du commandement général allemand la levée de l'interdiction de tirer sur elle, seulement *le 19* à midi et ne comporta que l'envoi *d'un seul obus* de gros calibre qui « frappa la tour à l'endroit où se trouvait le poste d'observation destiné à régler le tir des canons français placés tout près de l'édifice, vers l'ouest » ?

Ces batteries d'artillerie, au moins, existaient-elles réellement? Voici la réplique apportée aux affirmations de l'état-major allemand par l'archiprêtre de la cathédrale, M. l'abbé Landrieux (aujourd'hui évêque de Dijon) :

Au nom de Son Éminence le cardinal-archevêque de Reims, et témoin moi-même heure par heure de ce qui se passe dans mon église, j'oppose le démenti le plus formel à l'invraisemblable communiqué allemand : pas plus de poste d'observation sur les tours que de batteries sur le parvis, *ni cantonnement ni stationnement quelconques de troupes, à aucun moment, à proximité de la cathédrale. Toute la population en témoignerait* (1).

(1) *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors d'art du passé* (*Documents officiels*), p. 16.

M. Clemen oppose à cette nette déclaration un passage du *Times* du 22 septembre, où le correspondant de ce journal dit que « le bombardement de la cathédrale fut probablement provoqué, théoriquement en tout cas, par le fait que les Français avaient placé de l'artillerie dans la ville (*within the city*) et répliquaient à l'ennemi avec une grande vigueur ». Mais « provoqué » ne veut pas dire « nécessité », et « dans la ville » ne signifie pas forcément « près de la cathédrale ».

D'ailleurs combien de fois, depuis cette date du 19 septembre, la cathédrale n'a-t-elle pas été de nouveau bombardée! En novembre 1914, février, avril et juin 1915 notamment, elle a reçu des rafales de projectiles (une fois, une cinquantaine dans la même journée, évidemment non par hasard) qui portent à *cent dix* environ le nombre des obus qui l'ont frappée jusqu'à ce jour!

Voici maintenant où, après la bonne foi, éclate le bon goût de M. Clemen. S'il n'ose tout de même plus railler notre « culte intempestif des monuments », il tourne en dérision le violent amour dont les Français ont été pris soudain pour la cathédrale martyrisée, dont ils n'avaient jamais tant parlé, tandis que les archéologues allemands, entre autres M. Vöge, l'avaient prise fréquemment pour thème de leurs études à cause des rapports de ses sculptures avec celle de Bamberg, et sont apparemment les seuls à en avoir compris toute la valeur (1). Dans ces conditions, notre douleur et les protestations grandiloquentes du gouvernement français ne semblent-elles pas bien peu sincères (2) ? « Les Français (comme les Belges pour Louvain) ont bien su ce qu'ils faisaient en

(1) Ce qui n'empêche qu'en dépit de tant de savantes investigations M. Clemen, après s'être gaussé d'un malheureux journaliste italien qui avait déploré qu'une des statues du portail endommagé eût la partie supérieure de la tête enlevée, ajoute triomphalement : « Il s'agit du martyr décapité saint Denis ! » ignorant, lui, archéologue de profession, au bout de dix mois où journaux et revues le lui ont clamé, le nom réel de ce martyr : saint Nicaise ! — Apprenons-lui aussi — ceci est d'ailleurs moins grave — que les planches du grand ouvrage de M. Paul Vitry sur la cathédrale de Reims proviennent des clichés non pas de « la Bibliothèque Doucet », mais du sculpteur rémois Léon Doucet. — Voilà, sans chercher bien loin, deux exemples de l'infaillibilité tranchante de la science allemande.

(2) Qu'on nous permette de montrer par un souvenir personnel si cette émotion des cœurs français était feinte. Le 20 septembre, bien avant la protestation solennelle du gouvernement, un ami, qui ne s'était jamais intéressé spécialement aux questions d'art, nous envoyait spontanément ces deux lignes haletantes : « La cathédrale de Reims en flammes ! Ma pensée se serre plus étroitement contre vous... » Et dans l'humble village où nous nous trouvions alors les paysans les plus frustes étaient consternés.

jouant de cette fanfare ! » ajoute-t-il. Un Allemand ne pourra jamais comprendre qu'une œuvre d'art puisse être un objet d'amour et autre chose qu'une matière à fiches et à dissertations archéologiques ; et il n'y a qu'à songer à l'admiration éperdue de l'Allemagne pour ces lourdes énormités que sont la cathédrale de Cologne et la Walhalla de Ratisbonne pour se faire une idée de son sens de la beauté. Quels cris d'orfraie ne pousserait-elle pas si le traitement infligé à la cathédrale de Reims l'avait été à ces monuments où son orgueil se mire ! Le désastre de Reims, par contre, mérite-t-il de soulever tant d'émotion? On refera les sculptures de la cathédrale, et voilà tout ; car — toujours en bon archéologue allemand, d'autant plus fidèle aux néfastes théories d'autrefois que la beauté a pour lui moins de prix que le document — l'idée de refaire une statue du Moyen âge et de restituer le « *Sourire de Reims* » n'effraie nullement M. Clemen.

Cette belle sérénité l'abandonne encore moins quand il nous parle de l'hôtel de ville d'Arras et des Halles d'Ypres. Cet inspecteur de monuments historiques se garde bien, lui, de cette « sentimentalité anachronique » dont il nous raille,et son récit de la destruction progressive des deux admirables monuments est un impassible procès-verbal dont la sécheresse n'est atténuée par aucun mot de regret. Plus franchement, le rédacteur de la gazette officielle de la IVe armée allemande (*Kriegszeitung der vierten Armee*), lui, n'a pas caché la joie avec laquelle les officiers d'artillerie se livrèrent au jeu sauvage d'abattre, pour le plaisir — a raconté la *Métropole* de Bruxelles d'après un journal allemand — de prouver la longue portée et la précision de tir des nouveaux mortiers Krupp amenés sur le front des Flandres, le sublime monument qui faisait l'orgueil de la ville d'Ypres :

Le major prit la décision d'abattre la tour. C'était là une aubaine exceptionnelle pour le commandant de la batterie des gros mortiers. Rapidement les ordres furent donnés, le mortier chargé,et voilà que le premier obus file sur Ypres. Des secondes se passent, puis suit un coup sourd : le but était touché. Les rectifications de tir furent alors déterminées, et dès le quatrième coup la base de la tour était atteinte. Le bâtiment entier tressaillit. Alors les coups se précipitèrent. Le huitième coup atteignit exactement la plate-forme de droite. Un violent nuage de poussière et de fumée couvrit le bâtiment tout entier. Le

vent emporta ce nuage qui avait plané longtemps comme un rideau; nous vîmes alors que la tour de droite était fendue jusqu'au milieu. Inlassablement, les obus sifflèrent dans le clair matin et frappèrent à gauche, à droite, devant et derrière le bâtiment. Au seizième coup, la tour s'abattit, les ruines furent lancées dans les airs de toutes parts...

Quelle allégresse dans tout ce récit ! Comme on y sent bien la *Schadenfreude* allemande qui fait considérer comme « une aubaine exceptionnelle » la tâche de détruire un chef-d'œuvre ! Nous sommes loin, ici, de l'unique obus qui aurait été lancé à regret, comme avertissement, sur la tour de la cathédrale de Reims ; mais nous n'avions pas besoin de cette narration officielle pour deviner qu'entre les deux méthodes c'est la première qui est la vraie, la seule méthode allemande, pratiquée à Reims comme à Ypres, et dont l'application vaudra sans doute à ses auteurs le titre de docteurs *honoris causà* que l'Université de Fribourg-en-Brisgau décerna en 1871 au général von Werder qui avait bombardé Strasbourg et incendié la Bibliothèque de cette ville.

De même, à Arras, bien longtemps après que le beffroi de son hôtel de ville, réduit à l'état de moignon, ne pouvait plus abriter le moindre poste d'observation — prétexte invoqué là comme à Ypres et à Reims, — les artilleurs allemands s'acharnèrent sur ses ruines jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un monceau de débris informes. La cathédrale et le palais Saint-Waast, contenant les Archives et le musée, furent de même bombardés et détruits au moyen d'obus incendiaires, sans aucune nécessité militaire.

Qui niera, après cela, que l'anéantissement de tous ces édifices fut voulu, ordonné, exécuté, poursuivi avec ténacité, comme une « aubaine exceptionnelle »? Et il n'a pas tenu à l'Allemagne — rappelons-le à M. Clemen, puisqu'il oublie de s'en expliquer — que Notre-Dame de Paris, sur laquelle un avion allemand jeta, le 11 octobre 1914, une bombe incendiaire, n'ait eu le sort de l'Université de Louvain, de la cathédrale de Reims, des Halles d'Ypres et du beffroi d'Arras. D'ailleurs, tous les monuments de Paris ne devaient-ils pas subir le même destin si les armées allemandes y étaient entrées victorieuses? Des personnages autorisés, renseignés sur les projets de l'état-major allemand, l'ont affirmé et n'ont jamais été démentis.

Mais, réplique M. Clemen, après tout, qu'avons-nous fait de plus que les Français de Mélac dans le Palatinat et que les révolutionnaires français aux portails de leurs propres cathédrales? — Apprenons à M. Clemen, s'il l'ignore, que les fameuses « instructions » de Louvois au sujet du Palatinat n'eurent pas d'autre cause que les férocités allemandes qui avaient alors épouvanté la rive gauche du Rhin. Il écrivait, en effet : « Il faut enchérir en inhumanité sur les Allemands s'ils ne prennent pas le parti de faire une guerre honnête. » Presque toujours les Allemands, par leurs atrocités, ont obligé leurs adversaires à de semblables représailles. — Quant au vandalisme révolutionnaire, de ce que nos iconoclastes, aveuglés par le fanatisme, et d'ailleurs ignorants de la valeur de ce qu'ils détruisaient, ont commis chez nous des mutilations que nos historiens ont déplorées et flétries comme il convenait, s'ensuit-il que l'Allemagne du vingtième siècle, qui se targue d'offrir le *summum* de culture et qui sait bien, elle, le prix des monuments qu'elle bombarde, ait le droit d'ajouter de sang-froid, volontairement, à ces crimes de lèse-civilisation? La lourde ironie qui dicte un pareil raisonnement cache mal la joie d'une nation pétrie d'instincts brutaux et heureuse de s'y vautrer.

On regrette d'avoir à constater que la servilité de l'Autriche vis-à-vis de ses anciens vainqueurs l'a conduite à adopter leurs sauvages méthodes. M. Clemen — qui reproche, non sans raison, à notre administration des Beaux-Arts l'inertie dont elle a fait preuve au début de la guerre pour la sauvegarde de nos monuments— vante à bon droit les précautions prises en Italie pour la préservation des chefs-d'œuvre artistiques. Mais les monuments d'architecture, eux, ne peuvent être mis à l'abri, et les avions autrichiens en ont profité pour trouer, à Venise, la voûte de l'église degli Scalzi, détruisant du même coup le beau plafond de Tiepolo qui l'ornait, et jeter des bombes tout autour de Saint-Marc et du palais des Doges.

M. Clemen a beau, d'un ton détaché, instituer une pédante dissertation sur l'origine et la signification des qualificatifs « barbares » et « vandales » qu'on adresse communément à ses compatriotes et ajouter par bravade que les Allemands non seulement y sont indifférents, mais « se font presque un

plaisir de revendiquer ces épithètes comme des titres de gloire, de même que jadis les Hollandais firent de l'appellation de Gueux » ; il sait bien ce qu'aujourd'hui l'univers entend par ces termes appliqués à l'Allemagne et que désormais celle-ci inspire à toutes les nations civilisées un mépris et un dégoût dont elle ne prendra peut-être pas toujours aussi allègrement son parti.

Car voici les mots par lesquels il termine ce long plaidoyer :

> Autant que nos ennemis nous déplorons que le dur pied d'airain de la guerre ait anéanti irrémédiablement des vies humaines et des trésors artistiques, et nous avons souci des monuments situés à l'intérieur et en arrière de nos lignes autant et peut-être même plus qu'eux. Mais la responsabilité des destructions commises, nous la rejetons sur ceux qui ont déchaîné cette guerre, meurtrière pour la civilisation comme pour les individus.

C'est avec empressement, M. Clemen, que nous souscrivons à cette dernière déclaration : aujourd'hui que tout l'univers sait depuis longtemps — et les Allemands eux-mêmes ont fini par l'avouer (1) — qui est l'auteur responsable de cet effroyable cataclysme, déchaîné pour la satisfaction des appétits les plus matériels, elle est la condamnation la plus nette de la monstrueuse Allemagne.

AUGUSTE MARGUILLIER.

(1) Ecoutons Maximilien Harden confesser dans la *Zukunft* : « Renonçons à nos misérables efforts pour excuser l'action de l'Allemagne. Ce n'est pas contre notre volonté que nous nous sommes jetés dans cette gigantesque aventure. Elle ne nous a pas été imposée par surprise : *nous l'avons voulue, nous devions la vouloir*. » Et il ajoute : « L'Allemagne fait cette guerre parce qu'elle veut une plus grande place dans le monde. » — On a lu, d'autre part, ces jours derniers, le démenti, un peu tardif, il est vrai, apporté par le bourgmestre de Nuremberg dans la *Deutsche Medizinische Wochenschrift* à la grotesque légende des bombes jetées par des avions français dans les environs de cette ville le 2 août, qui servit de prétexte à l'Allemagne pour nous déclarer la guerre.

LA
SAISON DES DUPES

Suite [1].

—

X

Verecundia in adolescente bonum signum est
(La pudeur chez une enfant c'est bon signe).
SÉNÈQUE : *Epîtres* (II).

LUCY TUTZA A LALLIE CLARK

« Les Fougères », le 17 septembre.

Mon adorable petite camarade,

Puisque vous m'oubliez, méchante ermite à la Jean-Jacques, pour les délices de Servolex, c'est donc moi qui vous relancerai. Les rôles renversés, quoi !

De nous deux, au couvent (qu'y faisiez-vous, mécréante ?), c'était vous la sentimentale, la jalouse, l'exclusive, c'était vous que le R. P. Rochas (S. J.), avec cette perspicacité prud'hommesque qui était son grand charme, accusait de mettre dans votre amitié « une tendresse excessive et morbide ». C'était toi, petite fripouille chérie !... Oui, et il aura suffi de deux glaciers, de trois pervenches et d'un bol de lait pour te faire oublier le plus grand sentiment de ta vie. O infidèle, ô lâcheuse !

Qui avait promis à sa Lucy chérie de venir (à tout prix) passer une semaine aux « Fougères » ? Mademoiselle Lallie. Qui attendons-nous encore sous les quatre tilleuls de la petite al-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 431 et 432.

lée, qui va de la grille à la pelouse ? Mademoiselle Lallie. Je reconnais que, en dehors de mon affection, il n'y a pas ici de grands attraits. On ne trouve pas de livres dans la bibliothèque, du moins qui fassent pleurer... (et ça, tu sais, c'est mon plus grand regret, car, quand tu pleures, ah ! tu es tellement jolie, et tu donnes une telle envie de te consoler avec des baisers !... je me rappelle certain soir, dans notre chambre, après une lecture de Cherbuliez... tu m'as rendue folle, folle de toi, pas de Cherbuliez)... C'est vrai aussi que l'auteur de mes jours — honorabilité, correction, vertu, — est un peu rasoir ; que l'auto de louage ne marche que quelques jours par mois (à son choix, pas au nôtre) et encore ces jours-là, Julien (le jardinier-chauffeur) a toujours quelque boulingrin à bichonner, ce qui rend les promenades en voiture assez problématiques. Oui, c'est vrai, et aussi que les baignoires ne fonctionnent pas et qu'on s'ennuie à deux louis la demi-heure, mais si tu étais venue, j'aurais tout de même trouvé moyen de te distraire au moins une après-midi, avec une histoire bien curieuse. Enfin, je te l'écrirai... Apprête-toi, ouvre tes grands yeux verts, innocents, et que j'aime tant parce qu'ils deviennent, dans les moments les plus... verlainiens, d'une naïveté vraiment sans bornes... et écoute la belle histoire.

Il y avait une fois une petite fille qui, après avoir passé de longues années loin du château de ses pères, y fut enfin rappelée... Mais quittons ce style légendaire et rentrons dans le genre familier : c'est plus commode. D'autant plus que notre château n'est pas tout près de Paris.

La première chose dont je m'aperçus en débarquant aux « Fougères » (tu aurais mis dix-huit mois, il me fallut dix-huit minutes) fut la... disons la faiblesse que ma chère maman éprouvait à l'égard d'un de nos hôtes, j'ai nommé Manuel Ximénès del Rio.

Oui, la baronne Tutza avait un petit sentiment pour ce roturier mondain. Disputes, allusions à des allusions, taquineries, œillades languissantes, façons particulières de poser la main sur le bras de l'être choisi, en passant et, je le jurerais, des billets de temps à autre, rédigés en anglais et avec des citations de poètes modernes. Enfin, le grand jeu...

D'un coup d'œil, j'évaluai la situation. Il fallait agir vite.

Note que je ne juge pas maman. Elle fait ce qu'elle veut.

Chacun fait ce qu'il veut, surtout en amour, et quand ça ne gêne pas les autres. Mais elle a un grand défaut, elle est... romanesque. Je suis sûre que si je n'étais pas intervenue, elle était capable de somnoler dix ans encore dans une espèce de *statu quo* passionnel, sans s'apercevoir que ce qui nous vient ainsi d'abord paré du charme séduisant du péché, devient peu à peu sans intérêt, puis morne, puis vilain, enfin ridicule... Ah! ça non ! je ne veux pas que maman soit ridicule.

Quant à moi, j'existe aussi, n'est-ce pas ?... Il faut songer à mon avenir. Et si j'attendais que Papa ou Maman y pourvût, je pense que, distraits comme ils sont, ils me laisseraient coiffer Sainte-Catherine sans s'en apercevoir... Donc, mon parti fut pris en deux heures. Voyant l'impression que je faisais sur Manuel (le coup de foudre, ma chère, tout simplement : quand un homme vous regarde d'un air aussi ahuri, ça ne trompe pas), je décidai qu'il devînt amoureux de moi définitivement, exclusivement, officiellement. Et ce, pour un double but : économique et moral.

1. Point de vue économique. — En Transylvanie, le château et le train qu'on y mène ne tiennent ensemble que par cette fidélité touchante qu'on ne rencontre de nos jours que chez les très vieilles pierres et les très vieux domestiques, ceux-ci ne restant dans le creux de celles-là que par une sorte de terreur d'avoir à risquer la chance ailleurs. Les hiboux dans les ruines. On ne paie pas les hiboux, n'est-ce pas ? on les laisse vivre. Mais si peu que nous restions à Segesvar, Papa tient à ne point se séparer de ce domaine, berceau de ses ancêtres. Et il mène ici, pour le conserver, une vie terrible, une vie d'employé. Pense qu'il va à Paris chaque matin (plus souvent par le tramway ou par le chemin de fer qu'en auto) et qu'il n'en revient que le soir, pour ses affaires !... Mystère de ses déjeuners à midi !... Tout cela pour que nous fassions honneur à notre nom !... Mais je n'entre pas dans plus de détails, tu ne pourrais pas comprendre, ce sont choses tellement loin de toi !.. Sache seulement, en bloc, que notre existence a l'absurdité d'un problème sans solution. Et Papa et Maman sont là, imperturbables, sans avoir même l'air de se douter que si ça continue dans ce goût-là, je serai implaçable avant six ans.

Tu ne connais pas ton bonheur, toi, qui ne quittes ta chaise longue que pour herboriser dans des villégiatures chics et qui

crois qu'un louis est l'unité monétaire du royaume. Nous autres, nous disons aussi : « un louis », d'un air détaché, mais nous savons que ça représente vingt pièces de vingt sous... Et moi, moi qui connais l'horreur de ces considérations, de ces calculs, je sais trop ce qui m'attend, si je me laisse aller. Une heure de défaillance, et je suis perdue.

Devenir la femme d'un banlieusard, ou d'un rastaquouère, dans le genre de ceux qui viennent ici, qu'on ne peut pas empêcher d'y fréquenter, devenir la compagne pour la vie d'un de ces grotesques, souffrir qu'il m'embrasse sur la bouche, souffrir que... élever ses gosses, ah ! non ! Madame Bovary elle-même n'a pas rêvé ça ; et puis elle a eu Flaubert, après... Mais moi ? Manuel Ximénès del Rio n'est point un bel homme et il n'a aucune espèce de séduction. Un monde le sépare de notre ami Barlieu par exemple, qui est pourtant aussi son ami, un monde le sépare de Bruno Lamberti. Mais il n'est pas répugnant. A force de soins, il peut passer, décrassé qu'il est depuis longtemps du guano paternel. Ne soyons pas injuste : il est rigoureusement correct. Il n'est pas intelligent au sens où nous l'entendons, mais je le crois assez cultivé pour causer de bien des choses. Il n'est pas « racé », mais il fréquente, sans trop d'impairs, un monde très convenable, et je crois qu'il peut chasser à courre, si le besoin s'en fait sentir. L'article n'a pas de style et ne dit pas grand'chose en vitrine, mais, comme disent ici les calicots, c'est du bon « cousu main »... Enfin, ce jeune homme est riche...

2. Point de vue moral. — La vertu n'est représentée ici que par deux personnes : Papa et le jardinier. Encore Julien est-il un peu hors de cause. Car ce sourire angélique de notaire ingénu, cette bonté qui s'étend à toutes les boutures, ce dévouement de caniche à tout ce qui habite les *Fougères*, ces qualités archaïques s'expliquent par le fait que le brave homme reste en constante communion avec les fleurs, ces chères innocentes. Mais Papa ? Pourquoi Papa exhale-t-il cette odeur de sainteté ? je ne puis croire que ce soit par bêtise, car enfin, si peu qu'il parle, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses pleines de justesse et d'à-propos. Papa est pour moi une énigme.

Quoi qu'il en soit des raisons qui le déterminent à se figer dans une attitude si peu moderne, il y a une chose que je

veux à tout prix lui épargner : c'est de soupçonner maman. Or, maman change à ne plus la reconnaître, maman est sur le point de gaffer. Un soir, en passant de la salle à manger au salon, je ne sais pas comment cela s'est fait, elle a esquissé vers... mon fiancé un geste, à croire qu'elle allait l'embrasser. Tout de même, une femme qui a dépassé quarante ans, qui a une fille à marier!... Si à force de lever les yeux au ciel, de rêver dans les coins, de lire des poètes à la guimauve, de se livrer à cette sentimentalité larmoyante, elle attirait par trop l'attention de son « éditeur responsable », quel effondrement!

Décidément, il fallait couper court.

La solution que j'avais trouvée avait le mérite de tout arranger. Je me donnai quelques jours pour en fignoler les détails dans ma tête.

Sur ces entrefaites, Manuel dit un soir qu'il part pour Paris et sera obligé d'y rester une dizaine de jours. Et il me regardait avec une tendresse un peu bébête, mais touchante néanmoins. Maman s'agitait. Bon! Il part. Maman s'enferme dans sa chambre tous les instants qu'elle peut, pendant deux jours, dérober à la vie de famille. Puis, le samedi soir, sa lettre finie (une grosse lettre épaisse et large dont elle s'ingéniait à dissimuler la suscription), elle fait atteler le break pour la mener à la gare. Elle glisse sa missive mystérieuse (?) dans la boîte et attend, sereine, le train de Paris, qui revient avec Papa dans son sein. Elle l'accueille (Papa) avec un enthousiasme insolite et le ramène en triomphe. On aurait dit qu'elle le retrouvait après six mois d'absence.

Le Voyageur, étourdi mais plein de dignité, se laissait faire, comique et attendrissant. J'admire le Voyageur, il a un tel art pour sauver la situation. Le pire ridicule s'abattrait à ses pieds sans l'effleurer.

Le voilà donc qui passe une soirée de lune de miel et c'est tout juste si, après le café, Maman ne l'a pas enlevé pour le porter dans ses bras jusqu'à la chambre nuptiale.

Il ne manquerait plus, pour couronner cette fête qu'en mai prochain un petit Tutza..... Merci! très peu pour moi. (Traduction libre de notre devise familiale : « J'ai eu ma part! ») Il n'était que temps que je me défilasse, si j'ose dire....

Au reste, j'étais en état d'inspiration. L'heure avait sonné d'écrire ma lettre, ma lettre à Manuel. Je la composai d'un

seul élan, comme il convient à une œuvre longtemps mûrie, et je n'eus plus ensuite qu'à en perfectionner des passages, à en rectifier quelques menues erreurs.... Excuse-moi si je ne t'en envoie pas le brouillon. Par prudence, j'ai préféré anéantir toute trace de cette littérature.

Je suis fière de mon travail. Il est réussi. C'est plus sentimental que *Werther*, que *Paul et Virginie*, plus sentimental que toi-même, ma chère tendre. C'est de la quintessence de sentiment. Tu sais qu'il n'y a que les choses artificielles qui donnent l'impression de la vérité. Ma lettre est un petit chef-d'œuvre de nuances.... Etant donné le bonhomme, chaque coup devait porter.

Que dis-je? étant donné le bonhomme? Mais moi-même, moi, la sceptique, la blagueuse, moi qui n'ai jamais coupé dans aucun pont, monté sur aucun bateau, en me relisant, j'ai été tellement prise « par tout ça » que je me suis demandée un instant si « tout ça » ne répondait pas à un vrai besoin de mon âme. C'est troublant, tu sais, de se poser cette question. Se dire qu'on a peut-être, en voulant mentir, malgré soi avoué la vérité!.... Aimer! Ah! c'est qu'il y a dans ce mot un tel attrait, un si vertigineux désir!.... Aimer! je ne me fais pas plus forte que je ne suis.... Une minute, je me suis sentie toute étourdie de délices, imaginant des baisers impondérables, des caresses douces, douces, immatérielles, d'ineffables aveux....

Aimer?.... Oui, mais toutes ces jolies choses sont réservées à ceux qui ont le temps. Ce sera l'affaire de Lallie, pas de Lucy.... Lucy n'appartient pas au petit monde des privilégiés....

Nous en étions d'ailleurs à l'adresse. Le soin avec lequel je calligraphiai le texte de l'enveloppe me redonna le juste sentiment de la réalité sociale. Sur une adresse, il n'y a pas d'amoureux ni d'amoureuses, il n'y a que des messieurs et des madames. Je me secouai. J'avais failli être ridicule. Et après quarante-huit heures de séjour obligé dans mon secrétaire, la lettre partit, comme une flèche.

Quelques jours après, c'était hier, je pus voir le..... blessé, revenu en toute hâte. Il m'a un peu agacée.

Je pensais bien que ma déclaration lui ferait quelque effet, mais pas qu'il manifesterait une joie aussi indiscrète. Il s'é-

brouait, ma chère, il encensait. Tout à fait un poulain. Moins l'effronterie, bien entendu. Mais l'orgueil était le même et aussi naïf.

Evidemment, j'aurais préféré une mesure plus délicate, un sens plus exact des nuances, mais enfin l'hameçon avait ferré.

Il n'y avait plus qu'à laisser venir. Et je pouvais être tranquille sur le succès de mon plan.

Dès lors, sûre de moi et de l'avenir, envisageant une vie délivrée des soucis mesquins de l'argent, j'avais tout loisir de penser aux choses sérieuses, aux choses qui m'intéressent : la couleur du vernis de ma limousine (qui sera orange et s'harmonisera avec le capitonnage intérieur que je veux bouton d'or), le quartier où nous irons habiter (ce qu'il me faudra déployer de diplomatie pour obtenir de Manuel qu'il renonce à son mobilier ! — je ne l'ai pas vu, mais je *sens* qu'il est affreux, probablement salon d'automne et je ne puis supporter que le Waring), etc., etc. Une chose me gêne (est-ce bête !) c'est d'imaginer le colloque que mon fiancé aura avec Papa, le jour où il demandera ma main... Pourvu qu'il ne gaffe pas !.... Enfin, je suis tellement sûre du tact de Papa !...... Tout s'arrangera.

Je t'embrasse, ma chère petite camarade trop aimée, longuement, sur tes beaux yeux, dont j'aime tant sentir les paupières qui battent, comme si elles résistaient. Et malgré tous ces calculs et les... formalités qui vont suivre, je reste, tu sais bien,

ta

LUCY.

P. S. — Je pense encore à toutes sortes de choses : aux potins qui ne vont pas manquer de circuler, au nez que fera la petite Andrée et aussi l'affreuse Brucourt, au chauffeur que je choisirai (brun, à cause de l'orangé de la carrosserie), au curé qui nous bénira, à l'attitude qu'il convient d'avoir lors de l'instant nuptial, à tout, excepté à mon partenaire. Pauvre garçon ! il est, malgré ses yeux ardents de petit Pays-chaud, si terne que je n'arrive pas, comme disent les Anglais, à le « réaliser ».

P.P. S.S. — Je r'ouvre ma lettre, parce que je m'aperçois tout à coup, après l'avoir fermée, que j'avais oublié de te dire

qu'hier *il* m'a parlé et que *nous* sommes d'accord. Il n'attend que le moment de s'adresser à l'auteur de mes jours. Excuse cette omission, bien involontaire. On ne saurait penser à tout.

L.

XI

Plus je vais dans le monde, plus je suis enclin à croire que le bonheur domestique est la seule chose qui vaille.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE : *Œuvres complètes*, passim.

Aux « Fougères ». La Bibliothèque. Le Baron FRÉDÉRIC TUTZA, *assis à une grande table de travail, écrit. Entre* MANUEL.

LE BARON. — Ah! c'est vous, Ximénès!... Vous êtes venu me faire une petite visite... ou plutôt fumer un cigare, n'est-ce pas? un bon cigare? C'est ce que je vais faire aussi... Tout à l'heure. Permettez-moi de finir cette lettre, et je suis à vous... Servez-vous..... Vous avez la boîte sous la main.... les allumettes aussi... Mais asseyez-vous donc!

MANUEL. — Je vous en prie... J'ai tout ce qu'il faut.... ne vous dérangez pas... merci. (*Il allume un gros cigare et commence à fumer en regardant le plafond.*)

LE BARON, *interrompant sa lettre et regardant Manuel par-dessus son lorgnon.* — Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui? Je vous trouve un air drôle; vous n'avez presque pas ouvert la bouche à déjeuner, si ce n'est pour manger..... et encore pas beaucoup! Vous savez qu'à moi rien ne m'échappe.

MANUEL. — Ça, c'est vrai : (*Il sourit très légèrement.*)

LE BARON.—(*Il se lève, va vers lui, lui tape amicalement sur le dos.*) Qu'est-ce qui se passe, mon vieux Ximénès?

MANUEL. — Eh bien! oui, en effet, il se passe quelque chose... Peut-être ai-je des préoccupations nouvelles.... des soucis que je ne connaissais pas autrefois... (*Mouvement du Baron*)... Oh! rien de grave!... Et même, à un certain point de vue... il s'agirait plutôt de quelque chose d'agréable.....

LE BARON. — A la bonne heure! vous m'aviez fait peur. (*Il tire quelques bouffées de son cigare.*) Des soucis agréables! Ça, ce n'est pas mal! (*Il le regarde en souriant.*) Quel original vous faites! Souvent (ce n'est pas la première fois que cela m'arrive), je sens que vous avez quelque chose à me dire; vous êtes tout près de me faire des confidences; vous commen-

cez même quelquefois à me les faire.... et puis... v'lan ! un silence et c'est fini. On ne vous tire plus un mot! et pourtant Dieu sait si je possède l'art d'écouter, et de garder pour moi tout ce qu'on me raconte... Ça m'amuse au contraire de savoir ce que font les jeunes; j'ai l'impression de redevenir jeune à travers eux! (*Il sourit.*)A mon âge, il faut évidemment renoncer à l'action. C'est vous qui faites ce que je ne saurais plus faire... et vous le faites bien, à ce qu'il paraît... si je dois m'en rapporter à la Baronne...

MANUEL, *l'interrompant.* — A la Baronne ? Pourquoi la Baronne?

LE BARON. — Mais, naturellement! à la Baronne... croyez-vous qu'elle ne m'ait jamais parlé de vos nombreuses, de vos innombrables conquêtes? Tenez... ce matin même...

MANUEL, *l'interrompant d'un geste.* — Je vous demande pardon si je vous interromps, est-ce que vous repartez à Paris à trois heures?

LE BARON. — Oui, comme d'habitude... Pourquoi?

MANUEL, *d'un ton grave.* — Parce que j'ai à vous parler très sérieusement (*Mouvement du Baron.*) Oui, très sé-rieu-sement... et vous en conviendrez, il nous reste bien peu de temps, une heure à peine; cette heure, il faut que vous me la consacriez...

LE BARON. — Mais, mon cher Ximénès, je suis à votre entière disposition. Là ! ma lettre est finie. Me voilà tout oreilles... Approchez-vous.

MANUEL. — (*Il approche son fauteuil de la table de travail, se recueille un instant, puis* : C'est drôle, jamais je ne me suis senti si timide ; je vous assure que je ne sais pas par où commencer... j'ai peur que vous ne me preniez pas au sérieux...

LE BARON. — Mais voyons, Ximénès, vraiment je n'y comprends plus rien... expliquez-vous, vous me faites bouillir...

MANUEL. — Je vous en prie, soyez indulgent. Il y a des choses qui ne sont pas (faciles à exprimer, même à un vieil ami comme vous... et puis je sens que vous vous attendez si peu à ce que je vais vous dire...

LE BARON. — Sapristi ! mais... ce n'est pas une mauvaise nouvelle que vous allez m'annoncer... vous souriez... c'est de bon augure! est-ce que, par hasard, vous vous seriez marié entre temps ?

MANUEL. — Hélas ! pas encore !

LE BARON. — Et vous le déclarez avec cette mine déconfite ! mais alors, j'ai compris : vous êtes fiancé !

MANUEL, *avec un air légèrement gêné.* — Pas précisément... mais il ne dépend que de vous que je le sois entièrement.

LE BARON. — De moi ?

MANUEL. — Dame, oui ! (*il sourit*), un mot de vous peut m'aider singulièrement.

LE BARON. — Mais, mon cher ami, vous savez bien que je vous considère presque comme un fils (*mouvement de Manuel*), oui, comme un fils... Est-ce que je n'ai pas l'air d'un vieux père ? (*Souriant.*) Est-ce que je n'ai pas droit à la vénération universelle ?

En somme, je crois comprendre quel genre d'intervention vous attendez de moi. Que je parle à quelqu'un pour le ou... la décider... Est-ce cela ?

MANUEL. — Mieux que cela, cher ami, bien mieux que cela...

LE BARON. — Vous ne prétendez pourtant pas que j'aille moi-même demander la main aux heureux parents de votre future ?...

MANUEL. — Allons, Baron, n'avez-vous donc pas encore compris ?

LE BARON. — Mais, pas du tout, mon cher... D'ailleurs je ne vois pas bien... qui... autour de moi... dans nos connaissances ?... bref : je ne vois pas la fiancée !

MANUEL. — Et pourtant (*il le fixe dans les yeux*) le lieu où elle demeure est si près de vous !

LE BARON. — Sa villa ?

MANUEL (*baissant les yeux*). — Non, sa chambre...

LE BARON. — Mais alors... oh ! ça c'est trop... (*il en est presque suffoqué*)... mais alors... serait-ce Lu...

MANUEL (*en riant*). — Allez-y... Allez-y donc... c'est Lucy, vous l'avez dit ! oui ! c'est Lucy...

LE BARON (*qui n'en revient pas*). — Lucy ? Mais c'est encore une gosse ! Lucy, mais voyons, Ximénès, vous n'y pensez pas ! ce n'est pas raisonnable, ce que vous me dites là... vous n'êtes qu'un grand fou ! !

MANUEL. — Mais, pas du tout, cher ami, Lucy a dix-huit ans, c'est un être délicieux... ce n'est plus une enfant, bien qu'elle garde de cet âge heureux l'ingénuité et la fraîcheur

des sentiments. C'est une femme, susceptible d'aimer, et surtout d'être adorée... (*Assombrissant légèrement la voix.*) C'est moi, au contraire, qui suis peut-être trop vieux pour elle...

LE BARON. — Allons, allons !... savez-vous, Ximénès, qu'il me semble rêver? Je n'en reviens pas, vous savez. Mais dites-moi, depuis quand cette idée vous a-t-elle germé dans le cerveau ?

MANUEL. — C'est bien simple. Depuis que j'ai vu, mieux encore, que j'ai revu Lucy.

LE BARON (*riant*). — Le coup de foudre ?...

MANUEL. — Vous l'avez dit.

LE BARON (*devenant grave*). — Dans ce cas, mon cher ami, permettez-moi de vous parler d'une autre façon, de la façon à laquelle me donne droit la confession que vous venez de me faire. Je vous parlerai en père ; vous me répondrez en fils... (*Manuel fait signe de la tête qu'il est prêt à écouter ; le Baron baisse la voix en cherchant ses mots.*) Depuis deux années, peut-être même davantage... vous... vous avez une liaison... (*Mouvement de protestation de Manuel.*) Ne niez pas, mon ami... ce serait inutile... Je le sais ! Rassurez-vous, j'ignore de qui il s'agit : je vous en donne ma parole ! Personne ne m'en a jamais parlé... D'ailleurs, j'aurais été le dernier à le savoir... je ne bouge presque jamais de chez moi !

MANUEL (*malicieux*). — Serait-ce encore la Baronne qui...

LE BARON. — Mais, naturellement. Ça vous étonne ? Pensez-vous qu'elle puisse me cacher quelque chose ? Elle n'est pas très bavarde, dans le monde, mais en tête à tête, vous savez...

MANUEL (*imprudent*). — C'est vrai !

LE BARON. — Tiens, vous l'avez remarqué aussi ?

MANUEL (*se reprenant*). — C'est-à-dire... je m'en suis douté plutôt... les caractères réservés sont toujours un peu comme ça...

LE BARON. — Et alors ?

MANUEL. — Et alors quoi ?

LE BARON. — Vous reconnaissez que vous l'avez, cette... liaison.

MANUEL. — Eh bien ! même si cela était ?

LE BARON. — Vous voyez que vous en convenez...

MANUEL (*continuant*). — Cela ne saurait d'aucune manière, il me semble, m'empêcher de me créer une famille. Vous craignez peut-être qu'elle... que cette personne enfin à laquelle vous faites allusion, en supposant qu'elle existe, n'admette qu'à regret ma nouvelle conception de l'existence ; c'est cela que vous craignez, n'est-ce pas? Mais elle en sera ravie, car la voilà libre !.... Le plaisir du changement, en mieux naturellement, la pensée de pouvoir renouveler les divines sensations des premiers jours de flirt...

LE BARON. — Oh ! Ximénès..... votre scepticisme est désolant ; il n'est pas permis d'être ainsi à votre âge. D'ailleurs ce n'est pas du tout cela que je crains... c'est juste le contraire ! C'est que la belle inconnue (*avec un sourire malin*), — n'oubliez pas qu'elle m'est inconnue, — ne se résigne pas à considérer la chose comme finie, c'est qu'elle continue à vous aimer en silence, dans l'attente,.. c'est qu'un beau jour...

MANUEL. — Cher ami, je comprends à quoi vous voulez en venir, mais je vous prie de croire que ce n'est pas la peine d'insister sur un lointain souvenir et qui, je vous le jure, n'a plus à mes yeux la moindre importance. Voyons, vous ne voudriez tout de même pas qu'une insignifiante aventure pût compromettre toute ma vie. J'aime Lucy, je l'aime d'un amour profond, étrange, qui m'a été inconnu jusqu'aujourd'hui. Je vous avoue tout de suite que c'est même pénible pour moi d'évoquer en même temps son nom et l'ombre d'un caprice auquel je ne voudrais même plus penser... Non, ce n'est vraiment pas la peine... La personne à laquelle vous faites allusion n'est pas de notre monde, je ne la vois plus depuis longtemps... c'est une chose bien finie, bien morte pour moi.

LE BARON (*avec un sourire un peu amer*). — Pauvre femme! De quelle façon vous en parlez ! vous êtes tous pareils ! Autrefois, tout de même, on n'aurait point fait cela. (*Se ravisant.*) Mais, et Lucy ?

MANUEL. — Lucy? Eh bien ?

LE BARON. — Lucy, dis-je, (*d'un air malin*) se doute-t-elle de vos sentiments ? Soupçonne-t-elle vos intentions?

MANUEL. — Mais..... demandez-le-lui !

LE BARON. — Bon, j'y suis, elle est au courant de tout ! Oh les canailles ! et dire que tout cela s'est passé sous mes yeux

sans que je m'en aperçusse! (*Il se lève, et lui frappant amicalement sur l'épaule, d'une voix mélodramatique* :) Vous avez donc abusé de mon hospitalité, monstre! (*Manuel sourit en se frisant la moustache.*) Eh bien! Eh bien! je ne dis pas non. Mais d'abord il faut que je consulte la Baronne... Oh! pour la forme. Gisèle a un faible pour vous, votre cause est gagnée près d'elle.

MANUEL. — Oh! vous allez... déjà?...

LE BARON. — Laissez, laissez, je sais ce que je fais.

LA VOIX DE LUCY. — Petit papa chéri, est-ce que tu m'emmènes tout à l'heure?

MANUEL *à part, sourire.* — Quel trésor!

(*Ils sortent.*)

XII

Mulier aut adolescens non peccat si permittat se pudice juxta morem tangi.
(La femme ou le jeune homme ne pèche pas, s'il ne permet qu'on le touche qu'avec pudeur et suivant les usages.)

D. ALPHONSE DE LIGUORI.
Theologia moralis ill. et rev.

LUCY TUTZA AU MARQUIS BRUNO LAMBERTI

« Les Fougères », le 19 septembre.

Votre pauvre Lucy est bien malheureuse!... Elle pleure hélas! si loin de vous, alors que sa seule consolation serait de s'abandonner sur votre poitrine.

Je vais me marier. Comprenez-vous, Bruno, mon complice trop regretté, ce que ces mots ont de sinistre? Me marier, moi, la libre, la folle, la rieuse Lucy que vous aimiez, que vous câliniez si savamment! Finir ainsi, bourgeoisement, sottement! Ah! du moins, écoutez-moi... Il me semble que je serai moins seule si vous m'écoutez...

Et pourtant, je sais bien que vous ne m'aimez pas réellement, que notre passé, qui reste encore pour moi si vivant, n'est plus pour vous qu'un souvenir nébuleux et sans intérêt. Je sais bien qu'aux yeux d'un dandy comme vous, d'un blasé qui avez fait souffrir tant de cœurs par votre indifférence, vos feintes, vos jeux cruels, je ne pouvais être qu'une petite fille sans attrait, une parente pauvre de l'amour. Je sais tout cela et pourtant quelques jours je vous ai aimé, et même j'ai cru que vous

m'aimiez, tellement vous fûtes insinuant, doux, cajoleur... Que c'était mal d'agir ainsi, de me donner un tel espoir, si vous ne le pensiez pas, si c'était par pitié ou par désœuvrement, pour voir !... C'est que justement vous ne pouvez plus voir, mon cher Bruno, le trouble où vous m'avez laissée. J'ai eu un élan vers vous : je savais que ça ne pouvait rien donner de bon, d'avouable, mais je l'ai eu, absolument comme si vous aviez été l'amour permis, l'amour pour toujours... Et même avec quelque chose de plus, quelque chose d'inquiet, de pervers, l'amère douceur de la faute... Et quand, dégrisée de vos caresses trop subtiles et trop prudentes, de vos paroles insidieuses, je me suis retrouvée seule devant la vie qui est et doit rester la mienne, je me suis sentie vidée, misérable, aride, incapable désormais de tendresse et de sincérité. Ah! Bruno, il vaut mieux que vous ne sachiez pas le mal que vous avez fait. D'autres paieront pour vous.

Et cependant, je ne puis vous en vouloir... Tel est votre redoutable privilège. On vous pardonne. On pense à vous aux moments où l'on a de la peine, absolument comme si vous y pouviez quelque chose, vous que tout chagrin désoblige comme une faute de tact, et qui ne voulez pas le consoler. Et voyez, malgré le silence obstiné que vous gardez depuis tant de mois, sans pudeur c'est moi qui vous écris la première. Vous devriez être honteux d'avoir fait de moi cet être sans vergogne.

Bruno, votre pauvre Lucy va devenir une femme, et ce ne sera point dans vos bras... Cela me fait une peine aiguë... Oh ! si vous saviez quelle peine ! Mais que vous importe ?

Si vous étiez là, malgré votre cruauté, votre indignité, je viendrais à vous pour vous offrir encore ces derniers instants de liberté, de jeunesse... Je vous dirais : « Prenez-moi toute. Que je sois au moins une fois dans ma vie heureuse, et sincère. » Il m'a fallu mentir ! mais qu'était-ce en comparaison du mensonge qu'il me faudra soutenir encore ?... puisque celui à qui la nécessité me donnait, j'ai déjà feint de le choisir, dans l'ivresse de ma juvénile découverte... A quoi cela va-t-il m'engager ?...

Je suis vile, n'est-ce pas ? je suis tombée bien bas. Eh bien ! Bruno, il faut me pardonner, car je n'ai que vous au monde à qui crier cet avilissement où je suis, ce dégoût qui m'inonde.... Puisque enfin les dernières chances que j'avais dans

la vie d'être ingénue, vous êtes venu à point nommé pour me les enlever, puisque à ce prix-là vous êtes devenu mon ami... Inquiétant et terrible ami !...

Ne répondez jamais à cette lettre, ne m'écrivez plus jamais. Et lorsque les journaux, ou un billet de faire-part (après tout vous fûtes présenté à maman) vous annonceront mon mariage, ne donnez aucun signe de vie. Vous avez suffisamment fait de mal à

votre

LUCY.

Je me redis, jusqu'à m'en étourdir, ce vers si beau, si douloureux de Byron :

I had a dream wich was not all a dream.

XIII

Amator quasi piscis, nequam est nisi recens.
(Un amant est comme le poisson, mauvais s'il n'est pas frais.)
PETRONE : Satyricon 42.

LA BARONNE TUTZA A MARCEL DE BARLIEU

« Les Fougères », le 19 septembre.

Mon Cher......... amant,

Oui, je sais, vous ne l'êtes pas encore, mais vous le serez, je vous le promets. Et c'est pour cela que je vous donne le titre avant que vous n'exerciez la fonction ; c'est une manière de m'engager... J'ai pensé à vous tout le jour, et c'était peut-être moi la plus vexée, en vous imaginant enfermé dans la retraite que vous aviez préparée pour moi, pour moi seule. Que je l'évoque, cette chambre où, selon votre serment, aucune autre femme n'est encore venue, pleine de fleurs et de légers parfums, et claire et fraîche, et ornée d'images gaies.... Mais je suis si triste de penser que vous m'y avez attendue toute l'après-midi. Pourtant je m'étais bien promise de venir, j'avais tout préparé pour avoir à nous seuls ces trois heures de pleine liberté, où enfin je vous aurais senti, pour la première fois, tout à moi, où j'aurais enfin satisfait le goût que vous m'avez donné de vous, séducteur que vous êtes.

Je pense cependant que vous n'aurez pas trop le temps de rager, et que vous me pardonnerez en imaginant notre pro-

chaine entrevue, cette fois sans faute. (Voulez-vous vendredi prochain à la même heure ?)

Voici ce qui s'est passé.

Aussitôt après le déjeuner, que j'avais bousculé un peu, pour ne pas manquer le train de deux heures vingt-cinq (l'auto ne marchait pas, comme par hasard, et tant mieux, car son emploi eût été imprudent), je grimpe dans ma chambre achever ma toilette de départ, laissant ensemble Manuel et Frédéric.... Ils se connaissent depuis assez longtemps pour passer quelques instants de conversation sans qu'il soit nécessaire que j'y préside. Lucy, elle, se promenait, du côté de l'espalier, soigner ce qui reste d'un poirier en éventail dont elle est très fière. J'étais un peu en avance, je flâne, je range des bibelots, je pense à vous, Monsieur..... Et puis, je m'apprête à sortir.....

Mais à peine allais-je tourner le bouton de la porte que je sens que quelqu'un, de l'autre côté, le fait tourner dans le sens contraire. Je recule machinalement, et... Frédéric pénètre dans ma chambre..... mais tellement agité, le cœur battant et la figure décomposée, qu'une terreur folle me saisit soudain qu'il ait tout découvert, que cet imbécile de Manuel, jaloux de vous, ait brûlé ses vaisseaux..... et les nôtres. Je me dis : « Ça y est, cette fois, il va falloir aborder, avec la suprême énergie du mensonge, un sujet que je croyais à jamais interdit entre gens comme nous. » Et très pâle, je m'apprêtais à faire tête..... Une seconde, nous nous sommes regardés, fort gênés.

Le premier, Frédéric reprit son sang-froid et, tout haletant encore, fit signe qu'il me priait d'attendre un instant, qu'il pût enfin parler. J'acquiesçai muettement. Enfin il s'expliqua :

— Voilà ! dit-il..... il faut m'excuser d'entrer ainsi chez vous, sans crier gare.... Mais je ne sais plus très bien ce que je fais..... Ce que Ximénès vient de dire....

— Mais quoi ? criai-je, au dernier degré de l'énervement, que vous a-t-il dit ?

— Il m'a demandé la main de Lucy.

Alors, mon cher, je n'ai pas pu me tenir. Le contraste entre ce que j'avais supposé et ce que c'était, l'idée que j'avais pu redouter quelque chose de dramatique de la part de Manuel alors qu'au contraire tout ce qu'il avait pu trouver, c'était ça, la vision de cet homme de trente-cinq ans mis à la porte par sa maîtresse et qui a un tel besoin

de famille qu'il la prend dans la maison même dont on vient de l'évincer, tout cela se résolut dans un éclat de rire irrésistible, fou, sans fin.... Frédéric n'était pas très content, et je le voyais bien, et même qu'il souffrait. Et cela, je l'avoue, me faisait de la peine, mais on m'aurait tuée qu'on n'aurait pu m'arrêter. Que faire ?

Lorsque la crise fut finie, je cherchai éperdument une explication, n'importe laquelle, à cette réponse incongrue.... Je crois avoir trouvé quelque chose comme : « Que voulez-vous?..... la pensée que vous venez me parler du mariage de Lucy au moment où je me dispose à me rendre aux *Galeries Lafayette*, je trouve ça irrésistible.... » Mon mari s'inclina de l'air d'un homme qui, des femmes, peut admettre les plus bizarres caprices, et dit : « Alors si vous n'alliez qu'aux *Galeries*, vous pouvez peut-être ajourner ce petit voyage et m'accorder votre après-midi, afin que nous causions de cette grave affaire. »

J'étais prise. Il fallait faire bonne mine à mauvais jeu.

Toutes portes refermées, nous eûmes donc une longue entrevue. Je m'étais trop promis de ne plus rire pour ne pas garder mon sérieux, même aux moments les plus tentants. Mais j'y eus du mérite, car, vraiment, cette situation fourmille de saugrenu. Notre conversation fut impayable.

Figurez-vous qu'une chose semblait surtout tracasser Frédéric : le nom de la liaison de Manuel. C'est ce dont il s'informa avant toutes choses, avant même de parler de Lucy.

Que pensez-vous de cela ? Je lui ai d'abord dit, que, puisque Monsieur Ximénès del Rio formait le projet de devenir notre gendre, c'est sans doute qu'il se sentait libéré de toute obligation sentimentale. Mais ça ne lui suffisait pas. Il mettait à découvrir ce point futile une obstination inexplicable, voire un peu gâteuse.

— Je sais que vous êtes pour lui comme une sœur, a-t-il dit, qu'il ne vous cache rien, qu'il prend en toute occasion conseil de votre expérience, de votre tact. Il connaît une dame (le mot maîtresse, trop précis et choquant, n'entre pas dans le vocabulaire de Frédéric) depuis longtemps. Tout le monde est au courant, sauf moi. Qui est-ce ?... Oh ! je voudrais tellement le savoir... Jamais je n'aurais osé le lui demander à lui, vous pensez bien. Mais aujourd'hui, puisqu'il va devenir mon fils il faut que je sache tout...

Devant cette ténacité, il a bien fallu que je m'exécute. Alors j'imaginai ceci :

— Je crois que vous ne devriez pas insister, Frédéric, parce que je ne me sens pas le droit de trahir ce secret, surtout que cette liaison est finie depuis quelques mois. La personne en question a, je le crois, beaucoup souffert.

— Une de vos amies ? interrogea-t-il, anxieux, presque paternel.

— Chut !... je pense qu'il n'en faut plus parler... Occupons-nous plutôt de Lucy.

Ce que nous fîmes. Je vous passe ces discussions et ces dispositions matrimoniales. En gros, je vous dirai donc que moi aussi j'acceptai ce à quoi mon mari avait déjà pour sa part souscrit. Pourquoi pas ? N'ai-je pas toujours prétendu que Manuel avait l'étoffe du meilleur mari ? sinon comment expliquer le piteux effet qu'il produit comme amant ?

Lorsque tout fut réglé, Frédéric, qui décidément a du goût pour la mise en scène, rouvrit la porte et, théâtralement, s'écria :

— Mes enfants, votre cause est gagnée.

Et voilà Lucy et Manuel qui, comme s'ils n'attendaient que ce signal, surgissent on ne sait d'où, sans doute de la cage de l'escalier, la main dans la main, et se ruent dans ma chambre. Une scène de Greuze : Frédéric épanoui, rose sous ses cheveux patriarcaux, Manuel correct et bête comme un jeune premier au cinquième acte, Lucy, par exemple, elle, délicieuse de gaieté, de jeunesse. un rayonnement. Elle m'a tellement fait plaisir, elle avait tellement l'air de croire que « c'était arrivé », que c'était ça la vie : de perpétuelles fiançailles, et que tout le monde est gentil, heureux, naïf, indulgent !... J'ai éprouvé pour elle quelque chose de tout nouveau, une sorte de pitié attendrie, et je lui ai ouvert mes bras. Elle s'y est précipitée, en s'écriant : « Oh ! maman, de toi je n'avais pas peur, je savais bien que tu ne refuserais pas. Tu es si bonne. »

Ah ! je l'avoue, cela m'a pincé le cœur, douloureusement. J'ai éprouvé, l'espace d'une seconde, un regret aigu, terrible, le regret de ne l'avoir jamais connu, moi, ce moment, cette divine illusion de la jeunesse. J'ai envié Lucy, moi qui, à son âge, fus mariée sans amour, et me sacrifiai, froidement, tris-

tement, pour faire honneur à la signature de mes parents ! Car ce fut cela, mon mariage, hélas ! je ne m'en suis jamais consolée ; et c'est peut-être pour cela que je me sens si ardente, si romanesque, si éprise de passion. Je fus vendue. Lucy, elle, se donne. Heureuse Lucy ! Et que je crains pour elle les premiers chocs de la réalité, malgré les qualités de sagesse de ce bon Manuel ! Sera-t-il à la hauteur de sa tâche de mari aimé ?... Enfin, je serai là, je m'efforcerai d'arranger les malentendus inévitables.

M'avez-vous pardonné, maintenant, impatient et cher amant ? Malgré la gravité des circonstances, ou leur bizarrerie, je n'ai cessé de penser à vous, de maudire ce contretemps. Je vous voyais seul dans cette chambre claire et fleurie, où je m'étais tant juré de venir, je vous sentais nerveux, agacé, me maudissant peut-être.

Mais vendredi... je le jure. On ne marie pas sa fille unique tous les jours. Vendredi. Et au lieu de partir à deux heures et demie, je quitterai *les Fougères* dans la matinée. Nous déjeunerons ensemble. Nous nous rattraperons...

GISÈLE.

P. S. — Dans sa joie, Frédéric a décidé d'organiser une promenade en auto, une promenade monstre. Je suis chargée de vous y inviter. Elle est fixée à mercredi. Nous partirons dès le matin et nous coucherons le soir à Tours... A Tours, qui sait ?...

G.

XIV

Les femmes, quand elles retirent leur chemise, retirent aussi leur pudeur.

HÉRODOTE : *Histoires* (1,8).

MARCEL DE BARLIEU A MADAME ROSALIE FARLAUD

Paris, le.....

Madame,

Je vous prie de vouloir bien *tout* préparer pour demain quatre heures.

N'oubliez pas de faire allumer le radiateur deux heures plus tôt que d'habitude. Je vous prie d'acheter, pour mon compte, un gros bouquet de violettes, avec de longues tiges, chez la fleuriste d'en face.

Vous les disposerez dans la coupe d'argent qui se trouve sur la commode de la chambre à coucher.

Je vous serai aussi reconnaissant de bien vouloir donner un coup d'œil aux tiroirs et d'enlever les peignes, épingles à cheveux, etc., qui pourraient s'y trouver.

Mes salutations.

MARCEL DE BARLIEU.

P. S. — Faites surtout attention au linge.

XV

Il est doux de vieillir avec l'âme honnête, comme en compagnie d'un véritable ami.

PLUTARQUE : *Vies*.

LE BARON FRÉDÉRIC T... A MADEMOISELLE HENRIETTE ARTEL

Si cette fois encore, Riri ne répond pas à son Coco, eh bien ! Coco n'écrira plus et fera la moue, et peut-être même pleurera.

Pourtant Coco garde pour sa petite Riri une grosse, grosse bonne nouvelle, qui devrait la rendre bien joyeuse si, au lieu d'être toujours méchante comme elle est, elle voulait devenir une gentille petite poupée bien sage, et aimer un peu son gros Coco qui l'adore.

Mais Coco ne sait pas se taire. Il faut qu'il le dise, la grande nouvelle : la famille de Coco part après-demain en auto et ne rentrera pas la nuit suivante. Alors Coco, qui a peur de dormir seul, viendra à Paris pour se tenir chaud auprès de sa Riri et lui portera à cette occasion un petit rien du tout, que Riri désire beaucoup, Coco le sait.....

En attendant, il lui donne le même baiser que mardi dernier, Riri sait bien ce qu'il veut dire, le même.....

COCO.

XVI

Nuptiæ sunt coniunctio maris et feminæ, consortium omnis vitae, divini et humani juris communicatio.

Le mariage est l'union du mari et de la femme, l'association de toute la vie, la communion du droit humain et du droit divin.

MODESTIN : *De ritu nuptiali* (23,2)

Discours de Son Eminence Monseigneur APOLLINAIRE AGOPIANOS, *archevêque* in partibus *de Durazzo, primat d'Albanie, pro-*

noncé à Paris, le 15 octobre, dans les salons de l'Hôtel Majestic, à l'occasion du mariage de M. MANUEL XIMENÈS DEL RIO *avec Mlle* LUCY TUTZA.

Chers Enfants,

Encore qu'il soit de ma part bien prétentieux de prendre a parole dans cette enceinte, après le discours si édifiant que notre éminent premier vicaire de Saint-Honoré-d'Eylau a prononcé ce matin, au cours de la cérémonie religieuse, je n'eusse pas résisté au plaisir de vous adresser quelques mots, même si notre éminente amie commune et ma parente, Mme Hélène Antoniadis, ne m'en avait prié.

Lorsque je jette un coup d'œil sur le féerique tableau que compose cette assistance d'élite, au milieu de tant de fleurs, de parfums, de tableaux de maîtres et de plantes triomphales, lorsque je me dis que sont réunies dans ces salons les trois aristocraties, celle de la naissance, celle de la fortune et celle du mérite, sympathisant dans un même murmure d'élégance et de bon ton, lorsque je considère la merveilleuse lumière de ce beau jour d'automne, qui est comme la parodie illusoire du printemps, il me vient aux lèvres, irrésistiblement, cette parole : « Voilà un mariage qui débute sous de bien heureux augures ! »

Et j'en ai la persuasion, que dis-je ? la certitude, ces augures ne mentiront point....

Si j'interroge du regard les visages des assistants, des amis qui sont venus en foule être les témoins ravis de votre union, chers enfants, j'y vois une bienveillance attendrie, une visible satisfaction qui ne laissent aucun doute sur la prédestination de vos deux âmes. Cette union, ils l'attendaient, elle leur semblait, depuis longtemps, d'une harmonieuse logique.....

Laissez-moi d'abord contempler le visage de cet heureux père, le Baron Frédéric Tutza, rejeton d'une des plus vieilles familles magyares, issue des Hospodars, et qui porte haut, mais sans emphase, le drapeau de l'honneur nobiliaire en notre époque démocratique. Ne m'a-t-il pas confié tout à l'heure que c'était là le plus beau jour de sa vie ? Sublime parole et qui donne une haute idée de la dignité morale de celui qui la proféra. Le bonheur de sa fille, tel fut, sans un instant de défaillance ou d'oubli, le but, l'idéal de toute cette existence d'activité et de sacrifices. Les aïeux du Baron Tutza luttèrent

jadis contre le Turc; dans la fiévreuse bataille moderne, leur descendant ne fut pas moins admirable. Il n'est pas d'héroïsme que dans les combats,

Si mes yeux se portent sur sa noble compagne, j'y vois une des plus suaves images de l'amour maternel. Elle non plus, la Baronne Tutza, n'a pas vécu pour autre chose, semble-t-il, que pour arriver un jour à cet instant unique, et, sans doute derrière ce front pur habitent les tendres souvenirs du passé tout pareil. Ainsi se repasse-t-on, dans le stade de la vie, le flambeau de l'amour.

« Quasi cursores ».....

Tous ici, vous connaissez Madame Antoniadis, qui fut pendant dix ans, avant la mort si regrettable de ce grand négociant d'Alexandrie, la compagne irréprochable de Gerassimos Antoniadis, à la mémoire duquel elle consacre encore ses pensées les plus chères..... Mademoiselle Lallie Clark nous apporte le salut du Nouveau-Monde. D'ailleurs, tous ceux qui vous aimaient, mes chers enfants, ont tenu à venir vous saluer malgré les distances. Et si Monsieur Philippe Dubast s'est arraché à ses méditations de philosophe à La Rochelle, si le marquis Bruno Lamberti est revenu de Bordighera, et si de Monsieur Ting enfin, l'on oserait dire qu'il n'avait abandonné le Céleste Empire que pour être plus tôt ici, je n'oublie pas que le comte de Barlieu, encore qu'il n'ait pas eu à quitter Paris, n'en a peut-être pas eu moins de mérite à s'arracher pour vous du tourbillon d'activité mondaine où l'entraînent son brillant esprit, ses goûts, son devoir social.....

Chers enfants, il ne manque à cette fête que votre père, Monsieur Ximénès del Rio, et Madame votre Mère. Mais soyez sûrs que si leurs dépouilles mortelles sont demeurées sous la dalle du somptueux caveau de famille qui leur est élevé à Valdivia, leurs âmes sont ici, bienveillantes, et qui bénissent votre tendresse.....

Tous ici, vous avez admiré les cadeaux merveilleux offerts par tout ce qui porte un nom dans notre étincelante société parisienne, et notamment ce saxe harmonieux représentant *l'Enlèvement de Proserpine*. Plus que cette divinité païenne cependant m'apparaît gracieuse celle que notre éminent ami Monsieur Ximénès del Rio, va tout à l'heure emmener au loin vers les pays de lumière et de loisir. Pensant qu'il viendra

toujours une occasion pour eux (peut-être la nécessité) de visiter le Chili, ou la Transylvanie, ce n'est ni vers Valdivia, ni vers Segesvar qu'ils se dirigeront demain, mais vers la radieuse Perse, à Ispahan, dont ils respireront les roses embaumées. Que notre pensée les y accompagne et fasse plus clément le ciel autour de leur voyage......

C'est la grâce que leur souhaite aussi un vieux patriarche, tout ému à la vue de leur bonheur.

VERTEUIL.

REVUE DE LA QUINZAINE

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

G. Heymans : *La Psychologie spéciale*, Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles, 1915. — Exposition universelle et internationale de San Francisco : *La Science française*, 2 vol., Larousse. — E. Picard : *L'Histoire des sciences et les prétentions de la science allemande*, Perrin, 0 fr. 60.

La Psychologie spéciale, qui étudie les individus isolés ou les classes d'individus, qui essaie d'établir des types : intellectuels, émotionnels, volitionnels..., est une discipline psychologique nouvelle, très pratiquée en Hollande ; dans un article récent des *Archives néerlandaises*, Heymans décrit les premiers résultats obtenus. Des aspects nouveaux et curieux y apparaissent nettement et peuvent conduire à discuter les relations de la science et de l'art.

Lorsqu'on fait tourner avec une vitesse croissante un disque mi-partie rouge, mi-partie bleu vert, pendant un certain temps les deux couleurs alternent très rapidement, mais, à partir d'une certaine vitesse, elles se fusionnent en une teinte grisâtre ; on admet que, soit dans la rétine, soit dans le cerveau ou la conscience, l'impression du rouge persiste encore lorsque survient le bleu vert. Or, d'après Wiersma, cette persistance irait de pair avec celle des idées et des dispositions d'esprits.

Si on prend un certain nombre d'individus, en apparence « normaux », on peut, au moyen de cette expérience, les répartir en trois catégories : 1° ceux qui voient le gris même avec une vitesse de rotation faible, c'est-à-dire chez lesquels les impressions persistent longtemps, 2° ceux qui ne voient le gris que si le disque tourne très vite, c'est-à-dire chez lesquels les impressions s'effacent presque immédiatement, et 3° ceux compris entre ces deux extrêmes. Chose curieuse : les individus de la première catégorie sont souvent obsédés par des idées fixes, alors que chez ceux de la deuxième on observe parfois des actes et des discours plus ou moins incohérents. Si ces caractéristiques s'accentuent, on se trouve en présence de types considérés comme des types anormaux.

On observe des impressions particulièrement persistantes avec des idées obsédantes chez les *mélancoliques* et les *paranoïques*, alors que l'incohérence est la marque des *maniaques*. Le disque apparaît gris aux premiers lorsqu'il fait environ 12 tours par seconde, et aux seconds lorsqu'il fait au moins 27 tours.

Dans les esprits dits anormaux, il ne faudrait voir qu'une intensification des variations normales de l'activité nerveuse. Il en serait de même pour les esprits dits supra-normaux.

M. Heymans est conduit à rapprocher les hommes de science des mélancoliques et des paranoïques, et les artistes des maniaques. Si l'on désigne par *fonction secondaire* l'influence que les représentations, les idées, les émotions continuent à exercer dans la conscience pendant un temps plus ou moins long après qu'elles sont nées, il paraît, d'après M. Heymans, tout naturel d'attribuer aux savants une fonction secondaire développée, car ils doivent avoir le pouvoir de contrôler leurs conceptions par une grande quantité de faits et de vues théoriques conservés en eux. Les artistes, au contraire, se distingueraient par une faible fonction secondaire.

Il m'a paru intéressant de livrer à la méditation des lecteurs du *Mercure* ces considérations, quelque peu paradoxales.

§

Il est bien difficile de séparer le domaine de la science de celui de l'art. On s'en aperçoit aisément à la lecture des deux volumes que la librairie Larousse vient de consacrer à **la Science française à l'Exposition de San Francisco**. On sait que *le Ministère de l'instruction publique de France* a accepté l'offre qui lui était faite de participer à cette exposition internationale et universelle, et quel succès la France y a obtenu On a réuni en une bibliothèque assez abondante les livres, aussi bien ceux jaunis par le temps que ceux dont l'encre est encore fraîche, où sont consignés les progrès scientifiques les plus notables accomplis en notre pays et où apparaît le génie créateur de nos savants. M. Lucien Poincaré, directeur de l'Enseignement supérieur et savant d'une haute culture, a écrit l'*Introduction* à la série des notices, courtes et substantielles, consacrées à chaque science et où se trouve résumée l'œuvre accomplie par la France dans la discipline correspondante. En de très belles pages, M. Lucien Poincaré a donné les caractéristiques essentielles de la Science française. Il évoque les noms illustres de Descartes, Lavoisier, Champollion, Ampère, Lamarck, Cl. Bernard, Pasteur...

La clarté est un besoin de cette science... Elle a le goût du général, mais elle sait que ce qui est nuageux et obscur n'est pas nécessairement profond ; elle reste sage et prudente dans sa conclusion ; la modération et la modestie lui plaisent et ajoutent encore à sa force ; elle n'a pas l'outrecuidante pensée qu'elle connaît tout et qu'elle a le droit de s'imposer même par la violence. Elle a pour principe de choisir ; elle distingue dans les fruits qu'elle cueille les bons et les mauvais ; elle ne s'appesantit pas inutilement sur d'inutiles constatations et va directement à l'essentiel. Comme telle autre, elle pourrait accumuler les faits, les cataloguer, les réunir, mais elle ne saurait se contenter d'une telle besogne et elle veut trouver au

milieu de la gangue le métal fin qu'il convient de travailler et, par une habile présentation, elle le fait briller en pleine valeur.

M. Poincaré rappelle que, sur le terrain scientifique comme sur d'autres, la France a été la plus révolutionnaire des nations, et, en même temps, elle s'est montrée toujours tolérante, sympathique, généreuse.

La première notice est celle d'Henri Bergson sur *la Philosophie.* Ce brillant exposé,où la France apparaît comme la grande initiatrice, ne relève pas de ma rubrique. Les savants, il est vrai, figurent pour une large part dans cet exposé. On lira, entre autres, la belle page consacrée à la méthode de Claude Bernard. La philosophie française n'a-t-elle pas toujours été étroitement liée à la science positive? « Ailleurs, en Allemagne par exemple, tel philosophe a pu être savant, tel savant a pu être philosophe; mais la rencontre des deux aptitudes ou des deux habitudes a été un fait exceptionnel, et, pour ainsi dire, accidentel. » Chez Descartes se trouve réalisée l'union intime entre la philosophie et les mathématiques ; la philosophie française du XVIIIe siècle s'est recrutée principalement parmi les géomètres, les naturalistes, les médecins, et au XIXe siècle quelques-uns des plus grands penseurs français vinrent à la philosophie à travers les mathématiques. « La philosophie française serre de près les contours de la réalité extérieure, telle que le physicien se la représente, et de très près aussi ceux de la réalité intérieure, telle qu'elle apparaît au psychologue. Par elle-même elle répugne le plus souvent à prendre la forme d'un système ; elle rejette aussi bien le dogmatisme à outrance que le criticisme radical. »

J'ai remarqué qu'aucune notice spéciale n'avait été consacrée à la *Psychologie ;* la chose me paraît intéressante à signaler. A-t-on jugé que l'étude de l' « âme » n'est pas du domaine de la science ?

En lisant la notice de M. Paul Lapie sur *la Science de l'éducation*, j'ai été frappé de la pauvreté actuelle de la France en pédagogues. La pédagogie ne semble pas être dans le génie de notre race ; la pédagogie n'a été le plus souvent que l'art de dresser les individus ; or, pour les Français, « l'éducation doit être, avant tout, œuvre de liberté et de raison ».

M. Paul Appell consacre une magistrale étude aux Mathématiques. Je ne puis que mentionner les intéressants exposés de M. Baillaud sur *l'Astronomie*, de M. Bouty sur *la Physique*, de M. Job sur *la Chimie*, de M. Lacroix sur *la Minéralogie*, de M. de Margerie sur *la Géologie*. M. Le Dantec parle ensuite de *la Biologie*, et le Dr Roger des *Sciences médicales*, mais ils le font de façons différentes : le premier s'est laissé en quelque sorte hypnotiser par la gloire de ces « rois géants de la science » : Lamarck, Cl. Bernard, Pasteur;

le second, au contraire, fait un tableau impressionnant de l'activité de toute la pléiade des jeunes travailleurs français.

Le second volume ne relève pas de ma compétence ; il est consacré à l'archéologie, l'histoire de l'art, la linguistique, la philologie, l'égyptologie, la sinologie, l'hellénisme, aux études italiennes, anglaises, germaniques, voire aux sciences juridiques, politiques, économiques.

§

La science française me conduit à revenir un instant sur un sujet auquel j'ai consacré quelques chroniques, il y a un an : celui de la science allemande. Il me faut signaler le livre de M. Emile Picard, paru depuis : **l'Histoire des sciences et les Prétentions de la science allemande.** Il fournit un nouvel exemple d'un penseur original venu à la philosophie à travers les mathématiques. M. Picard montre entre autres que beaucoup de savants allemands restent imprégnés de subjectivisme kantien ; le besoin de poser quelque chose *a priori* procède essentiellement de Kant, et s'est manifesté surtout en biologie. Les Allemands aiment à regarder Gœthe comme un des fondateurs du transformisme.

On peut conclure de plusieurs passages de ses œuvres qu'il se rattachait à la doctrine connue aujourd'hui sous le nom de préformation, d'après laquelle les transformations dérivent d'une force interne, dirigeant les modifications dans un sens déterminé à l'avance. Quelque intéressante que puissent être les vues de Gœthe, elles n'ont en réalité qu'un rapport purement verbal avec la doctrine lamarckienne des transformations directement provoquées par les actions réciproques entre les êtres vivants et le milieu. Aucune science ne prête, comme la biologie, à l'introduction de substances ou de forces uniquement créées pour donner l'illusion d'une explication, sans qu'une confirmation expérimentale soit possible.

M. Picard, qui fut l'ami du regretté biologiste Giard, ajoute :

Avec son amour des solutions formelles, la science allemande a aussi édifié certaines doctrines plus philosophiques que biologiques, que des critiques sévères tendent chaque jour à ruiner.

Les Allemands étalent à tout propos leur grand magasin de principes logiques et métaphysiques, et, en maints livres scientifiques, leur verbiage philosophique est insupportable,

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Bataille navale du Jutland — Il y a un mois, une première rencontre s'est produite entre les flottes anglaise et allemande, dans les eaux occidentales du Jutland, au nord du golfe de la Jahde. Après trois semaines, les gouvernements intéressés n'ont encore publié sur les circonstances de cette rencontre que des com-

muniqués d'une sécheresse voulue. L'un et l'autre paraissent avoir d'impérieuses raisons de déguiser quelles furent les véritables intentions de leurs Amiraux. Ils se sont bornés jusqu'ici à des imputations de dommages, qui sont niés énergiquement en Angleterre et sur lesquels, en Allemagne, on garde le mutisme le plus absolu.

L'Amirauté allemande, qui a pris les devants pour faire connaître *urbi et orbi* la rencontre, s'est attribuée la victoire. Elle a remporté simplement un succès tactique sur un espace limité de l'immense champ de manœuvre où eut lieu ce gigantesque tournoi, et il y a toutes apparences qu'elle a chèrement payé ce succès. Au point de vue stratégique, elle ne peut se flatter que de s'être dérobée à l'approche d'un détachement qu'elle a pris pour la flotte anglaise. Si l'on se place au point de vue de ses intérêts propres, il est permis de penser qu'elle aurait pu mieux agir. Elle avait à exploiter à son profit les fautes commises par son adversaire. Le fait de s'être jugée incapable d'exploiter une situation aussi favorable constitue pour elle une infériorité.

Notre intention n'est pas de relater les conditions de la rencontre et d'en tirer les enseignements qu'elle comporte. Il vaut mieux, pour aujourd'hui, dans l'ignorance où l'on se trouve des véritables circonstances de cette première prise de contact, s'en tenir à une simple esquisse de la manœuvre, telle que nous la concevons, et nous borner à quelques réflexions.

§

La flotte allemande, au grand complet, sort au point du jour le 31 mai, non pas pour offrir la bataille à la flotte anglaise, comme elle le prétend tardivement, mais dans l'espérance de surprendre et de détruire un détachement des forces navales ennemies qui a établi sa croisière à l'entrée du Skager-Rack et dont la présence lui a été signalée. La manœuvre consiste à attaquer ce détachement avec un groupe de forces supérieures, pendant qu'un autre, forçant de vitesse dans le Nord-Nord-Ouest, tente de lui couper la retraite vers la côte anglaise. La manœuvre réussit; le détachement de l'adversaire est anéanti presque en totalité, grâce à la supériorité de tir des navires allemands, après avoir opposé une énergique défense qui coûte des pertes lourdes aux Allemands. Mais le groupe qui a pour mission, en cas de fuite de la part des Anglais, de leur couper la route du retour se heurte à un second détachement, accouru à la rescousse ou qui se tient plus au large, en échelon refusé, comme l'on dirait sur terre. Ce second détachement fait irruption sur le terrain de la manœuvre et, conduit avec une décision sans égale par le contre-amiral Beatty, inflige une correction sévère aux têtes de colonne de la flotte allemande, qui cinglait au Nord-Nord-Ouest. Celle-ci, croyant avoir affaire à toute la flotte anglaise, vire cap pour cap et se

met à fuir vers Wilhelmshafen. Ceci explique que la division du contre-amiral Beatty n'ait presque pas à souffrir ; elle ne se trouve en effet exposée qu'au feu des canons de retraite de l'adversaire. En réalité, le gros de la flotte anglaise avec l'amiral Jellicoë n'arrive que le 1er juin, au matin, sur le terrain de la fuite de la flotte allemande. Celle-ci se trouve ainsi dépitée de sa méprise ; elle a laissé échapper l'occasion de combattre en forces supérieures une partie de la flotte anglaise. De là l'acharnement que met l'Amirauté allemande à chercher à accumuler des preuves, tendant à établir que les bâtiments de la division Beatty, le *Warspite*, etc. ont été les uns coulés, les autres fortement avariés, alors qu'il est avéré aujourd'hui que ses bâtiments n'ont eu que des dommages sans conséquence.

Telle est la vision que nous conserverons, jusqu'à plus ample informé, de cette rencontre inattendue des deux flottes rivales. Il se peut que nous soyons dans l'erreur ; mais jusqu'à ce qu'on apporte des documents positifs, nous nous en tiendrons à cette hypothèse.

On comprend, en une telle circonstance, le dépit des deux adversaires. Les Anglais ont à regretter la perte d'un détachement fort important, lancé en grand garde, sans avoir à sa portée un soutien suffisant. Les Allemands, plus dépités encore, regrettent d'avoir laissé passer l'occasion de détruire, avec la totalité de leurs forces, une fraction très importante de la flotte anglaise. Or, l'erreur de la flotte allemande s'explique très bien. C'était la fin de la journée ; le ciel était légèrement embrumé ; lorsque l'escadre allemande vit devant elle les fumées des navires de la division Beatty, accourant à toute vitesse, elle crut avoir affaire à toute la flotte anglaise. Pour qui a vu ces énormes navires brouiller tout l'horizon avec leurs panaches de fumée, cette erreur est parfaitement explicable.

§

Quelques simples réflexions maintenant sur cette mémorable rencontre. La flotte anglaise, ne pouvant ou ne voulant que se tenir sur la défensive, a un rôle fort difficile à tenir, en raison de l'éloignement de ses bases. L'obligation qu'elle s'impose de tenir un blocus resserré à l'ouvert du Skager-Rack et du Golfe de la Jahde l'expose aux pires surprises, car la distance de ses bases au point de sa croisière est sensiblement plus grande que celle des ports allemands à cette même croisière. Que l'on suppose les fiords de la côte de Norvège à la disposition de la flotte anglaise, il n'est besoin que d'un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte combien sa tâche serait facilitée. Il n'en est malheureusement pas ainsi. L'avantage de la situation stratégique est donc aux Allemands dans la mer du Nord. Enfermés dans leurs havres, à l'abri de hauts-fonds d'une navigation très difficile, ils restent maîtres de procéder par surprises, au moment qu'ils auront choisi. Il s'ensuit pour la flotte anglaise le rôle

ingrat de parer les coups et de procéder à des ripostes énergiques. Celles-ci peuvent être coûteuses ; elles comportent de grands risques.

La flotte anglaise doit se garder de lancer des détachements trop faibles à portée du gros de l'adversaire. Les « petits paquets » ne valent pas plus sur mer que sur terre. Sans doute, l'obligation s'impose de couper court au transit, qui, jusqu'ici,s'est exercé assez librement entre les ports de la Baltique et l'Ouest. Que de convois de matériel de toute sorte ont dû suivre cette voie pour arriver jusque sur les côtes de la Belgique! L'Angleterre a à sa disposition les moyens capables d'intercepter radicalement ce transit. Elle doit laisser cette tâche à de fortes escadrilles de destroyers, avec mission de s'engager à fond contre toute force adverse. Quand on se bat avec énergie, le dommage causé à l'ennemi est toujours sensible. Or, toute perte de la flotte allemande diminuera sa capacité d'offensive ; c'est ce qu'il faut chercher à réaliser. Il ne lui faudrait pas un nombre bien grand de « victoires » comme celle du 31 mai pour se trouver réduite à un rôle désormais négatif.

Autre ordre de réflexions. — Ceux qui ont foi dans l'indestructibilité des dreadnoughts et des superdreadnoughts ont éprouvé une déception profonde à lire les résultats de la rencontre du 31 mai. La *Queen-Mary*, dit un compte-rendu, a disparu en deux minutes, engloutissant tous ceux qui la montaient. Une telle constatation les frappe de stupeur. Ils sont près de croire à un sortilège. Pour moi, je ne trouve dans ce fait que la vérification de mes observations précédentes. La *Queen-Mary* est un superdreadnought d'un déplacement de 28.000 tonnes, cuirassé de bout en bout avec un amincissement de sa cuirasse vers les extrémités. D'aucuns attribuent à cet amincissement la raison finale de sa rapide destruction. Nous ne pensons pas ainsi. Sans doute, un tel navire représentait sur ses congénères d'il y a vingt ans des progrès remarquables au point de vue de ce que les marins appellent la résistance à l'avarie, c'est-à-dire une organisation intérieure permettant une localisation plus rigoureuse des dommages. Mais il faut tenir compte d'un autre ordre de faits : pendant cette même période de vingt ans, les moyens d'attaque ont accru leur puissance dans une proportion plus grande encore. Il s'ensuit une loi, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, d'après laquelle il existe un rapport à peu près constant entre la valeur des moyens de défense et celle des moyens d'attaque. Nous avons occasion de vérifier une fois de plus la constance de cette loi. Nous en concluons qu'à la guerre, c'est toujours le moral qui fera pencher la balance, et non la « *royauté matérielle* », comme je le lisais encore ces jours derniers, dans un de ces articles, bien informés, avec lesquels on empoisonne l'esprit public, sous le prétexte de le rassurer.

§

Venons au bilan des pertes. Il est sage pour leur évaluation d'écarter les versions confuses, qui ont vu le jour dans les bureaux de rédaction. On peut se borner aux deux communiqués de l'Amirauté anglaise et à celui de l'Amirauté allemande. Ils contiennent des éléments d'appréciation suffisants. Le premier communiqué anglais fixe de suite sur les pertes britanniques ; il les avoue avec une loyauté, une franchise qui ont pu paraître excessives. Il laissait supposer en effet que les pertes en destroyers étaient plus élevées qu'en réalité. Il ne déguisait pas que six destroyers, dont on était sans nouvelles, étaient considérés comme perdus. Ajoutés aux cinq navires de cette classe dont les noms étaient cités, on arrivait ainsi à un total de onze destroyers. Or, il n'y a eu que huit de ces bâtiments perdus. Ce premier communiqué reflète l'état d'esprit du gouvernement anglais, au lendemain de la rencontre. A le prendre à la lettre, c'est une défaite sèche, sans compensation véritable, et c'est bien l'impression qu'il a laissée dans l'esprit des lecteurs. Il a fallu que l'Amiral Jellicoë fit entendre une protestation pour rétablir les faits sous un jour plus favorable et qui était plus près de la vérité. Le chef de la flotte anglaise ne pouvait accepter ce communiqué d'une sècheresse choquante, qui enregistrait la défaite d'une partie de ses forces, sans qu'on fit appel aux témoignages de ceux qui avaient pris part à la bataille. Au sujet des coups portés à l'adversaire, le communiqué se bornait à énoncer : « Les pertes de l'ennemi sont importantes ; elles sont au moins d'un croiseur de bataille détruit et d'un autre bâtiment avarié. » Le second communiqué apportait heureusement des précisions : « Un cuirassé dreadnought, dit-il, du type *Kaiser* a sauté au cours d'une attaque par nos destroyers et *on croit* qu'un autre cuirassé du même type a été coulé par le feu de l'artillerie. » Eliminons ce second cuirassé, puisqu'à son égard on ne fait que « croire » : mais retenons le premier qu'on a vu sauter. C'est là un phénomène qui frappe la vue, et l'impression qu'il cause est trop forte pour laisser le moindre doute. Donc, nous avons d'abord au tableau *un cuirassé* du type *Kaiser*. Le même communiqué ajoute : « De trois croiseurs dreadnoughts, dont deux seraient le *Dorflinger* et le *Lützov*, un a sauté ; l'autre, violemment engagé par notre escadre de cuirassés, a été aperçu désemparé, s'arrêtant. On a aperçu le troisième sérieusement endommagé. » Pour les mêmes raisons, ne retenons de ces trois affirmations que la première : un des trois croiseurs dreadnoughts a sauté. Donc, nous avons déjà au tableau : un cuirassé du type *Kaiser* et un croiseur cuirassé du type *Lützow*. Le communiqué poursuit : « Un croiseur léger allemand et six contre-torpilleurs ont été coulés. » Il y a lieu de retenir cette nouvelle déclaration. Enfin, il conclut : « En outre, au moins deux autres

croiseurs légers allemands ont été aperçus désemparés. On a observé les coups réitérés frappant trois autres cuirassés dreadgnouhts. De plus un sous-marin allemand a été éperonné et coulé. » Il convient cette fois d'ajouter à notre tableau : 2 croiseurs légers, dont la perte est d'ailleurs avouée par la partie adverse, et 1 sous-marin. On compte donc au total :

1 cuirassé dreadnought du type *Kaiser*.
1 croiseur-cuirassé dreadnought du type *Lützow*.
3 croiseurs légers.
6 contre-torpilleurs.
1 sous-marin.

Nous adoptons ce minimum ; ce sont là des pertes sévères pour la flotte allemande.

Passons au communiqué allemand. Nous allons y trouver les recoupements nécessaires pour qu'on puisse adopter, comme minimum des pertes, le tableau ci-dessus.

L'Amirauté allemande avoue d'abord la perte d'un « vaisseau de ligne », le *Pommern*. Il y a donc aveu de la perte d'un cuirassé. Mais cette déclaration nous paraît suspecte. Nous avons toutes raisons de croire que le cuirassé dont il s'agit n'est rien moins que le *Pommern*. Celui-ci, en effet, a déjà été signalé comme détruit au mois d'août 1915. L'agence Wolff avait alors démenti cette destruction ; mais cette dénégation de l'agence virtuose n'a rien de péremptoire. Dès lors, le mensonge de l'Amirauté allemande s'explique tout naturellement. Du moment que la flotte venait de perdre un cuirassé par explosion, phénomène qui n'avait pu échapper à la vue de l'adversaire, il n'y avait qu'à mettre sur le cadavre l'étiquette du *Pommern* qui depuis longtemps ne comptait plus. Le bénéfice du mensonge vient du fait que le *Pommern* est un cuirassé de vieille date, dont la perte était peu sensible. Mettons donc le *Pommern* hors de discussion, et enregistrons l'aveu allemand de la perte d'un cuirassé de ligne, ce qui correspond assez exactement aux indications du côté anglais. Le communiqué allemand ajoute : « On ignore jusqu'à maintenant le sort du vaisseau de ligne *Frauenlob*. » Je n'ai pas le texte allemand sous les yeux ; je n'en possède que la traduction donnée par les journaux suisses. Y a-t-il là une faute de traduction ou des mots ont-ils été sautés dans la transmission du télégramme ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il n'a jamais existé de vaisseau de ligne du nom de *Frauenlob*. Le *Frauenlob* est un croiseur qui a été signalé d'ailleurs, ainsi que le *Pommern*, comme perdu au mois d'août 1915. Ici, le mensonge est plus grossier, si vraiment le texte allemand fait suivre immédiatement l'expression « vaisseau de ligne » du nom du *Frauenlob*. Du fait que l'Amirauté allemande a dans cette affirmation rapproché le

nom d'un croiseur léger de la mention « vaisseau de ligne », on peut conclure que vraiment un croiseur cuirassé de ligne a bien été perdu. La concordance s'établit ainsi avec les renseignements fournis par l'adversaire. Pour le reste l'accord se fait encore plus aisément. Les Allemands avouent la perte du *Wiesbaden*, dès la première heure, et laissent entendre que l'*Elbing* et le *Frauenlob* sont également perdus. Il y a donc bien trois croiseurs légers allemands au tableau anglais. En ce qui concerne les contre-torpilleurs, l'aveu allemand porte que « quelques-uns n'ont pas reparu ». L'ennemi estime en avoir détruit six. Enfin, un sous-marin allemand a été « abordé et coulé ». Pour ce genre de navires, l'Amirauté de Berlin n'avoue jamais (1).

On arrive ainsi à un total de pertes dépassant 70.000 tonnes contre environ 100.000 du côté anglais. La marge de supériorité, qui existait au profit de nos alliés, n'est pas diminuée.

Il est à noter que ces 70.000 tonnes représentent un minimum. Le chancelier a dit au Reichstag : « Sans doute, plusieurs de nos beaux navires ont été coulés et beaucoup de nos vaillants matelots ont péri. » Le Contre-Amiral Helbinghaus a déclaré de son côté : « Il va sans dire qu'une partie de nos vaisseaux sont aussi gravement endommagés. » Ces déclarations ont du poids ; elles sont de nature à encourager nos alliés à persévérer dans l'opération qu'ils ont commencée, c'est-à-dire dans la tenue d'un blocus resserré, qui seul peut conduire à des résultats.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : M. Emile Boutroux, sur « l'Allemagne et la guerre ». — *Revue de Paris* : Les intellectuels allemands vus par un Français pendant vingt ans. — *La Grande Revue* : Plusieurs des cent visions de guerre de M. J. Vocance. — *Les Humbles* ; *La Revue franco-macédonienne* : nouveautés. — Memento.

La **Revue des Deux Mondes** a publie, le 15 mai, la « deuxième lettre » de M. Emile Boutroux sur « l'Allemagne et la guerre ».

Quand la philosophie sait prévoir, elle dépasse les arts et les sciences. Elle se borne, hélas ! le plus souvent à des constatations, à la suite des poètes, des artistes, des savants, et elle les inquiète sur eux-mêmes, avec la ténacité particulière au parasitisme.

M. Emile Boutroux aurait montré cent fois plus de talent — et il en montre, on le sait, beaucoup ! — s'il avait écrit librement sur l'Allemagne avant août 1914, comme il remplit le devoir patriotique de le faire aujourd'hui. Le vrai visage de l'Allemagne, s'il eût été

(1) L'agence Wolff a avoué tardivement la perte du croiseur-dreadnought *Lützow* et du croiseur léger *Rostock*. Nos conclusions se trouvent ainsi confirmées.

démasqué à temps, avec cette opportunité toujours inopportune en apparence, parce qu'elle empêche les danseurs en rond de prendre leur plaisir, aurait averti les civilisés d'occident à s'unir plus tôt qu'ils ne l'ont fait.

« Rêver une conversion de l'esprit allemand serait aussi insensé que de s'attendre à la transformation d'un loup en agneau », écrit M. Emile Boutroux. Il le savait, sans doute, depuis des années. Que ne l'a-t-il répandu ! L'autorité de sa signature lui permettait de s'aliéner les suffrages de nos mauvais voisins, en nous avertissant de leur véritable caractère, de leur immuable barbarie, avant qu'ils les appliquassent en plein soleil à leurs abominables fins.

Paul Déroulède, instinctivement, avec son grand et honnête cœur, a pressenti que le succès de 1870-71 avait replacé l'Allemagne dans sa tradition de brutalité, sous l'égide prussienne. Il n'a pas su convaincre l'élite intellectuelle qui crée les courants nationaux de l'opinion, chez nous, parce que son œuvre littéraire manqua par trop de style, et parce que, politiquement, ses dons de tribun n'étaient qu'en surface.

Ah ! si un Français de la valeur spirituelle de M. Emile Boutroux avait dénoncé le danger allemand, lorsque le Kaiser, ses ministres et ses ambassadeurs souriaient à l'est et à l'ouest, — vers 1900, par exemple, environ à l'époque où Nietzsche nous était révélé. Quelle magnifique occasion pour un philosophe français ! A propos de cet Allemand indiscipliné, au génie terrible éclos dans l'empire de la Méthode, dire le but unique de cette méthode, dire... ceci, en somme :

> L'Allemagne s'est révélée dans la forêt de Teutoburg, en l'an 9 après Jésus-Christ, comme une puissance, non seulement opposée à la puissance latine, mais essentiellement guerrière. Et, en effet, ce n'est pas dans les temples sereins de la sagesse classique, c'est seulement parmi les horreurs d'une guerre à mort que l'Idée pourra revêtir la force matérielle dont elle a besoin pour s'imposer aux nations rebelles, entêtées de leur indépendance.
>
> Combattre les latins, construire et faire triompher la théorie d'une culture morale, religieuse, intellectuelle, opposée aux principes de la civilisation classique : telle est la tâche qui incombe à l'Allemagne.

La faute a été de limiter au rapt de l'Alsace-Lorraine le grief français contre les Etats germaniques. La basse politique a abusé de cet argument. Il a écœuré l'opinion surtout après l'aventure boulangiste. Que n'a-t-on vu un historien, un philosophe, entamer le procès de l'Allemagne, de la tradition teutonique, de la cruauté, de la fourbe inhérentes au Goth à travers les siècles, — au risque d'être discrédité par la critique d'Iéna ou de Berlin, traité par elle d'ignare ou de sectaire, vilipendé par ses agents, à New-York comme à Lima !

Voici une explication de la mission providentielle de la Prusse, selon les Prussiens, telle qu'elle apparaît à M. Boutroux :

L'Etat prussien, suprême réalisation du divin, ne peut être obligé qu'envers lui-même. C'est dire que son devoir est de n'admettre, en face des autres Etats, d'autre loi que la force, et, par tous les moyens, de se rendre toujours plus fort. Sa tâche est d'organiser l'Allemagne, puis le monde, et de recréer l'humanité. Il en est de son œuvre comme des grandes cathédrales du Moyen Age. Qui s'inquiète aujourd'hui des misères, des bassesses, des injustices, des crimes, des atrocités qui ont pu se mêler au travail pieux dont elles sont issues? Qu'est-ce que les individus, au regard de l'œuvre anonyme et grandiose, qu'ils construisent sans la comprendre? Les individus retombent dans le néant, d'où ils ne sont sortis un instant qu'à l'appel de l'esprit, qui avait besoin de leurs mains pour se réaliser. Mais l'œuvre reste, l'œuvre, qui seule importe. De même, qui pourra bien accuser l'Allemagne d'avoir assassiné lâchement des nations loyales et inoffensives, d'avoir renié sa signature, d'avoir massacré des enfants, des vieillards et des femmes, d'avoir, avec une brutalité de sauvage, infusé son noble sang à des races dégénérées, lorsque le monde entier sera allemand ou dressé à bénir le joug allemand ?

Cette étude de la pensée allemande inspire à M. Emile Boutroux la conclusion que le germanisme subsistera, après la guerre, à moins d'une « révolution morale et intérieure », dont on ne saurait dire si elle se produira. Et l'éminent philosophe termine par cette page à méditer :

Ce qui dépend de nous, c'est d'avoir, demain non moins qu'aujourd'hui, la volonté ferme de maintenir, non en paroles, mais en réalité, les principes sacrés pour lesquels nous luttons : la liberté et la dignité humaine, l'indépendance des nations grandes et petites, le respect de la justice et de la morale dans les rapports entre les peuples comme dans les relations des individus.

Ce qui dépend de nous, c'est de nous rendre compte du danger mortel qui nous menacerait, si, considérant cette guerre comme un simple cauchemar effroyable, sans doute, mais passager, nous nous imaginons que nous pourrons, la paix signée, reprendre notre vie au point où nous l'avons laissée en juillet 1914.

Nous sommes dûment avertis. Les menaces de l'empereur allemand, du général F. von Bernhardi, des interprètes officiels de l'idée allemande n'étaient pas de vaines paroles. L'Allemagne fait, de la domination sur l'univers, et en particulier de la mutilation et de l'asservissement de la France, une condition de son existence. *Weltherrschaft oder Nidergang!* « Hégémonie universelle ou décadence », c'est sa devise. L'Allemagne croit, d'ailleurs, de longue date, et par-dessus tout, à la toute-puissance de l'idée pour créer le fait, de la volonté et de l'organisation pour produire la force morale, l'union, l'enthousiasme et la persévérance, aussi bien que la force matérielle. Ce n'est pas la quantité de force visible qui lui restera après la guerre qui sera la mesure des périls qu'elle pourra encore faire courir à l'humanité, c'est la persistance de sa volonté de domination, d'a-

grandissement et d'oppression. Latente, invisible, dissimulée, niée, cette volonté, si nous jugeons de l'avenir par le passé, subsistera. Et qu'est-ce qu'un traité de paix ? Qu'est-ce que des engagements allemands ? La sincérité allemande consiste à employer, en conscience, les moyens les plus propres à tromper les autres au profit de l'Allemagne.

Nous ne saurions manquer de comprendre, désormais, que prêcher le désarmement, c'est vouloir se livrer à l'Allemagne, et que pacifisme signifie, en fait, consentement à la germanisation de l'univers. Ce n'est pas par hasard que le prix Nobel de la paix était, en 1914, promis à Guillaume II.

Et nous aurons constamment présente à l'esprit cette pensée, que ce qui constitue notre France, c'est, avec notre sol, qui nous a fait siens et que nous avons fait nôtre, notre âme nationale, incarnée dans nos traditions, dans notre histoire, dans notre littérature, dans nos monuments, dans nos mœurs, dans nos institutions, en sorte que négliger notre passé pour nous borner à contempler un avenir abstrait et vague, ce serait dépouiller nos idées françaises de leur contenu, de leur beauté, de leur vie, de leur action sur l'âme des peuples, pour les réduire à l'état de mots sonores et vides, qui n'engendrent plus, parce qu'ils sont détachés des réalités vivantes. L'être concret, c'est le passé ; demeurer une même personne, c'est incorporer à son passé ses fins présentes et ses rêves d'avenir.

Mais si conserver et faire prospérer la France que nous ont léguée nos pères est notre premier devoir, la présente guerre aura ce résultat de nous faire mettre à leur rang, à un rang inférieur et peut-être infime, maintes différences d'opinions, auxquelles, jadis, nous prêtions parfois une importance vitale. On peut vivre sans imposer aux autres ses croyances, ses opinions, ses habitudes, et sans prétendre les dominer et les opprimer. Mais que deviendrait la vie humaine, si l'on en retranchait la tradition, la variété, la liberté, la poésie, la fidélité, la justice et l'humanité ?

Or, demain comme aujourd'hui, il nous faudra reconquérir chaque jour ces biens suprêmes, si nous voulons les posséder.

§

La Revue de Paris (1er juin) donne la seconde partie des « Croquis de l'Allemagne d'avant-guerre » de M. Marc Henry. L'auteur se présente lui-même au public dans la note ci-après :

En 1895, avide d'imprévu, — j'avais alors vingt-trois ans, — je partis pour Munich où je débarquai par une matinée de printemps avec deux pièces d'or au fond de ma poche pour tout capital. Je ne connaissais de la langue allemande que ce qu'on apprenait au lycée, c'est-à-dire moins que rien. Le 2 août 1914, quand je revins en France pour la mobilisation générale, il y avait près de vingt ans que je vivais en Allemagne. J'y étais devenu une personnalité connue dans tous les milieux et dans toutes les villes. D'abord correspondant d'un journal français, j'avais commencé par donner un peu partout des conférences sur notre littérature, notre art, notre vie sociale. Ensuite je fondai la *Revue franco-allemande*, bimensuelle et bilingue, qui, quatre années durant, groupa près de deux cents écrivains de France et d'Allemagne dans la pensée d'un rapprochement intellectuel des deux pays. Je joignais bientôt à cette revue une maison d'édition. La nouvelle génération littéraire de l'Allemagne y publia ses premières œuvres. En 1903, je

fondai à Munich, puis plus tard, en 1906, à Vienne, deux théâtres qui exercèrent une certaine influence sur l'évolution intellectuelle de l'Allemagne. Je travaillais enfin à répandre dans l'Europe centrale notre poésie et notre musique populaires. A cet effet, j'organisai des concerts, des conférences et j'écrivis plusieurs livres, entre autres une anthologie en allemand intitulée : *Joli Tambour*.

L'auteur ainsi défini par lui-même, on peut faire confiance à ses informations, à ses souvenirs et à ses jugements :

J'ai parcouru constamment l'Europe centrale, j'ai pénétré dans les différents milieux littéraires et artistiques de l'Allemagne, j'ai fréquenté les écrivains, les musiciens, les peintres, les acteurs, les virtuoses, tout le monde tapageur des « m'as-tu vu », des « m'as-tu lu », des « m'as-tu entendu ». Débarrassé des lunettes roses de l'adolescence, mûri par la dure expérience, j'ai suivi leurs folles randonnées vers le succès, vers la renommée, vers l'argent, vers les honneurs ; j'ai noté leurs travers, leurs infamies, leurs passions réelles ou feintes, les multiples manifestations de leur égoïsme et de leur ambition. Ils sont bien, ces enfants intelligents de l'Allemagne moderne, les produits artificiels et violents d'une société fraîchement parvenue, pauvre de traditions mais riche en appétits, incapable de comprendre les subtilités ataviques du tact, de l'harmonie, de la mesure. Il exagèrent en tout ; c'est pourquoi ils s'accommodent si facilement de la lourdeur de leur architecture et de leur cuisine. Ils souffrent d'une erreur perpétuelle d'optique. Ils prennent l'obésité pour de la force, l'obscurité pour de la profondeur, le verbiage pour de la fantaisie, la sentimentalité pour du cœur, le « kolossal » pour du sublime, l'organisation et la discipline pour de la culture, la cruauté pour du courage et le talent pour du génie. S'ils sont amusants, c'est souvent à leur insu et à leurs dépens...

« Les exemples d'indélicatesse littéraire fourmillent en Allemagne », dit M. Marc Henry. Il nous montre un Wilhelm Bolsche qui a surtout démarqué les travaux de notre Henri Fabre ; — M. Otto-Julius Bierbaum, poète et romancier soutenu par un Mécène prodigue, qui attaque et « vilipende » son bienfaiteur lorsque celui-ci, en cinq ou six ans, ayant dépensé environ huit millions, se retire dans ses terres ; — un Danny Gürtler qui hurle devant les foules des poèmes « illisibles » dont « l'idée seule était bonne » et « n'était jamais de lui », empruntée à Maupassant, Gorki, Kipling, Poe, etc., ou qui s'attribue, plus simplement encore, l'œuvre de son compatriote Ludwig Scharf...

On connaît l'aventure de ce malheureux qui, à l'issue d'un magnifique dîner, avale l'eau tiède d'un rince-bouche. L'Allemand boit toujours l'eau du rince-bouche quand il se targue de raffinement. Il met Shakespeare au cirque et Guillaume II sur un trône.

Bonn, un acteur aimé de l'empereur, qu'une retentissante aventure amoureuse avait rendu célèbre (1), résolut un jour de surpasser Reinhardt. Il

(1) Bonn, acteur au théâtre de la cour de Munich, s'était enfui en enlevant une

transporta Shakespeare au cirque, choisit une pièce où il pouvait évoluer au milieu du manège, revêtu d'une armure d'or, sur un cheval caparaçonné. Tous les acteurs qu'il engageait devaient connaître la haute école; le reste importait peu. Des annonces bizarres parurent dans la presse berlinoise : « On demande des jeunes acteurs qui soient bons écuyers. » Le clou de la représentation était une bataille où vingt-cinq chevaux descendaient des frises du cirque sur un plan incliné, semé d'arbres géants. Bonn s'y cassa la jambe. L'empire entier commenta ce haut fait et si l'art y gagna peu, la popularité du comédien s'en accrut considérablement.

. . . .

La science elle-même n'est pas toujours sincère ; elle devient pour quelques ambitieux un moyen de réclame, une sorte de papier d'emballage qui sert à envelopper les articles à la mode. Il est des savants qui paradent comme les comédiens ; ils ont leur parade et leur public.

Le docteur Schrenk-Nortzing, professeur à la Faculté de médecine de Munich et spécialiste célèbre des maladies nerveuses, lance une *Traumtanzerin* (danseuse-médium) qui se fait payer cher par les directeurs de music-hall la réclame scientifique de son protecteur. Schrenk-Nortzing écrit également un livre illustré, de six cents pages, sur les expériences de madame Alexandre Bisson : il patronne le spiritisme, couvre de son nom et de son autorité les impostures les plus flagrantes. On se demande toujours s'il est vraiment la dupe de ces truquages. Mais tout cela, c'est encore de la réclame.

Une « petite institutrice française » surprise par la guerre à Dusseldorf, y demeura un an, protégée par la mère de l'écrivain Hans Heinz Evers.

Par son entremise, — écrit M. Marc Henry, — j'ai pu reconstituer le sort de beaucoup d'intellectuels allemands. La plupart du temps, le gouvernement s'en sert pour claironner aux quatre coins de l'univers la grandeur de l'Allemagne, ses victoires, sa magnanimité. Ce ne sont pas des reporters ou des journalistes qui suivent les opérations sur le front des armées, ce sont des littérateurs de marque, des romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques. Ils sont devenus les valets du grand état-major. Leur signature a plus de poids auprès des lecteurs. L'empereur les comble d'honneurs pour mieux se les attacher. Il leur fait cadeau de la vie en les libérant de toute obligation militaire, à condition qu'ils mettent à sa disposition leur influence et leur notoriété. Ils enjolivent les horreurs du massacre, ils expliquent bénévolement les crimes et les incendies, il affichent un humanitarisme lyrique plein d'hypocrisie, s'efforcent de prouver qu'ils demeurent profondément « objectifs », et que leur âme est également capable de s'élever *au-dessus de la mêlée*.

Herbert Eulenberg, le poète dramatique de l'amour, écrit à son journal en exprimant un regret impuissant :

— *Wir haben die Franzosen stets unglücklich geliebt.* (Nous avons toujours aimé les Français d'un amour malheureux.)

princesse bavaroise, une nièce du prince régent. A Berlin, l'empereur lui avait donné la direction du *Berliner Theater*, où il joua des pièces tirées des romans policiers de Conan Doyle, en collaboration avec le kaiser. — *Note de l'auteur.*

§

« Cent Visions de Guerre », que publie M. Julien Vocance dans **La Grande Revue** (mai), apportent une note vraiment originale au milieu de toutes les inspirations venues de là guerre, avec ou sans risques mortels pour leurs interprètes. Une note de la rédaction avertit : « De rapides impressions de campagne, écrites dans le moment même où elles ont été vécues. » C'est à peine croyable pour la plupart de ces cent visions : M. Vocance semble plutôt avoir patiemment obtenu cet effet de rapidité par un travail méticuleux de bon ciseleur.

Deux levées de terre,
Deux réseaux de fil de fer :
Deux civilisations.

La Mort a creusé sans doute
Ces gigantesques sillons
Dont les graines sont des hommes.

La batterie lourde dans le bois
Est secouée, ce soir, de quintes si violentes
Qu'elle va passer, qu'elle va passer, je vous assure.

Terrés dans nos cagnas,
L'ouragan tournoyant de fer
Ne nous atteindra guère.

Quatre trombes de fumée noire,
Dont tout le sol est ébranlé !
Où tombera la prochaine bordée ?

Pour arriver jusqu'à ma peau
Les balles ne pourraient jamais
Se débrouiller dans mes lainages.

Dans sa flanelle
Ses ongles vont, picorant
Les petites bêtes.

La mort dans le cœur,
L'épouvante dans les yeux,
Ils se sont élancés de la tranchée.

Front troué, sanglé dans la toile de tente,
Sur son épaule un camarade l'emporte :
Triste viande abattue... qu'une mère attend.

Occasion unique, ou rare,
De bien mourir, même sans gloire...
Que tu regretteras plus tard!

La femme de l'ambassadeur s'en est allée.
On dit qu'elle a beaucoup réconforté, complimenté.
Nous n'avons vu personne et n'avons pas encore mangé.

C'est ici vraiment le royaume des ombres
Errant à tâtons
Dans l'éternelle nuit.

Ils ont des yeux luisants
De santé, de jeunesse, d'espoir...
Ils ont des yeux en verre.

Pour quelques jours échappées de l'enfer,
Silencieuses, les ombres
Regardent vivre, s'aimer, rire et s'agiter les vivants.

Mes camarades, mes frères,
Nous avions beaucoup souffert...
Hélas ! vous vaincrez sans moi.

§

Les Humbles, « revue littéraire des primaires », viennent de reparaître : le premier cahier en mai, le second en juin, sous la direction de M. Maurice Wullens, qui dédie trois poèmes à l'infirmière qui l'a soigné.

§

La Revue Franco-macédonienne, « entièrement rédigée par les officiers, sous-officiers et soldats de l'Armée d'Orient », a commencé sa publication le 1er avril. Son but est de « faire mieux connaître la France aux populations d'Orient » et d'« intéresser le public français aux questions macédoniennes ». « Toutes communications concernant la Revue » doivent être adressées au lieutenant Laurent-Vibert, Lycée français, à Salonique, secteur postal 501.

On y trouve un essai très émouvant sur « l'âme du combattant », par le lieutenant L. V., un portrait du général Sarrail par le « chef R. C. », des impressions et fantaisies signées R. C., J. P., Jean de Tournes, capitaine D., — enfin des « Esquisses pour une Symphonie héroïque » signées C., capitaine de zouaves de l'A. O., et qui pourraient bien être de M. R. Canudo.

§

MEMENTO. — *La Vie* (juin) — « Préface à l'actuelle guerre », par M. E. A. Bourdelle. — « Bâtons de Maréchal », par Mme Rachilde. — « Charles de Fontenay », par M. A. Billy.

Revue bleue (27 mai-3 juin). — M. Pierre Lasserre : « Renan et l'Allemagne ».

Revue des Œuvres nouvelles (mai-juin. — Série de guerre, no 4). Ce fascicule comporte 256 pages remplies par 81 auteurs. Au verso de la couverture on lit cet avertissement : « La Direction se réserve le droit d'apporter à la copie telles modifications que la composition du numéro exigera. »

M. R. Bizot est l'auteur de cette pièce sincère qu'on aimerait à retrouver sur une belle image d'Epinal gravée en l'honneur du généralissime :

LA MÉDAILLE MILITAIRE

Le vainqueur de la Marne au visage si doux,
Celui dont le devoir et le pays sont tout,
Des mains du Président a reçu la médaille
Que de braves soldats pendant chaque bataille,
Par un glorieux fait, tâchent de mériter
Pour que le général la leur puisse épingler !
Notre Joffre, aujourd'hui, sur sa capote grise
Porte cette médaille où la France l'a mise.

Le Double Bouquet (juin) : M. R. de la Tailhède : « Une visite à M. Anatole France. » — « Turquoises », par Mme Viviane Hérard, — Poèmes de MM. Louis Le Cardonnel et Pierre Benoît. Un beau portrait littéraire de « Le Cardonnel », par M. E. Pilon.

Revue hebdomadaire (3 juin) : — M. H. Codrin : « L'Œuvre de guerre du peintre Albert Besnard. » — M. H. Bordeaux : « Le Théâtre au Front ».

La Grande Revue (mai) : — M. J. Destrée : « Le Principe des Nationalités et la Belgique ». — « Mounet-Sully », par M. René-Benoist. — « L'Allemagne contre les grands Allemands », par M. O. Hesnard.

La Revue de Paris (1er juin) : — Général Fonville : « L'Enseignement de l'Ecole de Guerre et la Guerre ». — « Emile Clermont », par M. R. Gillouin. — « La propagande française en Espagne », par M. R. Lantier.

Revue des Deux Mondes (1er juin) : — « La Mendicité allemande aux Tuileries (1852-1870) », par M. H. Welschinger. — Le troisième centenaire de Cervantès », par M. A. Morel-Fatio.

La Revue (1-15 juin) : — « La durée de la guerre et... », par M. Jean Finot et la censure. — Enquête sur Don Quichotte.

Le Correspondant (25 mai). — « Les forges de Moyeuvre », par M. F. Engerand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Wagner et les Français. — Bigre ! M. Poueigh n'est pas content. Il y a de quoi d'ailleurs. Non, M. Poueigh n'est pas content, et il me le signifie avec une cruauté qui m'incite à un humble retour sur moi-même. Je dois en convenir, depuis plus de quinze ans que je suis au *Mercure*, sans oser caresser quelque présomptueuse ambition littéraire, je m'appliquais pourtant, je soignais mes articles, je faisais de mon mieux, — mais de ce mieux, hélas ! inconscient ennemi du bien sans doute, qui me satisfaisait de moins en moins à mesure que s'additionnaient les années. Aujourd'hui plus qu'hier, réduit, hélas encore, trois fois hélas ! aux résidus d'une ardeur qui s'éteint et d'une verve qui succombe, je le sens jusqu'au fond de mon indignité, je le déplorerai jusqu'à mon dernier souffle : jamais il ne me fut ni me sera donné d'égaler, de ma plume au « style » de M. Poueigh, jamais je n'atteindrai, de ma lourdeur grossière, à

« l'élégance » de son esprit pas plus qu'à sa « délicatesse ». C'est trop évidemment évident, mais M. Poueigh est dur pour ceux qui n'ont point son talent. Heureusement que « *ce* qu'il pleut quand j'écris » portera peut-être bonheur à mes lecteurs, induits ainsi à l'indulgence. C'est une petite consolation. Entre autres noms d'oiseaux, M. Poueigh m'appelle « eunuque » et c'est plus inquiétant : car M. Poueigh, dont la fécondité musicale est mincissime, auquel le Ciel a refusé les joies de la paternité, et qui, au commencement de cette guerre, un jour que je le rencontrai place de la Trinité, me confia tristement être de corps débile et de santé flanchante M. Poueigh possède peut-être de particulières clartés sur ce chapitre. En tous cas, outre le souci de me rassurer quelque peu, la vérité m'oblige à constater, en toute modestie, qu'oncques je ne remarquai chez moi cette disgrâce amère ; que je ne me souviens, pas d'en avoir affligé aucune humaine créature d'un sexe différent du mien, et je jure que je n'ai jamais couché avec M. Poueigh. Mon physique, au surplus, paraît préoccuper M. Poueigh. Il m'attribue plus loin une « barbe d'ébène », mais il se trompe. Encore qu'au menton d'un « eunuque », elle n'est pas de bois. Elle est d'argent ($2 AzO^3Ag + K^2S = 2 AzO^3K + Ag^2S$). Chacun a ses petites faiblesses. J'en livre la formule à M. Poueigh malgré qu'il n'en usera point, puisque, par charité bien ordonnée, M. Poueigh se rase soi-même au saut du lit tous les matins. Mes cheveux, nonobstant, sont nature et, quoique de dix-sept ans son aîné, j'en ai plus que M. Jean Poueigh. Que voulez-vous, on ne peut pas accaparer toutes les infériorités. Mais M. Poueigh m'adresse des reproches plus graves et dont ma confusion est extrême. Il demande véhémentement : « De cette tribune qui porte au-delà des frontières, M. Marnold prit-il le soin de faire savoir au loin que l'état de guerre n'arrêtait pas notre activité artistique ? A-t-il appris à l'Etranger que nos grandes associations de concerts avaient pu fonctionner cette saison avec des programmes consacrés aux œuvres symphoniques *françaises* ? » C'est vrai que je ne le fis point. A quoi ai-je pensé ? Pardieu ! M. Poueigh a raison : j'ai dit même au contraire que pendant plus d'un an notre Opéra demeura clos et n'entr'ouvrit ses portes qu'à deux spectacles par semaine ; que nos « grandes associations de concerts » furent contraintes de fusionner pour indigence d'éléments orchestraux et de public civil ; que, précisément « cette saison », elles avaient enrichi leurs programmes de Haendel, de Mozart, de Beethoven et de Schumann, et, quant aux « œuvres symphoniques françaises » qu'on y ouït, le *Mercure*, qui n'est pas un quotidien, ne relatant en principe et d'ordinaire que l'inédit, j'avoue que je n'y en rencontrai guère qu'il fût glorieux pour nous et les auteurs de signaler « à l'Etranger », et peut-être eût-il mieux valu que je passasse sous silence l'unique

dont je fis mention, signée d'un nom français illustre. Toutefois, par ailleurs, il me semblait avoir parlé d'un « chef-d'œuvre », un *Trio* de M. Maurice Ravel. Mais c'est sans doute une illusion. Et M. Poueigh poursuit sans perdre haleine : « A-t-il rendu compte aux neutres des efforts répétés de notre Académie Nationale de Musique pour reconstituer des concerts historiques avec musique *française* du temps et pour faire entendre des fragments d'œuvres inédites de musiciens *français* contemporains, cependant qu'à l'Opéra-Comique les représentations ou reprises d'ouvrages *français* du répertoire assuraient la recette? » Là, je suis plus à mon aise. Tout de même, M. Poueigh exagère en répondant à ses questions par un tranchant : « Rien de tout cela. » Si, j'ai « rendu compte », peut-être pas spécialement « aux neutres » et, certes, avec moins « d'élégance » et de légèreté de « style » que ne s'exprime M. Poueigh, mais enfin j'ai « rendu compte » ici de ce qui s'est passé à l'Opéra, sans néanmoins dissimuler la portion de musique *italienne* qui absorbait parfois la moitié des séances, — (M. Poueigh ne voudrait évidemment pas que je mentisse), — et, en ce qui concerne l'inédit, je renvoie M. Poueigh à l'observation ci-dessus. C'est, en somme, mon droit de me taire, en ce moment, plutôt que de causer quelque peine à des « jeunes » qui ont l'avenir devant eux. Pour l'Opéra-Comique, il est réel que, n'y ayant pas été convié, je n'ai point soufflé mot de la reprise de *Phryné ;* je confesse avoir jugé superflu d'informer l'univers que notre seconde scène lyrique continuait à jouer imperturbablement *Manon*, *Carmen*, *Werther*, *Mignon* ou *les Noces de Jeannette*, et j'ignorais totalement que, auprès de *la Traviata* et de *la Fille du Régiment*, *Paillasse*, *la Tosca*, *la Vie de Bohême* et *la Cavalleria Rusticana*, qui encombrèrent l'affiche, *Madame Butterfly* et *Madame Sans-Gêne*, qui s'y viennent de joindre, fussent l'ouvrage de musiciens *français*. Je remercie bien vivement M. Poueigh de ce renseignement. Mais M. Poueigh est sans pitié quand il termine : « Qu'importe à M. Marnold les destinées de la musique *française ?* Tandis que tonne le canon de Verdun, M. Marnold entonne un los hyperbolique en l'honneur du plus *germanique* de tous les musiciens *allemands.* » Cette fois le coup me transperce. Ma pauvre tête ! Ne me figurais-je pas avoir, à propos justement du « Cas Wagner », rappelé à l'oublieux M. Saint-Saëns qu'aux côtés de « M. Rabaud » quelques « Français de France » honoraient dignement notre art sonore ! C'était une hallucination et je deviens maboule. Que « Debussy, Ravel, Fauré, d'Indy, Dukas, Schmitt, Roussel, Séverac » me pardonnent d'avoir omis de les défendre. J'atteste que j'en eus l'intention. Il est certain pourtant que je n'évoquai point M. Poueigh et c'est inexcusable, mais qu'il soit bien sûr que, quand paraîtra de lui quelque chef-d'œuvre, je ne manquerai pas d'en

« dévoiler au monde les beautés », au lieu de rester muet (du Sérail) ainsi qu'il m'advint à l'égard de *Pelléas*, de *Pénélope* et de *l'Heure espagnole*.

Ce n'est qu'après ce préambule, où il se mêle, au demeurant, de ce qui ne le regarde pas, que M. Poueigh entre en matière. Et ici encore M. Poueigh commence par avoir raison. N'avais-je point imaginé d'invoquer l'autorité de M. Saint-Saëns pour traiter d'« inexactitude » l'affirmation de M. Poueigh de « la haine de Wagner envers la France » ! Le témoignage de M. Saint-Saëns ? « Ah ! le bon billet ! » comme dit M. Poueigh. Il y a bien longtemps que j'ai lu *Harmonie et Mélodie*, et il m'était sorti de la mémoire que s'il y imprima, page 98 : « Représenter Wagner comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique », M. Saint-Saëns, à la page 38, y avait écrit, en effet : « Richard Wagner déteste la France... » M. Saint-Saëns est décidément un mauvais témoin. Je l'abandonne à M. Poueigh qui, d'ailleurs, devra s'arranger avec lui. Car M. Saint-Saëns ne s'arrête pas là. Voici sa phrase entière, dont la fin échappa sans doute à la vue fatiguée de M. Poueigh : « Richard Wagner déteste la France, *mais qu'importe cela au mérite de ses œuvres ?* »

Mais M. Poueigh dispose à sa rescousse d'autres autorités que celle de ce Janus. Quoiqu'elles datent et se dispersent de 1876 à 1887, elles offrent du moins l'avantage de n'avoir ou de ne montrer qu'un visage, si quelques-unes ne brillent point par la notoriété ou le poids, en dépit d'un extrait de « Philarète Chasles ». Je serai reconnaissant toute ma vie à M. Poueigh de m'avoir révélé le nom de Mme ou Mlle Léonie Bernardini, et M. Victor Tissot ne serait-il pas l'auteur du *Voyage au Pays des Milliards* ? Quoi qu'il en soit, les opinions de ces « autorités » tiennent, en texte minuscule et serré, trois pages de la réponse de M. Poueigh. Il me serait aisé d'en remplir six d'avis contraires provenant de la même époque, si riche en controverses de ce genre, et nous n'en serions pas plus avancés. Sans dédaigner éventuellement l'appui du « jugement d'autrui », que M. Poueigh veuille souffrir que j'en sois plus « ménager » que lui. Il ne s'agit pas de savoir ce que tels ou tels écrivains ont prétendu à ce sujet, mais s'il est exact ou « inexact » que Wagner ait eu « la haine de la France et le mépris de l'esprit et de l'art français ». C'est donc Wagner qu'il faut entendre en personne, et, à la lecture du long laïus de M. Poueigh, on est frappé de remarquer combien, au regard de la virulence des interprétations ou commentaires de ses dénonciateurs, les déclarations authentiques de l'accusé, sitôt que M. Poueigh lui laisse la parole, apparaissent soudain pour la plupart presque anodines, pour le moins d'un tout autre ton, constituées de considérations fréquemment objectives et assurément

fort licites dans la bouche d'un étranger, ou bien d'observations dont nous aurions bien dû tirer profit, comme cette allusion à la « garde mobile » avec quoi le général Niel ébauchait alors ce qui fut la « Nation armée » et est notre salut à l'heure actuelle. Sans pour cela qu'il nous haït ou méprisât, Wagner avait assurément le droit de préférer aux nôtres « l'art italien » dans son ensemble ou « la poésie espagnole », et, sur les « faveurs du prince », on prierait volontiers M. Poueigh de se reporter à l'*Essai sur la société des gens de lettres avec les grands* de d'Alembert. Mais, de plus, comme on vient de le constater plus haut pour la phrase de M. Saint-Saëns, il est prudent de se défier de ces citations tronquées, qui ont parfois une tout autre allure accompagnées de leur contexte. J'ai eu la curiosité de soumettre à l'épreuve quelques-unes de celles de M. Poueigh, et en voici le résultat, où je souligne les passages que M. Poueigh a négligés :

Il doit y avoir une raison particulière pour laquelle les Français n'ont pu, à aucune époque de leur splendeur, produire un art comparable, même de loin, à celui des Italiens, ni une littérature poétique qui approchât de celle des Espagnols. *Peut-être l'explication de ce phénomène ressortira-t-elle d'une comparaison entre l'Allemagne et la France à l'époque du plus grand éclat pour celle-ci, du plus profond abaissement pour celle-là... C'est alors que Louis XIV et ses courtisans promulguèrent les règles de ce qui passerait pour beau, règles dont, en allant au fond des choses, les Français n'ont pu encore se débarrasser sous Napoléon III ; de là datent l'oubli de leur propre histoire, l'extirpation des germes d'une poésie nationale, la corruption de la poésie et de l'art importés d'Italie et d'Espagne, la transformation de la beauté en élégance, de la grâce en convenance.* Il nous est impossible de reconnaître ce qu'auraient pu produire d'elles-mêmes les véritables facultés du peuple français ; il s'est tellement dépouillé de ses aptitudes, au moins dans ce qui se passe pour sa « civilisation », que nous ne sommes plus en état de déterminer ce qu'il serait sans cette métamorphose. (Œuvres en prose, VIII, 100/1.)

Ainsi qu'on voit, ce sont là considérations esthétiques d'un objectivisme assez marqué, qui pourraient être contresignées, non seulement par le Stendahl de *Racine et Shakespeare*, que par instants on croirait lire, mais par maints excellents Français qui estiment, et ont soutenu la thèse, que la Renaissance a faussé l'évolution naturelle de notre art autochtone et, partant, de notre « civilisation ».

La comparaison des Français à « un mélange de singes et de tigres » paraît évidemment plus difficile à digérer. Quoique Wagner l'emprunte, je ne sais où, à notre Voltaire, il n'est guère niable qu'il ne la développe avec une complaisance assez acerbe. Cependant, quand on la replace dans son cadre, elle revêt un aspect notablement différent de celui d'une injure pure et simple ; elle arrive, comme une sorte de conséquence, saisie au vol et inspirée de Voltaire, de pré-

misses plutôt singulières. Dans *Art allemand et politique allemande*, Wagner échafaude une théorie esthétique où il oppose, par assimilation parallèle, « le mime et l'artiste », « l'imitation et la reproduction », « le réalisme et l'idéalisme », et enfin « l'art français et l'art allemand ». Cette théorie vaut ce qu'elle vaut, mais, si abstraite, pesante et alambiquée que soit son élucidation verbeuse, il nous faut bien en admettre le point de départ pour comprendre la pensée de Wagner. Or, au chapitre VIII de cette étude, Wagner a l'idée un peu abracadabrante de prolonger cette assimilation par l'opposition analogue « du singe et de l'homme ». Il le fait d'ailleurs avec énormément de précautions :

En indiquant entre le mime qui se borne à imiter et l'artiste qui crée, qui reproduit réellement, un rapport analogue à celui du singe à l'homme, nous n'avions rien moins dans l'esprit que la pensée de vouloir jeter sur le caractère du mime un discrédit quelconque... L'analogie qui précède devient tout à fait lumineuse en ceci que, notre descendance du singe admise, nous devons nous demander pourquoi la nature n'a pas fait son dernier pas de l'animal à l'homme en partant de l'éléphant ou du chien, qui nous montrent pourtant des facultés infiniment supérieures à celles du singe?... Il y a dans la décision de la nature de choisir le singe pour faire le dernier et le plus important de ses pas, un mystère qui incite à de profondes réflexions... Après l'importance que nous venons ainsi d'attribuer à ce thème, nous osons espérer que nous ne nous exposerons plus à de fâcheux malentendus, lorsque nous rattacherons très sérieusement nos recherches ultérieures à cette analogie du singe avec l'homme. Nous croyons que si, dans cette analogie, nous ne perdons pas de vue le rapport entre la simple faculté artistique d'imitation et celle de reproduction de l'homme, nous aurons acquis ainsi une lumière très favorable pour éclairer les rapports entre le *réalisme* et l'*idéalisme*, dont on a tant parlé à la légère. (Œ. VIII 156, 7.)

Et Wagner, dont les écrits théoriques n'eurent jamais rien de « léger », part de là pour une interminable enfilade d'explications et de déductions au cours de quoi on tombe tout à coup sur le fameux « jugement de Voltaire » qui lui « semble d'une grande utilité pour compléter l'analogie tirée tout à l'heure du domaine de la physiologie ». Et il enfourche impétueusement ce dada, il en poursuit la métaphore à travers notre histoire de Richelieu à Napoléon III, en passant par la cour de Versailles, Marat, les septembriseurs et Bonaparte. Car « le tigre bondissant et sautillant avec grâce », où Wagner reconnaît « le véritable fondateur de la moderne civilisation française », c'est Richelieu ; Richelieu, « qui dansait le ballet avec passion » et qui « s'y rendit si ridicule devant la reine de France qu'il en conçut une colère de tigre ». Et il continue en ces termes où je distingue en *italiques* le contexte encadrant deux citations de M. Poueigh :

Tel était l'homme devant lequel pas une tête en France n'était ferme

sur ses épaules, et qui fondait dans le même temps la toute-puissante Académie avec laquelle il contint l'esprit français dans des règles qui l'oppriment aujourd'hui d'une convention qui lui est tout à fait étrangère. Ces règles permettaient tout, sauf l'illusion de l'idéalité ; par contre, un raffinement du réalisme, un tout puissant enjolivement de la vie réelle, tel qu'il ne pouvait être obtenu que par la direction donnée à la nature simiesque que Voltaire attribue à ses compatriotes, pour imiter la vie de la cour. Sous cette influence, toute la vie réelle se constitua dans un sens théâtral, et le véritable théâtre se distingua de la vie réelle uniquement parce que, pour leur agrément mutuel, public et acteurs échangeaient de temps en temps leur place. — Il est sans doute difficile de dire si ce perfectionnement de la vie a pour fondement un talent général des Français pour le théâtre, ou si tous les Français sont devenus des comédiens de talent par suite de ce raffinement conventionnel de la vie. *Le fait réel est que tout Français est un bon comédien, de sorte que le théâtre français, avec ses traditions, ses singularités et ses exigences, a été simplement copié par toute l'Europe Ce résultat serait sans danger pour l'Europe, s'il avait été possible à l'art dramatique en France de se rapprocher du véritable but du théâtre dans le sens élevé, en adoptant l'idéal du sculpteur et du poète.* Mais jamais une pièce ne fut écrite pour la scène française avec une tendance ou un sens idéal; *le théâtre, au contraire, resta toujours voué à l'imitation directe de la vie réelle, ce qui lui était d'autant plus remarquablement facile, que la vie elle-même n'était en retour qu'une convention théâtrale.* (Œ. VIII, 160/1.)

Ici encore, on aperçoit combien, séparées de ce qui les entoure et les explique, les deux citations de M. Poueigh acquièrent une portée tout autre que celle qui est, en réalité, la leur. Jadis on pouvait faire pendre un homme avec deux lignes de son écriture, et rien ne fut jamais plus commode que de faire dire à un auteur ce qu'on veut avec des découpages de cette espèce. L'allégorie simio-tigroïdale provient d'un « jugement de Voltaire », qui suggéra très probablement même à Wagner le postulat baroquement « darwinien » dont elle découle. Elle scandalise M. Poueigh qui naquit à Toulouse; moi qui suis Parisien à la quatrième génération, elle me ferait plutôt « rigoler ». Elle ne me paraît pas plus, chez Wagner, démontrer la haine de « la France » que sous la plume du châtelain de Ferney. Car il importe de remarquer de quelle « civilisation française » Wagner cherchait à détourner ses compatriotes dans l'opuscule intitulé *Art allemand et Politique allemande*. Cette longue et indigeste dissertation fut écrite en 1867 et parut en 1868, sans d'ailleurs plus attirer l'attention en Allemagne que chez nous. Elle est dirigée contre l'influence, alors prédominante outre-Rhin, de la France politique et mondaine du Second Empire, du Paris de Meyerbeer, d'Offenbach, de Thérésa, de « Mlle Rigolboche », du « Jockey-Club » et du « Grand 16 ». Elle combat surtout l'influence artistique et théâtrale du Paris de ce temps. C'est un imbroglio de

politique et de dramaturgie, parsemé de vues ingénieuses et, ainsi que le notait M. G. Servières cité par M. Poueigh, de « critiques très justes au goût français » où Wagner conseille en somme aux Allemands : « N'imitez pas les Français ; ils ont un art à eux dont vous ne parviendrez, en le copiant, qu'à la caricature. Soyez vous-mêmes. » N'était-ce pas fort légitime ? Et l'était-ce moins de chanter, à ces fins, les vertus de son peuple incarnées ou, plutôt, symbolisées par « l'adolescent allemand » ? Et il tance les princes germaniques de ne point favoriser un art national et de se ridiculiser par leur parisiomanie.

Au siècle dernier nous voyons en rougissant que des princes allemands furent captivés et éloignés du peuple allemand par des danseuses françaises, et des chanteurs italiens, à peu près comme, de nos jours, des princes nègres sont séduits par des verroteries et des mirlitons...

Et il souligne ce passage :

La civilisation française est née sans le peuple, l'art allemand sans les princes : la première ne peut arriver à aucune profondeur parce qu'elle ne fait que recouvrir le peuple, sans lui entrer au cœur ; le second, au contraire, manque de puissance et de perfection aristocratique, parce qu'il n'a pas encore pu ouvrir les cœurs des souverains à l'esprit allemand (Œ. VIII, 104)

Et, plus loin :

Nous avons vu récemment Mlle Rigolboche, un être qui ne se comprend qu'à Paris, exécuter les danses pour lesquelles elle est spécialement engagée, là-bas, par des entrepreneurs de bals publics, pour animer les lieux de divertissements les plus décriés, fréquentés par les passants, appelée à danser sur un théâtre de Berlin qui l'annonçait en grande vedette, comme « danseuse de cancan » parisienne ; un haut personnage de la haute aristocratie prussienne, habitué à prodiguer ses attentions au monde artistique, a été honoré de la conduire dans sa voiture. Cette fois, la presse française nous a quelque peu fustigés ; avec juste raison, le sentiment français s'est récrié sur cette manière de produire la civilisation française sans les *convenances* françaises (Œ. VIII, 124.)

Plus tard, en 1871, dans ses *Souvenirs sur Auber*, duquel il admirait *la Muette* avec un déconcertant enthousiasme, il écrira en reprenant sa thèse :

Depuis deux cents ans, le goût français, c'est-à-dire l'esprit de Paris et de Versailles, a été le seul ferment créateur de la culture européenne ; car, si le génie d'aucune nation n'a pu créer de nouveaux types d'art, l'esprit français, du moins, a produit encore la forme extérieure de la société, et, jusqu'à nos jours, le costume à la mode... Rien ne nous montre mieux que les Français sont le peuple souverain de la civilisation actuelle que le fait que notre fantaisie sombre aussitôt dans le ridicule, quand nous nous imaginons que nous n'avons qu'à vouloir pour pouvoir nous émanciper de leur mode. Nous reconnaissons immédiatement qu'une « mode allemande »,

mise en opposition à la mode française, serait quelque chose de tout à fait absurde (Œ. X, 105-106).

Bref, le souhait et le but de Wagner était de libérer de la tutelle française ou, plutôt, « parisienne » de l'époque, l'art de son pays et tout spécialement son théâtre, dont il « dénonce la décadence ». Et c'est cette hantise qui l'amène à rédiger *Une Capitulation*. « Ce sera une parodie des parodies d'Offenbach », écrivait-il à Richter auquel il demandait d'en composer la musique. Et, en effet, ce « vaudeville bon enfant, mais sans gaîté », ainsi que le qualifie M. Vincent d'Indy, est fabriqué sur le modèle des livrets coutumiers à l'auteur de *La Vie Parisienne*. S'il est tout aussi bête, il n'est pas plus méchant. Il fut achevé par Wagner en octobre 1870 et Paris ne capitula qu'en janvier 1871. La *Capitulation* dont il s'agit, — comme M. Vincent d'Indy l'a montré dans une conférence reproduite le 12 juin 1915, dans *la Renaissance* où M. Poueigh put la connaître, — est celle « *des directeurs des théâtres allemands* qui, dédaignant l'art de chez eux, se ruaient à Paris pour arracher des pièces aux auteurs parisiens en vogue ». Le titre en est tiré, comme le signala M. Prod'homme dans la *Revue de Hollande*, d'une réplique de Gambetta qui, interrogé par le chœur s'écriant : « Et les Allemands ? » répond : « Ils sont avec les autres peuples. *Ils ont capitulé* et ne cachent pas leur joie de pouvoir reparaître dans nos théâtres. » La pièce se termine par un chahut à la Offenbach et, « pendant cette danse finale », indique le livret, « des attachés des différentes ambassades européennes et exotiques sortent de plus en plus nombreux du trou du souffleur ; *les intendants des grands théâtres allemands* les suivent et ils dansent avec les ballerines si gauchement qu'ils se font moquer d'eux par le chœur ».

Tel est le dénouement de cette *Capitulation*, qui devint et continue d'être la catapulte des wagnérophobes. Si on ajoute que, *écrite en octobre 1870*, cette fumisterie ne fut *publiée qu'en 1873*, et *non pas en brochure*, mais perdue dans le IXe volume des œuvres littéraires de Wagner où il fallut aller la dénicher, on mesurera la bonne foi — ou la documentation — de ceux qui s'en servent encore comme d'une insulte sauvage à Paris affamé et « bombardé ». Enfin, dans ce volume compact où, pour la première fois, on put la lire en 1873, elle est préfacée d'une introduction dont voici les passages essentiels :

Dès le début de l'investissement de Paris par les armées allemandes, vers la fin de l'année 1870, *j'appris* que l'esprit des auteurs dramatiques allemands *s'exerçait* à exploiter pour les scènes populaires les embarras de nos ennemis. Comme les Parisiens s'étaient, avant même le début de la campagne, réjouis par anticipation de notre défaite, prévue avec certitude, je pouvais trouver la chose si peu choquante, que je nourris l'espoir qu'il arriverait bien enfin à quelques bons esprits de se montrer originaux en

traitant à la manière populaire des objets de ce genre, alors que jusqu'ici, même dans les couches les plus profondes de notre théâtre populaire, tout demeurait dans de mauvaises imitations des inventions parisiennes...

Si je fais connaître maintenant à mes amis le texte de cette farce, ce n'est certes pas pour rendre encore par surcroît les Parisiens ridicules. Le seul côté que mon sujet mette en lumière, chez les Français, n'est autre que celui qui nous faisait nous autres Allemands, nous rendre, en vérité, par reflet, plus ridicules qu'eux-mêmes, tandis qu'ils se montrent toujours originaux dans toutes leurs folies, nous, en les imitant d'une façon ignoble, tombons au-dessous du ridicule.

J'ai souligné quelques mots de la première de ces citations, que je certifie conforme au texte allemand (IX, p. 3), afin qu'on lui puisse comparer celle imprimée par M. Poueigh, d'après M. Victor Tissot, et que voici :

Vers la fin de l'année 1870, *pendant le bombardement de Paris*, écrit-il dans la préface du neuvième volume de ses Œuvres complètes, *je pensais* que nos écrivains dramatiques *exerceraient* leur verve, dans des pièces populaires, sur les embarras de nos ennemis.

M. Poueigh déclarait « qu'il se serait abstenu de me répondre si mes arguments étaient toujours étayés par des documents puisés aux sources de la plus minutieuse exactitude ». On peut juger de la valeur des « preuves » que son démenti « m'administre ».

Il me reste à montrer que, loin d'avoir « la haine de la France », Wagner « eut toujours, au contraire, une attirance à notre égard et nous rendit justice, parfois avec chaleur et émotion même, dès qu'il en rencontra le prétexte ». La place me manquant aujourd'hui, je le ferai la prochaine fois.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Victor Bouillier : *Georg Christoph Lichtenberg,* Essai sur sa vie et ses œuvres; Paris, Champion, fr. 5. — Daniel Bellet : *Mentalité teutonne. Jugés par eux-mêmes;* Librairie du Recueil Sirey, fr. 3.50.

Nous avons souvent eu l'occasion, ici même, d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la curieuse personnalité de **Georg Christoph Lichtenberg**, cet aphoriste du XVIIIe siècle qui fut en Allemagne un isolé et un précurseur (voir notamment *Mercure* du 14 décembre 1907). Aucun de nos jeunes germanistes qui, entre les deux guerres, cherchaient des sujets de thèses dans la littérature de nos ennemis n'avait eu l'idée de s'attacher à l'étude d'un écrivain que le grand public allemand a du reste toujours ignoré. Mais, dans le mois même qui précédait les hostilités, M. Victor Bouillier mettait la dernière main à son intéressant essai qu'Edouard Champion a tenu à faire

paraître, malgré le discrédit qui enveloppe actuellement les lettres germaniques.

Georg Christoph Lichtenberg, après deux séjours en Angleterre, passa trente-six années de sa vie à l'université de Gœttingue, fondée en 1737 par Georges II, roi d'Angleterre et électeur de Hanovre. N'allons pas jusqu'à le considérer comme le sujet d'une puissance alliée, mais soulignons le fait qu'il est le premier écrivain allemand qui eut une connaissance intime et directe de la littérature anglaise, alors que ses contemporains ne connurent les idées de leurs « cousins » que par l'entremise de la France. Pour la critique comparée cela n'est pas sans importance.

Né à Oberramstadt, près de Darmstadt, le 1er juillet 1742, Georg Christoph Lichtenberg était le dix-huitième et dernier enfant d'un pasteur de cette petite localité hessoise. Atteint d'une déviation de la colonne vertébrale, à l'âge de huit ans, orphelin à neuf ans, après avoir fait ses classes à Darmstadt, il alla achever ses études, en 1763, à l'université de Gœttingue, grâce à une subvention accordée par le Landgrave de Hesse. Dès ce moment son défaut grave apparaît : il ne sait pas se spécialiser. Il étudie les sciences et les lettres, la physique et les mathématiques, la philosophie et la philologie. Son plan d'études, c'est de tout étudier pêle-mêle et au hasard. Il *papillonne*. A cinquante ans il écrira dans son cahier cette réflexion pittoresque et mélancolique : « J'ai fait le chemin de la science, comme les chiens qui vont se promener avec leur maître : je l'ai fait cent fois, tantôt en avant, tantôt en arrière, et quand je suis arrivé j'étais las. » Ces lignes contiennent tout un programme et elles fournissent la clef de la nature même de Lichtenberg. Il passera toute sa vie à lire, la plume à la main, et à noter les réflexions qui lui suggéreront ses lectures. Ce sera un faiseur d'aphorismes et comme tel il passera à la postérité.

Pourtant, il lui fallait bien se décider à quelque chose. La « lecture à bâtons rompus » a beau être « son plus grand plaisir », le moment était venu de choisir une carrière. Apprécié par ses maîtres, ayant déjà fait paraître des travaux qui témoignaient de son érudition, à l'âge de vingt-huit ans, il fut nommé professeur extraordinaire à l'université. Dès lors, il se décide à demeurer définitivement à Gœttingue et va se spécialiser dans les sciences, malgré les offres flatteuses qui lui venaient de l'université de Giessen, centre intellectuel de son pays d'origine.

Gœttingue occupait alors une situation particulière en Allemagne. C'était le seul endroit où la libre discussion fût permise. Le Hanovre bénéficiait, en effet, comme l'écrit M. Bouillier, « sinon des institutions anglaises, du moins de leur esprit, plus moderne et plus libéral que celui qui dominait dans les autres Etats de l'Allemagne ». Et Lichtenberg qui ne se faisait aucune illusion sur la nature même des

avantages dont il jouissait, fait cette remarque : « La liberté des Anglais se distingue de la nôtre en Hanovre, en ce qu'elle est assurée à-bas par les lois, et qu'ici elle dépend de la bienveillance du roi. » Le bon plaisir qui était encore la seule loi dans les Etats multiples de la Germanie, qui faisait chasser des universités les professeurs indépendants, bâtonner les publicistes et vendre à l'étranger les sujets capables de porter les armes, ce bon plaisir s'exerçait avec humanité, simplement parce que l'électeur était un souverain étranger. Aussi Lichtenberg, fidèle sujet de Georges III, professait-il un goût très vif pour les institutions anglaises. Cet Allemand qui fut l'un des premiers à manier en artiste sa langue maternelle, — et il est un des seuls écrivains allemands qui aient compris que la prose peut être un art, — sans se soucier des idées d'émancipation qui commençaient alors à circuler autour de lui, se mit délibérément à l'école des Anglais. « Je suis allé en Angleterre pour apprendre à écrire en allemand », dit-il quelque part. Tuteur et répétiteur de jeunes Anglais qui venaient étudier à Gœttingue, il fit en compagnie de deux de ses pupilles son premier voyage à Londres en avril 1770.

Dès cette date, Lichtenberg fut reçu deux fois par le roi ; mais lors de son second séjour qui dura un an et demi il vit de plus près le souverain et, logé à Kew, il vécut même pendant quelques mois dans l'intimité de la famille royale. Le petit professeur allemand apprit à vivre « en Lord » et cet épisode de sa vie devait être le plus important de sa carrière. Qu'il retourne ensuite dans le Hanovre, qu'il reprenne ses cours de mathématiques et de physique, il pourra faire dès lors figure de grand personnage et traiter avec mépris les intrigues des petites gens de Gœttingue. Mais Lichtenberg était surtout un modeste et il se souciait peu de la gloire et des honneurs. Pourvu qu'on ne le privât pas de ses livres et de la liberté de dire tout ce qui lui passait par la tête, l'horizon étroit où il devait se mouvoir à partir de ce moment suffisait à son bonheur. Il eut du reste des élèves illustres. Alexandre de Humboldt suivit en 1783 son cours de physique et il fit pendant tout un semestre un cours spécial en anglais pour les trois princes royaux. Son bagage scientifique n'était pas négligeable. Rappelons que l'expérience dite des *figures de Lichtenberg* est mentionnée dans le *Dictionnaire des sciences* d'Edmond Perrier. Gœthe correspondit avec lui à propos de sa *théorie des couleurs*.

Litchtenberg a publié une *Explication détaillée des gravures d'Hogarth* (1797) dont le premier fascicule a paru en français. Gœthe prétendait, avec une malice un peu lourde, que le plaisir qu'il trouvait à la caricature provenait de sa malheureuse constitution physique. Nous avons déjà indiqué qu'il était bossu. Son goût pour la solitude provenait-il de sa difformité ? C'est bien possible. En tous les cas, elle ne manqua pas d'exercer une certaine influence sur

ses relations avec le beau sexe. « Zanetto, *lascia le donne, studia la matematica.* » De fait, il étudia les mathématiques sa vie durant, mais la *puissance de l'amour* (c'est le titre d'un fragment qu'il a laissé) troubla plus d'une fois sa studieuse existence. Il aima et il fut payé de retour. Les mœurs étaient assez licencieuses chez les étudiants de Gœttingue et les femmes du peuple aussi bien que celles de la bourgeoisie ne se montraient pas cruelles. Quand il eut atteint l'âge de trente-sept ans, Lichtenberg prit une « gouvernante ». Elle n'avait que douze ans et vendait des fleurs au moment où il la connut. M. Ebstein, dans son opuscule *Lichtenbergs Maedchen*, nous a conté cette idylle délicieuse qui se termina quatre ans plus tard par la mort de la « petite fille ». Quelques mois s'étaient à peine écoulés que le professeur prit une autre « gouvernante » dont il eut de nombreux enfants et qu'il épousa en 1789. Il était alors « conseiller aulique », mais ce mariage qui l'excluait de la « société » de Gœttingue le confina davantage encore dans son isolement volontaire.

Cet homme singulier, dont les merites scientifiques n'auraient pas suffi à faire passer le nom à la postérité, a occupé pendant plus de trente ans ses loisirs à remplir d'innombrables cahiers, auxquels il confiait au jour le jour les réflexions que lui suggéraient ses lectures aussi bien que le spectacle des agitations humaines. Publiés après sa mort, complétés il y a quelques années seulement par des adjonctions d'après les manuscrits originaux, ce sont ces *Fragments* qui ont fait la réputation de Lichtenberg, une des plus solides qu'il y ait en Allemagne, bien qu'elle ne tienne que peu de place dans les histoires de la littérature.

M. Bouillier a ajouté à son ouvrage un choix d'aphorismes de Lichtenberg, présentés de la façon la plus judicieuse. Il a pris soin de faire suivre ses extraits des textes originaux, car pour goûter la saveur de l'auteur, il est indispensable de suivre sa pensée sur le texte allemand. « Si j'ai un talent quelconque, écrit-il, c'est celui de trouver des comparaisons qui expriment clairement ma pensée dans sa plénitude. » Pourtant, à cette pensée, s'ajoute toujours une pointe d'ironie, une ironie qui n'égratigne pas, mais dont on ne trouve l'équivalent que chez les auteurs anglais. « Un Allemand peut-il être bel esprit? » demandait le P. Bouhours. Lichtenberg est fécond en sailleries, il a ce *Witz* qui est la forme allemande de l'esprit et qui est fait principalement de l'emploi d'images imprévues. L'abus des associations d'idées quelque peu baroques, des comparaisons empruntées aux sciences mathématiques, sur quoi il insiste jusqu'à l'agacement, voilà bien de l'humour germanique ! Mais Gœthe y avait pris goût :

On admire, écrit-il, la richesse (comique) de Lichtenberg ; il avait à sa disposition tout un monde de connaissances et d'analogies, pour les mêler comme des cartes, qu'à sa guise il jouait espièglement... Nous pouvons

nous servir des écrits de Lichtenberg comme de la plus merveilleuse des baguettes magiques. Quand il fait une plaisanterie il y a un problème dessous.

Mais le mérite essentiel que Lichtenberg conserve à nos yeux, c'est qu'il sait discerner les bons auteurs. Mérite particulièrement rare chez un Allemand de son époque! Il a horreur des novateurs du *Sturm und Drang*. *Werther* et *Gœtz de Berlichingen* l'exaspéraient. « Je donnerais deux *Messiades* pour un chapitre de *Robinson Crusoé* », s'écrie-t-il. Il lit La Rochefoucauld, mais il semble avoir ignoré La Bruyère. « Asssurément il manque encore à l'Allemagne d'avoir eu un Boileau », note un jour Lichtenberg, et il montre bien par là qu'il savait parfaitement pourquoi son pays n'était capable de produire qu'une littérature inférieure.

En résumé, s'il nous faut placer Lichtenberg très haut, c'est parce qu'il a réagi contre les mauvaises habitudes des Allemands qui s'appliquent toujours à transformer en eau trouble la pensée la plus claire.

§

M. Daniel Bellet vient de publier un ouvrage qui s'intitule **Mentalité teutonne. Jugés par eux-mêmes!** Nous pensions trouver sous ce double titre une collection de jugements que des Allemands ont porté sur eux-mêmes, mais à côté de citations qu'on avait déjà pu lire ailleurs, ce sont surtout les opinions de M. Bellet que nous offre l'auteur. Cela est assurément fort honorable et nous savons tout le cas qu'il faut faire du talent de M. Bellet qui a eu le rare mérite de grouper en différents chapitres les éléments d'analyse au moyen desquels on peut reconstituer le caractère national de nos ennemis. Si intéressant qu'il soit, le contenu de ce petit volume ne répond donc guère aux promesses qu'il fait sur sa couverture.

C'était pourtant un livre assez facile à faire que celui qui donnerait bout à bout tous les propos désagréables que les Allemands ont tenus sur eux-même et l'on peut s'étonner que quelque polygraphe germanisant ne l'ait pas encore tenté. La moisson serait abondante, si l'on voulait se donner la peine de dépouiller les principaux écrivains allemands depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. Mais, pour entreprendre ce travail, il faudrait avant tout être capable de lire ces auteurs dans le texte, car la plupart des travaux sur la littérature allemande qui ont paru en France jusqu'en 1914 ont surtout eu pour but de faire aimer l'Allemagne au lieu de poursuivre le dessein de nous mettre en garde contre elle.

M. Bellet, pour faire ses « *excerpta* ou *selecta* », s'est contenté de recourir aux ouvrages publiés chez nous avant et surtout depuis la guerre. Il en fait naïvement l'aveu dans son dernier chapitre, « les sources à consulter ». Les citations qu'il apporte sont donc générale-

ment de troisième ou de quatrième main et il ne faut pas s'étonner si elles paraissent souvent tronquées. « L'admirable discours de M. Henri Bergson », « la remarquable *Esquisse psychologique des peuples européens*, *L'idée moderne du droit* et les autres œuvres remarquables de M. Fouillée », voilà évidemment qui n'a pas pu lui apprendre grand chose. Mais il a grandi dans l'ombre glorieuse d'Albert Sorel. Qu'il relise donc les huit volumes de *l'Europe et la Révolution* : il y trouvera une compréhension de la psychologie allemande bien autrement solide que celle qu'il a ramassée chez tous les faiseurs de discours et de brochures que la guerre a spontanément fait éclore. Et quelle abondance de citations judicieusement choisies et mises en valeur par un historien qui savait travailler ! Offrons-lui celle-ci en lui laissant le soin de la retrouver. Sorel l'emprunte à Forster, le révolutionnaire mayençais, et elle date de 1791 :

Notre politique, disait Forster en parlant des Allemands, notre politique est de tromper tout le monde, de négocier avec tout le monde, de ne tenir aucune parole. Il en va de la sorte aussi longtemps qu'on nous attribue quelque importance.

Voilà qui pouvait aider à définir « les caractères dominants du Germain » et que nous cherchons vainement dans le chapitre que M. Bellet intitule : « Duplicité, mensonge ».

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Jean Vilaras : *Ta Erga*, préface de Zervos ; Fexis éditeur, Athènes. — Géiros Vlastos : *Grammatiki tis Dimotikis* ; La Hestia, Athènes. — Costis Palamas : *Vômi*, poèmes ; La Hestia, Athènes. — Angelos Sikélianos : *Prologos sti Zoï*, tomes A et B ; Athènes.

Il suffirait de la question d'Epire, toujours pendante au milieu des convulsions de la guerre européenne, pour remettre en lumière le nom du poète **Jean Vilaras**, qui fut médecin à la cour d'Ali-Pacha de Yannina en des temps particulièrement troublés, si l'humoriste un peu amer et l'élégiaque parfois souriant qui étaient en lui ne s'étaient doublés d'un précurseur en matière linguistique, et si la divination du savant n'avait égalé chez lui la grâce de l'homme cultivé. Son érudition ne l'empêcha point d'employer, pour la prose aussi bien que pour les vers, la langue que l'on parlait autour de lui, et il a laissé un mémoire plein de verve pour préconiser l'adoption d'un système d'orthographe phonétique, qui devançait de très loin l'avènement d'une réforme toujours en suspens.

C'est donc à bon droit que la maison Fexis a placé ses **Œuvres** devenues introuvables en tête de sa nouvelle collection des précurseurs néo-grecs. Il y voisine avec Tantalidis, l'un des derniers poètes

phanariotes, et avec Andréas Lascaratos dont la verve aristophanesque ressuscita la satire aux rivages de la mer ionienne.

En relisant Vilaras et Lascaratos, les Grecs d'aujourd'hui pourront voir que ces vieux maîtres ont posé tous les problèmes de la résurrection de l'Hellénisme, et en ont indiqué la solution toujours retardée. Il ne suffit pas, en effet, de rester fidèle aux traditions du passé; il faut savoir écarter de ces traditions ce qui est devenu caduc, couper les rameaux morts et favoriser la croissance des branches nouvelles.

Nous avions sous les yeux, quand la guerre éclata, un admirable travail de M. Triandaphyllidis intitulé *Notre Orthographe* et publié par l'*Association de l'Enseignement*. Ce travail fournit un historique à la fois complet et succinct de l'orthographe grecque, depuis sa dernière cristallisation à l'époque alexandrine, jusqu'à nos jours. L'auteur étudie tour à tour les divers projets de simplification qui ont été préconisés, en vue d'obvier à la fatigue inutile, imposée aux jeunes Hellènes par un système qui multiplie les signes destinés à transcrire une même sonorité, qui abuse des accents et qui prolonge les discussions à force de lettres étymologiques.

Tout en reconnaissant qu'une réforme radicale serait actuellement impossible, M. Triandaphyllidis s'affirme partisan de simplifications qui eussent comblé d'aise le vieux Vilaras, parce qu'elles suppriment à la fois tous les esprits et tous les accents; mais il garde sa part au principe étymologique, et veut accorder les besoins de la langue moderne aux exigences de la tradition. Le système de M. Vlastos s'appuie sur les mêmes conceptions, mais il a cet avantage inappréciable de figurer l'accent tonique.

MM. Vlastos et Triandaphyllidis, comme ce Delmouzos que son dévoûment à la cause de l'instruction du peuple a fait regarder de biais, appartiennent à la brillante phalange de jeunes Grecs qui veulent asseoir l'éducation hellénique sur des bases résolument modernes.

L'orthographe? Mais c'est toute la mentalité d'un peuple qui se reflète là! disait-on un jour devant moi, au temps où les Français eux-mêmes agitaient ces questions.

Au flamboiement de la guerre, je vois mieux la vérité d'une telle assertion. Indécise dans son orthographe et dans sa langue, la Grèce l'est également dans sa politique, et elle ne réussit à obéir nettement à aucun des deux courants qui la traversent. Ce n'est pas à dire pourtant que les bonnes volontés lui fassent défaut, ni les claires intelligences; mais elle porte en quelque sorte le poids d'une trop longue et trop glorieuse tradition.

A l'appui de sa thèse orthographique, M. Petros Vlastos (alias Hermonas, le poète d'*Argo*) vient de publier une petite Gram-

maire de la langue démotique inspirée des travaux de Philindas, de Thumb et d'Hubert Pernot, et qui cherche, au prix de quelques lacunes de détail, à introduire au sein d'une manière complexe de remarquables simplifications. M. Vlastos, avec beaucoup de bon sens, ramène les substantifs à deux déclinaisons principales, les verbes à deux conjugaisons; mais pourquoi n'invoque-t-il pas, à l'appui de sa classification, la lettre qui termine le radical? Il la rendrait ainsi plus frappante. Nul grammairien ne semble y avoir songé jusqu'ici, ce qui donne au chapitre des paradigmes un aspect touffu, peu abordable. Néanmoins un grand pas a été fait dans l'ordre pratique.

Comme cela irait mieux pourtant, si l'adoption de l'alphabet latin, suivant l'exemple de la Crète au XVIIe siècle, avait prévalu! Par malheur, c'eût été creuser un fossé entre l'ancienne langue et la nouvelle.

La question linguistique en Grèce reflète avec une extraordinaire fidélité les vicissitudes de l'Idée hellénique aux prises avec ses aspirations séculaires de rédemption. C'est que le grec fut langue officielle de l'Empire d'Orient et qu'il est resté la langue du Patriarcat.

Or, la culture byzantine, au sein de laquelle trois éléments distincts — (romano-grec, oriental, et slavo-germanique) — esquissèrent une fusion incomplète, ne représente pas autre chose qu'une adultération asiatique de l'Hellénisme, tel que l'avait défini l'antiquité. Le rêve contemporain d'une restauration de l'Empire d'Orient, impliquant la reconquête de Constantinople, devait donc s'appuyer sur le préjugé scolastique d'épuration de la langue, cette langue étant investie d'une fonction sacrée.

L'expérience littéraire d'un siècle entier a montré que c'était là tourner le dos aux lois naturelles d'évolution du langage; et l'on pourrait ajouter que la sophistique byzantine, dédaigneuse des réalités strictes, fit de Constantinople un foyer de décadence.

C'est dans les montagnes épirotes, dans les campagnes de Thessalie, aux flancs des roches égéennes que le sentiment grec devait se garder pur. Idyllique et sentimental, il se marie spontanément aux modalités nouvelles de la langue du peuple; il continue directement l'antiquité, en même temps qu'il est apte à recevoir directement les fécondations de la culture occidentale.

Les visées impérialistes, qui convoitent Constantinople et qui s'appuient sur des raisonnements spécieux, sont ainsi en contradiction avec les aspirations natives du peuple grec, aux instincts essentiellement démocratiques; ce qui ne veut pas dire que les Hellènes aient tort de revendiquer Constantinople comme leur grande capitale. Nous voulons insister seulement sur ce fait que l'esprit byzantin ne peut que contrarier le libre développement de l'Hellénisme.

Le célèbre byzantinologue allemand, Karl Dieterich, penche lui-même de ce côté, qui sut définir avec tant de netteté, dans son *Histoire littéraire néo-grecque*, les caractéristiques de la culture byzantine et qui vient de rendre un si parfait hommage aux qualités d'entreprise de la race grecque dans son récent ouvrage, *L'Hellénisme d'Asie-Mineure*. Ne voudrait-il pas les donner en exemple aux Turcs en mal de résurrection ? On peut se demander, en tout cas, quel rôle les Allemands installés à Constantinople se réserveraient de faire jouer à l'Hellénisme au mieux de leurs intérêts. Pour nous, nous ne croyons pas que le rêve d'expansion germanique puisse s'accorder facilement avec une restauration impérialiste gréco-byzantine, pas plus qu'avec les légitimes aspirations du panhellénisme.

Et encore une fois, les seuls voyants sont les poètes. Ils interrogent religieusement la terre et les dieux ; ils auscultent l'âme ancestrale.

Voici Kostis Palamas, qui ne peut consentir à séparer de l'idée hellénique sa foi en la Démocratie, puisée aux lèvres de la France. Par devant l'immense conflit qui met aux prises deux conceptions de la vie parfaitement contradictoires, il ne craint pas de découvrir les **Autels** où fume tout l'encens de son cœur, où fulgure l'évangile de son âme, où resplendissent toutes les orfèvreries d'un art achevé.

Les sept livres du volume font vibrer tour à tour les cordes de la lyre la plus riche que la nouvelle Hellas ait connue encore. A chacun des vers du poète s'accroche pour ainsi dire un fragment de sa vie ; il nous dit ses souvenirs, ses chagrins, ses révoltes, ses espérances, et il semble qu'une sorte d'extase orphique le transporte, tant il se donne entier à l'Idée souveraine. A coup sûr, c'est la pure conscience de toute une nation qui s'exprime par sa voix, quand il s'écrie : *Aux armes !*

Et comme le poète excelle à rajeunir les formes les plus traditionnelles !

Guide spirituel de la génération qui s'en va, Kostis Palamas ouvre aux générations qui viennent le chemin qui monte, seul digne d'elles.

Voici Angelos Sikelianos, que les jeunes acclament comme un maître, et qui s'avance avec l'allure hiératique d'un voyant d'Eleusis, pour dire les litanies de la terre sacrée. Les hymnes de Sikelianos sont tout frémissants de la communion religieuse avec la Nature et avec les dieux qu'elle recèle. **Le Prologue à la Vie**, dont nous avons sous les yeux les deux premiers tomes : *La Conscience de ma Terre* et *La Conscience de ma Race*, éploie ses liturgies paniques sur un rythme eschyléen, dont la grandeur déconcerte l'analyse. On ne reprochera pas à M. Sikelianos de n'être qu'un reflet de modes

européennes. Je ne crois pas me tromper, cependant, en disant qu'il doit aimer Claudel ; mais il est tellement nourri de la substance des maîtres antiques qu'il n'en laisse presque rien paraître. Son mérite, son très grand mérite, c'est de se vouloir exclusivement grec et de greffer directement son inspiration très moderne sur l'âme de l'antique Hellas. Ainsi la nouvelle Grèce doit continuer l'ancienne, sans alliage étranger.

Angelos Sikelianos est né au pays de Valaoritis, à Leucade, et cela comporte peut-être une certaine signification. C'est un Epirote, comme Vilaras et comme Krystallis. De plus, c'est une âme de foi.

Malgré l'anxiété qu'engendrent les événements actuels, la production littéraire avait gardé une certaine activité, que seule la mobilisation est venue quelque peu ralentir.

De jeunes talents ont trouvé moyen de s'affirmer, tel Panos Tangopoulos avec ses *Proses*, qui sonnent clair la fanfare de l'Idée, avec les mots évocateurs d'un vrai poète.

Cleon Paraschos traduit tour à tour, en vers bien timbrés, Dehmel et Moréas ; Athanase Mikhas juge que le moment est venu de célébrer, sous forme de souvenirs, les vertus de la Germanie ; la *Revue politique*, sous la direction de MM. Karapanos, Dragoumis et Boussios, étudie les questions brûlantes du moment, cependant que *Pinacothiki* continue sa marche sans dévier, dans le domaine de l'art pur.

En prose, l'un des meilleurs ouvrages littéraires qui aient paru récemment est sans contredit **L'Adoptée**, roman social de Mme Irène Dimitracopoulos, dont le style aisé joint la grâce à la force.

Dans le domaine de l'édition, *Ta Erga* et *Anguira* sont deux entreprises qui méritent d'être suivies avec intérêt, l'une pour sa collection dramatique, l'autre pour ses œuvres de prose.

La Grèce aimerait se figurer que la guerre n'existe pas. Son sort y est mêlé pourtant plus qu'elle ne veut croire.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES SCANDINAVES

Etudes sur le drame ibsénien. — La magnifique revue trimestrielle d'études littéraires *Edda* est entrée dans sa troisième année. Elle fait honneur à son directeur, M. Gerhard Gran, et à son secrétaire de rédaction, M. Francis Bull. Elle tient les promesses de son programme, sauf en ce que les collaborateurs des pays non scandinaves n'ont pas apporté, vu la situation actuelle de l'Europe, des contributions aussi importantes qu'il était prévu. Mais ces articles ne me manquent pas, car ils seraient presque toujours des tableaux d'ensemble, et il y aurait trop disparate entre eux et les travaux plus

approfondis sur les littératures scandinaves. Celles-ci sont toutes représentées, comme il convient, et toutes les époques. Théories esthétiques, histoire psychologique des écrivains, technique de leur art, aucun aspect de la science littéraire n'est négligé, et, si spéciale que soit cette revue, elle n'en est pas moins variée.

Si scandinave qu'elle fût, il était fatal que la littérature norvégienne tînt une place particulièrement large dans la revue, non pas tant à cause de la nationalité de son fondateur, qu'en raison de l'importance d'un certain nombre d'écrivains norvégiens, et surtout d'Ibsen. C'est ainsi que j'ai pu relire un article de M. Haus Eitrem, sur une amourette d'Ibsen pendant la dernière année de son séjour à Grismstad, article dont l'auteur avait eu l'obligeance de me prêter le manuscrit, et qui m'a servi pour la partie biographique du premier volume de ma traduction des œuvres d'Ibsen.

Et voici, par M. Henning Kehler, un gros travail sur la technique du drame ibsénien. Ceci est nouveau. Dans l'énorme bibliothèque accumulée par les critiques du poète norvégien, l'examen du métier, des procédés, a presque toujours été très sommaire et superficiel. Son œuvre n'était guère considérée que sous deux aspects : tantôt comme l'expression de sa personnalité, tantôt comme le moyen par lui choisi pour formuler ses idées. Certes, l'étude de la personne et des idées d'Ibsen forme une partie nécessaire de tout travail d'ensemble sur son œuvre ; mais cela ne suffit pas, et ce n'est pas, il semble, la partie qu'auraient dû traiter avec prédilection les spécialistes de la critique et de l'histoire littéraire. Cette attitude, d'ailleurs ordinaire, a lieu de surprendre particulièrement lorsqu'on la constate à l'égard d'Ibsen, parce qu'il croyait à la spécialisation de métier, qu'il s'agît d'un métier d'artisan, d'écrivain ou de savant. Les rares critiques écrites par lui ont été surtout des analyses de la facture.

Cependant, il faut croire qu'il n'est pas facile d'examiner la forme dramatique d'Ibsen indépendamment de ses idées. M. Henning Kehler, en effet, consacre les deux tiers de son travail à une étude sur les conceptions morales et sociologiques d'Ibsen. Il nous montre d'abord les motifs ibséniens, rangés en deux groupes : l'un sous le titre « la Société », comprend le patriotisme, le mariage, l'Eglise, etc. l'autre sous le titre « l'individu », comprend la morale d'instinct, l'amour, la liberté, etc. Dans un second chapitre vient la classification des personnages, en deux groupes qui correspondent aux précédents : l'un est celui des types sociaux, l'autre est celui des individualités. Et c'est seulement ensuite, dans le troisième et dernier chapitre, qu'est abordée l'étude technique, conduisant à une appréciation très nettement formulée des mérites d'Ibsen et du rang qui lui sera définitivement réservé dans l'avenir parmi les grands auteurs dramatiques.

Ce plan est peut-être justifié parce que la technique doit être ap-

propriée au sujet — ce mot étant pris dans un sens très compréhensif. Il est clair que le *Bourgeois gentilhomme* ne pouvait servir de modèle à *Phèdre*. La qualité de la facture consiste précisément dans la parfaite adaptation de la technique au sujet. En ce sens, la méthode de M. Henning Kehler coïncide avec celle même d'Ibsen dans ses critiques : Etant donné ce que l'auteur a voulu faire, a-t-il pris les moyens les mieux appropriés ? Et il est clair que, pour répondre, il n'est pas possible de séparer entièrement la critique purement littéraire de l'analyse du sujet et des idées.

Mais il n'est pas facile de pénétrer la pensée d'Ibsen. Il est peu prudent de la fixer en formules décisives, et d'en faire le point de départ d'un long travail, la prémisse de tout un raisonnement. « Je questionne seulement, mon rôle n'est pas de répondre », a dit Ibsen dans un de ses poèmes. Il est facile de dire quels sujets il a traités, ou quelles questions il s'est posées, mais non d'affirmer le sens de ses réponses. Il laisse bien voir quelles réponses auraient ses préférences instinctives, lesquelles il souhaiterait trouver raisonnables et justes, parce qu'alors elles le satisferaient pleinement. Il montre en même temps les objections, et la conclusion reste au moins incertaine.

M. Henning Kehler, lui, ne doute pas. Dès son introduction, il présente Ibsen comme un romantique, c'est-à-dire un écrivain « dont la conception artistique est diamétralement opposée à celle qui domine à la fois dans le classicisme français, les drames de Shakespeare et la tragédie grecque ». Aucune définition plus positive n'est donnée, sinon d'une manière successive, sous forme de traits épars : l'auteur se met lui-même en scène, ses œuvres sont des produits de sa pensée, et les personnages sont inventés pour la mettre en relief, ils n'ont de réalité que par les idées qu'ils représentent. Son romantisme se manifeste encore dans son extrême individualisme et son esprit de révolte contre toute contrainte sociale. C'est toute une interprétation de l'œuvre d'Ibsen qui est acceptée sans discussion comme vérité absolue et évidente. Par là les conclusions auxquelles parviendra le critique sont contenues d'avance dans ses affirmations initiales. Mais est-ce que vraiment Ibsen a voulu, par ses drames, exposer un système de conceptions morales ? C'est ce qu'il faudrait d'abord établir.

Le premier chapitre relatif aux thèmes ibséniens sur la société et l'individu n'apporte rien de bien nouveau. Il n'est guère que le développement, plus précis et plus abondant en exemples que d'habitude, des commentaires du théâtre d'Ibsen, considéré comme expression de l'anarchisme individualiste. Nous connaissons cela, surtout en France, peut-être, car c'est ainsi que ses drames y ont été tout d'abord présentés. Dans cette revue des problèmes examinés par le

grand norvégien, pourtant, le critique est amené à constater que la position d'Ibsen n'est pas aussi simple qu'il l'a d'abord prétendu. Il avoue que, sur le problème du bonheur, par exemple, Ibsen « n'a pas de réponse décisive », et semble proposer successivement des solutions diverses et contradictoires. Une pensée si hésitante ne le rapproche peut-être pas des grands classiques, mais elle l'éloigne au moins autant des grands romantiques.

Après avoir classé les personnages d'Ibsen, M. Henning Kehler s'efforce de montrer que les types individuels, les révoltés ou les fantaisistes, sont des créations assez artificielles, longuement élaborées en vue de les faire servir à la démonstration d'une thèse. Ils ne sont pas le résultat de l'observation, mais des êtres fabriqués à l'usage d'une pensée abstraite. Ibsen est, avant tout, un philosophe, et il met l'art dramatique au service de ses idées. Il ne travaille pas d'après nature. C'est ici que M. Henning Kehler commence à indiquer clairement sa théorie. Ce qui caractérise les classiques, c'est qu'ils ont créé des types humains, tandis que les romantiques n'ont inventé que des êtres imaginaires et paradoxaux, et c'est en cela, surtout, qu'Ibsen est un romantique. Cependant la doctrine réaliste, telle qu'elle a été formulée par Hebbel et Zola, était une réaction contre le romantisme, et par conséquent dans le sens du classicisme, et Ibsen passe pour le représentant le plus éminent du réalisme ainsi conçu. Oui, dit M. Henning Kehler, mais son réalisme n'est pas de bon aloi, il est surajouté, artificiel, il est le simple effet d'une volonté de donner l'impression du réel. Par un long travail patient et avec une merveilleuse habileté, Ibsen est parvenu à donner l'illusion de la vie aux pures créations cérébrales que sont ses personnages; c'est pourquoi ceux-ci vivront seulement tant que les hommes s'intéresseront aux idées qu'ils représentent.

L'étude de la technique proprement dite, de la structure, et de tout le détail de la facture est ainsi presque faite d'avance au moment où le critique l'aborde enfin. Il ne lui est pas difficile d'observer la méthode ibsénienne, qui consiste à supprimer tout épisode et même toute action, pour réduire son drame au dénouement. Il reste seulement à expliquer ce procédé par son adaptation aux idées qu'Ibsen se proposait d'exposer. Or la fatalité est l'un de ses thèmes principaux, auquel tous les autres se rattachent. Il ne la conçoit pas dans le sens moderne, comme un déterminisme naturel, mais comme une Nemesis romantico-religieuse. Ses dénouements en sont l'application. Ils interviennent soudain, lorsque le passé reparaît sous la forme de quelque personne à qui il se relie. Un tel retour, en même temps qu'il provoque le dénouement, donne le moyen d'entreprendre l'exposition de la façon la plus naturelle. Il n'est besoin d'aucun personnage étranger, la concentration est extrême, la révé-

lation du passé et le dénouement progressent ensemble, et causent un sentiment d'attente et d'angoisse croissant. L'art merveilleux d'Ibsen lui a fait trouver une formule dramatique parfaitement appropriée à l'expression de ses idées. Comme la fatalité joue également un grand rôle dans la tragédie grecque, on ne saurait s'étonner que son théâtre rappelle si souvent certains drames de Sophocle et d'Eschyle, particulièrement *les Perses* et *Œdipe roi*.

Toutefois, cette formule devient monotone. Appliquée systématiquement jusque dans ses détails avec une sorte d'application consciencieuse, elle finit par donner au théâtre d'Ibsen l'allure d'un mécanisme trop bien monté. Tout y est presque trop clair. Car le défaut de clarté qu'on lui a souvent reproché ne provient pas de la technique, mais uniquement des idées.

Telles sont les conclusions de M. Henning Kehler. Elles se résument dans une grande admiration pour la perfection du métier — sauf la dernière réserve — perfection à laquelle Ibsen n'est parvenu que tard, et dans ce reproche essentiel que le grand dramaturge n'a pas copié ses personnages d'après nature. Des personnages secondaires comme Engstrand, Aslaksen, même Hjalmar Ekdal, sont réellement observés, mais ceux-là sont peu nombreux, et toutes ses créations principales ne sont que les truchemans de sa propre pensée.

Pratiquement, à l'usage des auteurs dramatiques qui cherchent leur voie, l'important, selon cette conception, est que le théâtre d'Ibsen est un phénomène isolé, une formule bonne seulement pour lui, et que l'on y chercherait vainement la technique du drame réaliste moderne, puisque le réalisme n'y est qu'une illusion.

Je n'ai pas la place de discuter ici la théorie de M. Henning Kehler. Que les personnages d'Ibsen aient été par lui déformés pour les faire cadrer avec le drame qu'il avait conçu, cela n'est pas douteux. Mais qu'ils aient été des créations arbitraires de l'imagination, et non le résultat d'observations directes multipliées, ce serait difficile à croire *a priori*, et l'on sait qu'Ibsen était observateur. Ceci n'empêche pas que le travail de M. Henning Kehler soit plein de réflexions judicieuses et suggestives.

P. G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Paul-Hyacinthe Loyson : *Etes-vous neutre devant le Crime ?* Avec une lettre de Emile Verhaeren, librairie Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Mme Ed. Drumont : *Le Journal d'une mère pendant la guerre;* Attinger frères, 3 fr. 50. — J. Riesser : *Préparation et conduite financières de la guerre* (traduction sur la 2e édition, avec préface de M. André Sayous), Payot, 5 fr. — André Chevrillon : *L'Angleterre et la Guerre*, Hachette, 3 fr. 50. — Henry Wickham Steed : *L'Effort anglais*, A. Colin, 50 cent. — William G. Sharp et Gabriel Hanotaux : *Le Secours américain en France*, Alcan, 1 fr. — Jules Destrée, membre de la Chambre des Représentants de Belgique : *L'Effort britannique, Contribution de l'Angleterre à la guerre*

européenne : août 1914-février 1916, avec une préface de Georges Clemenceau, Bruxelles et Paris, G. van Oest, 3 fr. 50. — Comte Alexis Tolstoï : *Le lieutenant Demianof, récits de guerre 1914-1915*, traduction et préface de Serge Persky, Paris, Payot, 3 fr. 50. — Edmund Gosse : *Inter Arma* Londres, Heinemann, 6 s., — G. Wells : *What is coming* Londres, Cassell, 6 s.

Ceci n'est point un livre. C'est un acte. Ce n'est pas de la littérature. C'est de la bataille. En ce temps tragique où trop nombreux sont ceux qui veulent encore se réfugier dans des arguties de conscience et dans des nuances criminelles de neutralité, la passion vigoureuse et saine de l'ardent soldat de la Vérité et du Droit qu'est Paul-Hyacinthe Loyson ne pouvait pas ne pas courir à l'assaut des Eulenberg, des Harden, des Georg Brandès et des Bjœrn Bjœrnson. **Êtes-vous Neutre devant le crime ?** est une charge.

Les lettres qui composent ce recueil ont paru en partie dans *La Revue* ou ont simplement été expédiées à leurs destinataires, sans avoir été livrées jusqu'ici au public. On comprend mieux le sens et la portée de cette correspondance, depuis qu'elle est groupée en volume. En quelques lignes, Verhaeren en résume l'esprit. C'est cette courte et admirable préface du grand poète que le *Mercure* du 16 janvier prit, par erreur, pour une réponse à une enquête de la *Grande Revue*.

En lisant ce livre, j'ai eu constamment devant les yeux la noble figure de don Quichotte. M. Loyson laissera rire ceux qui ne savent pas adorer dans le Héros de Cervantès le symbole de l'idéalisme le plus pur, de la loyauté la plus éclatante, du courage le plus généreux, l'âme la plus sincèrement éprise de la dignité des êtres, de la valeur des personnalités, du prix de l'indépendance. Aux droits des peuples, à l'inviolabilité des traités, à la justice internationale, à la liberté des individus, dans la soirée du 1er août 1914 (voir la lettre à E. Nathan, ex-maire de Rome), Loyson a prêté serment, comme au code de chevalerie, le grand vagabond de la Manche sur la margelle du puits de l'auberge-château, et dès lors, la plume en arrêt, l'écrivain français a fondu sur quiconque, au Danemark ou en Suisse, en Suède ou en Amérique (je ne parle pas de l'Allemagne dont chaque sujet s'est trouvé pour lui un ennemi) ne flétrissait pas sans restriction l'assassinat de la Belgique, ne constatait pas sans phrases la honte allemande. Les crimes monstrueux soulèvent ces superbes et légitimes intransigeances. Le livre de P.-H. Loyson, c'est la chasse à toutes les pleutreries des neutralités douteuses, c'est le hallali sur toutes les timidités suspectes, c'est le corps à corps avec tous les ergotages criminels.

A travers la Manche, Don Quichotte rencontre les moulins à vent. En parcourant l'Europe, Loyson rencontre Romain Rolland. Je m'excuse de hisser une fois de plus le lecteur jusqu'à cet empyrée de neutralité parfaite (même devant le crime) où l'auteur de Jean

Christophe trône, entouré de ses fidèles amitiés allemandes et de quelques Guilbeaux. Mais enfin le cas Romain Rolland, c'est le point culminant du livre de Paul-Hyacinthe Loyson. Le coup porté par celui-ci à celui-là est d'autant plus définitif et cruel, que c'est une caresse, on le sent bien, qui s'est transformée en assommade. La désillusion, il est vrai, n'a pas attendu la guerre. Une documentation précise montre que Romain Rolland était, bien avant août 1914, absent des nobles causes. C'est égal, Loyson a espéré, de toute évidence, que le crime suprême aurait en l'auteur de *Danton* un justicier et non un avocat bienveillant et attendri. Mais puisque l'écrivain, obstinément fixé en Suisse, et sourd aux objurgations pressantes, ardentes, affectueuses encore que lui adresse Loyson pour qu'il rentre en France (lettre à R. R. du 25 oct. 1915), puisqu'il poursuit cette idée monstrueuse de juger de la même justice l'assassin et l'assassiné, le martyr et le bourreau, puisqu'il persiste à absoudre les crimes abominables des barbares et à tenir pour moralement égales la France et l'Allemagne devant la catastrophe, Loyson se dresse contre lui et, dans un réquisitoire formidable construit de faits, de phrases, de pages, de pensées, de logique, il l'assomme, il l'accable, il l'enferme dans son rôle coupable, il le mure dans son attitude sans nom ; pour l'histoire, il le maintient au collet « au-dessus de la mêlée » quand la mêlée, c'est la légitime défense du Droit et de la Liberté.

Toute cette partie du livre où l'apôtre, réduit à ses vraies proportions, tombe au « bon apôtre », est vraiment grande et tragique.

Loyson n'a pas reproché à R. Rolland d'avoir étalé une prose, qui est souvent d'une révoltante injustice pour sa patrie, dans un journal étranger. Il l'eût pu puisqu'aussi bien ce même journal, le *Journal de Genève*, ne se fait pas faute de reprocher à Louis Dumur de lutter courageusement dans une revue française pour le salut de son pays suisse qui lui ferme sa presse. On sent cependant que l'attitude de ce Tolstoï au petit pied eût paru plus supportable au polémiste de *Etes-vous neutre devant le crime?* si Romain Rolland eût accepté les risques de soutenir son blasphème paradoxal au milieu de la noble passion de son pays en armes. Il se contente de recevoir, des tranchées des lettres qui l'approuvent et l'encouragent, dit-il. Ses correspondants ont l'indéniable droit de penser encore aux bêlantes utopies. Lui, pas : « J'en crois les témoins qui se font égorger », dit Pascal. M. Romain Rolland est « au-dessus de la mêlée ! » Pas si haut pourtant que Paul-Hyacinthe Loyson n'ait pu allonger le bras, le saisir d'une poigne vigoureuse et le ramener en face de la France, pour qu'Elle juge.

Le livre de Mme Ed. Drumont, **Journal d'une mère pen-**

dant la guerre, se recommande parce qu'il est l'expression très simple et très sincère des sentiments de millions d'êtres, dans la grande tourmente d'août 1914, bourgeois paisibles, lancés en pleine aventure. C'est le journal intime non seulement d'une femme, mais de toutes les femmes, bouleversées d'abord, puis prises dans le train-train de la vie de guerre, la lecture du communiqué, les œuvres d'assistance, les doutes, les espoirs, les amis, inspirées par-dessus tout par un admirable héroïsme... Etre l'expression de la foule, c'est l'intérêt du livre. Etre le carnet de la mère d'un soldat, c'est son charme et son émotion.

MARCEL ROUFF.

§

Le titre seul du livre de M. Riesser, président de l'Association des banquiers allemands, **Préparation et conduite financières de la Guerre**, en dit l'intérêt. La première édition parut en 1909 « à l'instigation des autorités militaires », spécifiait la préface, ce qui montre que dès cette époque l'Allemagne pensait à *sa* guerre. La seconde édition « fort augmentée et complètement modifiée » a été donnée en 1913, à la veille donc du grand choc. Ce qui ressort de ce livre, c'est que l'Allemagne,au point de vue financier, ne pouvait pas être plus prête à la guerre qu'elle l'était en juillet 1914. A ce propos, je ne suis pas du tout de ceux qui disent : « Folie! Maladresse! En attendant quelques années de plus l'Allemagne obtenait sans coup férir tout ce qu'elle voulait. » Certainement non, étant donné que ce qu'elle voulait, c'était l'asservissement de l'Europe; pour cela il fallait en arriver à férir! Or du moment que le kaiser avait manqué la grande occasion en 1905 quand il aurait pu, au lendemain de Moukden, nous envahir sans crier gare au lieu de nous humilier simplement à Tanger, et qu'à notre tour nous n'étions pas tombés dans son piège en 1911, coup d'Agadir, c'était en 1914, après les trois ans de préparation qu'il avait mis si fiévreusement à profit, que la partie se présentait pour lui tout à fait splendide. Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables, aux points de vue diplomatique comme militaire, et politique comme financier. Sur ce dernier domaine, le préfacier de la traduction, M. André Sayous, est très clair : « La Banque d'Empire avait réussi à augmenter notablement son encaisse or et s'était montrée très prudente dans l'octroi de crédits. La Bourse avait liquidé en très large partie les positions antérieures à la guerre des Balkans et n'en avait pas pris beaucoup de nouvelles. Les Banques se trouvaient assez allégées. L'industrie était très peu active. On comprend alors que le *Plutus* du 1er août 1914 se soit exprimé dans ces termes : « Ce fut un *bonheur* que les événements politiques intervinssent en un pareil moment. »

Le traité de M. Riesser comprend trois parties également sugges-

tives : Préparation financière, Mobilisation financière et Conduite financière de la guerre. Parmi les renseignements techniques qui y abondent, je reproduis le calcul des dépenses des dernières grandes guerres européennes. La guerre de 1870 nous a coûté à nous 5820 millions (non compris les 5 milliards du traité de Francfort) et a coûté aux Allemands 2640 millions de *francs*, ce qui prouve, entre parenthèses, que les 5 milliards n'étaient pas une *indemnité*, mais bel et bien un *butin*. La guerre du Transvaal a coûté aux Anglais 5275 millions de francs ; on ne parle pas des dépenses des Boers. La guerre de Mandchourie est allée à 10.200 millions de francs, supportés à peu près également par les Russes et par les Japonais. Pour la future guerre qu'il étudiait, l'auteur, d'après les généraux von Blume et Von Liebert, évaluait les dépenses de l'Allemagne à 7484 millions par an, non compris les dépenses indirectes (secours de familles, pensions de retraite, indemnités diverses) ; on sait que ses prévisions ont été très au-dessous de la réalité, et qu'il faudrait au moins quadrupler ce chiffre pour avoir le chiffre exact des dépenses de l'Allemagne.

Il serait intéressant de savoir s'il avait été donné suite à l'idée de l'auteur qui proposait, dès 1906, dans un autre ouvrage, de convoquer en temps de paix un « état-major-général *financier* » étudiant toute la partie financière de la guerre future. Un autre Allemand, le sénateur Possehl, de Lubeck, avait parallèlement proposé la constitution « d'un état major général *économique* ». Ce sénateur a été l'objet, on se le rappelle, d'une inculpation de haute trahison entraînant la peine de la confiscation ; comme il était propriétaire de gros gisements de minerais de fer en Suède, il est probable que c'était simplement un moyen de transférer la propriété de ces gisements à l'Etat allemand et de prévenir ainsi toute mainmise possible de groupes suédois. Ces états-majors financier et économique fonctionnent certainement en Allemagne depuis longtemps, mais ils ne pourront pas faire que l'inévitable ne se produise pas. L'Allemagne est condamnée sur le champ de bataille financier aussi bien que militaire, et l'on ne peut que souscrire à la vue humoristique de M. Sayous : « Heureusement pour les Alliés que M. Helfferich est là pour régler les questions financières qui se poseront en Allemagne après la guerre ! La presse allemande insistait, lors de sa nomination, sur le rôle qu'il serait appelé à jouer pour assurer le recouvrement d'une indemnité ; il pourra être plus utile encore quand il devra rechercher dans son pays les capitaux nécessaires pour indemniser les pays attaqués et ravagés ! »

HENRI MAZEL.

§

De tous les peuples qui se battent aujourd'hui, il n'en était pas qui pensât moins à la guerre que le peuple anglais. Mais, du jour

où il s'est jeté dans la mêlée, il a fait un constant effort, effort dont, ici, on s'est mal rendu compte : le public français ignorait, en somme, les conditions de la vie anglaise. Afin de tenir dignement son rôle dans la guerre actuelle, il a fallu qu'un peuple modifiât toutes ses habitudes, toutes ses pensées, et ce peuple est celui du monde qui, peut-être, a le plus solide attachement pour ses vieilles traditions. Par la réflexion, par la volonté, il est arrivé à résoudre, depuis deux ans, des problèmes singuliers.

M. André Chevrillon connaît l'Angleterre, il l'aime, il la comprend. Nul mieux que lui ne pouvait nous faire voir les transformations successives de l'opinion anglaise. Grâce à lui, nous pénétrons certaines attitudes, certains mouvements dont la raison nous échappait : aussi est-ce avec un rare intérêt que nous lisons son livre **l'Angleterre et la Guerre**.

L'Anglais ne croyait pas à la guerre, et d'ailleurs, il vivait avec l'illusion d'une sécurité parfaite. Sa marine ne suffisait-elle pas à le protéger ? Puis, la certitude de sa valeur morale ne lui donnait-elle pas le sentiment d'une invincible puissance ? L'Anglais aime les sports, et il les pratique avec loyauté. Toujours, il joue le jeu, et, s'il gagne la partie, c'est par des procédés honnêtes : il n'admet pas qu'on viole les règles, il a pour celui qui triche un souverain mépris. Il agit d'après les ordres de sa conscience, qui est celle d'un homme religieux, mais libre, d'un homme qui ne doit de comptes qu'à lui-même et à la divinité. Comment pourrait-il manquer à la parole donnée ?

Les Allemands ont commis des erreurs dans la guerre : ils ont méconnu certains des peuples qu'ils attaquaient ; mais, le jour où ils ont cru que l'invasion de la Belgique laisserait l'Angleterre indifférente, ils n'ont pas seulement méconnu un peuple, ils ont prouvé qu'ils ignoraient tout de son esprit et de son caractère. M. André Chevrillon analyse avec la plus savante sagacité les raisons de conscience qui poussaient les Anglais à la guerre : les dernières hésitations disparurent quand les Allemands furent entrés en Belgique.

Il faut suivre avec M. Chevrillon les actes et les pensées de l'Angleterre. Elle avait la ferme volonté de ne point faillir à la tâche qu'elle assumait ; à cette tâche pourtant rien ne l'avait préparée. Peu à peu, par un travail constant, — travail que ses alliés, parfois, ont jugé lent, mais qui, à la réflexion, apparaît étrangement rapide, — elle s'est adaptée aux nécessités de la lutte entreprise. Elle a su prendre les mesures utiles ; elle s'est donné une organisation qui, pour elle, était toute neuve et, sans rien perdre de son originalité : c'est par son génie même qu'elle a pu accomplir en elle les transformations qu'exigeaient les circonstances.

Aujourd'hui, l'Angleterre a accepté le service militaire obligatoire :

c'est un des faits les plus considérables qui se soient jamais produits dans le monde. Elle regarde l'Allemagne avec une horreur religieuse. Pour les crimes matériels et plus encore peut-être pour les crimes moraux commis par les Allemands les Anglais sentent une haine sacrée. Ils poursuivront une lutte sans merci. Les Allemands ont triché, ils n'ont pas joué le jeu.

Le livre de M. André Chevrillon permettra d'apprécier à sa juste valeur l'effort de l'Angleterre. Et il semble aussi qu'on en puisse tirer une grave leçon. Ceux qui croient les démocraties incapables d'organisation doivent méditer l'exemple du peuple anglais. C'est par le libre mouvement de la conscience populaire que la vieille Bretagne est arrivée à faire ce qu'il faut pour que s'accomplisse sa volonté de vaincre et de vivre. Les peuples de l'Entente, pris au dépourvu, ont su trouver en eux des forces nouvelles, et ils les ont spontanément organisées : en Russie même, c'est la démocratie naissante qui ordonne la production et soutient les courages. Et tandis qu'en Allemagne la machine ne résiste pas à l'effort qu'on exige d'elle et se disloque, la France accroît sans cesse ses facultés, et l'Angleterre prouve au monde qu'il connaissait mal encore sa grandeur et son énergie.

Au moment où M. André Chevrillon y publiait son livre, M. Henry Wickham Steed faisait à Paris une conférence sur **l'Effort anglais**. M. Henry Wickham Steed est, parmi les Anglais, un de ceux qui connaissent le mieux l'Europe continentale, et qui, pour avoir vécu chez eux, en comprend les peuples divers. Il a dit ici des paroles nécessaires. Il juge ses compatriotes avec une clairvoyante impartialité ; il ne veut pas les exalter outre mesure, mais il nous met en garde contre les pensées que pourrait nous suggérer notre ignorance. D'ailleurs les vues de M. Steed rappellent souvent celles de M. Chevrillon.

Dans une plaquette intitulée **le Secours américain en France** ont été recueillis un discours de M. William G. Sharp et un discours de M. Gabriel Hanotaux. Ces discours furent prononcés à la Sorbonne en une occasion solennelle : il s'agissait de remettre au peuple américain, en remerciement du secours prêté à la France, un album où l'on avait réuni des dessins et des pensées dus à nos plus célèbres artistes et à nos écrivains les plus illustres. A la suite des discours, on trouvera la liste des principales œuvres créées par les États-Unis pour venir en aide à la France. Cette liste est précieuse. L'Amérique ne se lasse pas d'aider la France, et il faut que nous ne nous lassions pas de lui dire notre reconnaissance.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

L'effort britannique ! l'a-t-on assez méconnu, en a-t-on assez médit ? La « petite armée » du Maréchal French, aux débuts de la Guerre, ce n'est pas seul le Gouvernement allemand qui l'a estimée « méprisable » ; force gens ne sont pas, à l'heure actuelle, revenus de leur erreur. C'est une légende en faveur dans certains milieux tremblants, découragés, décourageants, que les Anglais ne font rien de bon, qu'ils sont incapables de résistance et, plus encore, de la moindre attaque, et qu'il est indispensable, pour qu'ils ne cèdent pas, qu'ils soient doublés de corps français les encadrant. Une telle médisance a beau être controuvée par les faits, on persiste à tenter de la répandre. Heureusement elle n'a prise que sur un nombre chaque jour plus restreint de ces personnages « bien informés » qui ne doutent jamais d'eux-mêmes surtout lorsque leur suffisance et leur ignorance les portent à jeter le discrédit sur les meilleurs, les plus solides et les plus fermes de nos Alliés.

Essayez de les convaincre de leur méprise ; vous les verrez hocher la tête d'un air de mystère, vous les entendrez vous dire confidentiellement : « C'est comme leur flotte ! Qu'a-t-elle fait, la flotte anglaise, de si remarquable ? Elle est, par la masse, supérieure à toute autre qui soit au monde ; et elle n'a pas anéanti la flotte ennemie : bien au contraire, les sous-marins allemands redoublent de vigilance, d'acharnement à son grand dam, et elle ne peut rien pour les arrêter. »

Ce sont les mêmes personnages, au surplus, à qui l'irruption des Allemands dans un élément de nos tranchées avancées masque et défigure la valeureuse résistance, l'irréductibilité de nos troupes devant Verdun !

L'Effort britannique ! Est-il possible d'en mesurer la grandeur, la valeur et la persistance logique qui va jusqu'aux plus hauts sacrifices ? M. J. Destrée a été tenté par cette tâche de gratitude et de probité. L'effort britannique, il s'est exercé dans tous les domaines. Il fut, tout d'abord, diplomatique. Nul plus que le Gouvernement anglais ne s'est efforcé, au moment où allait éclater l'abominable conflit, de le différer, de le contenir, de l'apaiser. Les documents publiés montrent quelle fut la ferveur de ses efforts dans ce sens, quel était, sans arrière-pensée, sans forfanterie et sans hypocrisie, son sincère amour de la paix. L'Angleterre s'est montrée d'une loyauté indiscutable, non seulement envers la France et envers la Belgique, mais envers ses ennemis même, et les conversations de l'ambassadeur, inspiré par Sir Edward Grey, avec le Chancelier impérial ou monsieur de Jagow, en témoignent éperdument. L'Angleterre, sans préparation, n'a pas hésité à prendre parti activement dans une conflagration où ses intérêts matériels, tout d'abord, ne paraissaient

pas engagés. Si la demande d'intervention au Parlement de Londres eût été introduite sur la considération des intérêts matériels, il demeure plus que probable, il est certain qu'elle n'eût été accueillie favorablement ni par la Chambre des Communes, ni par les Lords. C'est la violation du territoire belge, au mépris de la parole donnée, qui a indigné, soulevé le Royaume-Uni ainsi que ses Colonies, et, au second plan, l'engagement pris envers la France de ne pas la laisser assaillir sans défense par les mers occidentales. L'Angleterre est restée longtemps sans se rendre compte du péril que le succès et l'audace de l'ennemi lui auraient fait courir à elle-même. Elle se croyait inattaquable dans son île. Quelques raids de zeppelins lui ont donné le sentiment des réalités. Les enrôlements se sont multipliés ; la nécessité de défendre la patrie commune peu à peu est apparue clairement et le mouvement a, comme l'on sait, abouti à la plus formidable révolution sociale : l'Anglais, si fier de sa liberté individuelle, a consenti qu'une loi nécessaire y portât atteinte dans une certaine mesure et disposât, pour un temps, de sa personne ; il s'est plié à une discipline légale, il accepte, sans résistance, le service militaire obligatoire.

Les Allemands ont dû comprendre. Leur rage a redoublé, et leur campagne d'infâmes mensonges et de corruption s'en est intensifiée. Ainsi s'explique le malencontreux soulèvement de quelques Irlandais égarés, alors que tant d'autres luttent, héroïques et loyaux, dans les plaines de l'Yser, de l'Escaut et de la Somme. La récente mesure ne marque que la phase culminante de l'effort britannique. Sur mer (1), on feint de ne pas se douter de ce qu'il a été. « Une flotte », écrivait A. J. Balfour, I[er] lord de l'Amirauté, « peut remplir sept tâches, et seulement sept : 1° elle peut chasser des mers le commerce de l'ennemi ; 2° elle peut protéger le commerce de son propre pays ; 3° elle peut rendre la flotte de l'ennemi impuissante ; 4° elle peut rendre impossible le transport des troupes ennemies au travers de la mer, soit dans un but d'attaque, soit dans un but défensif ; 5° elle peut transporter les troupes de son pays où elle désire ; 6° elle peut assurer le ravitaillement de ces troupes ; 7° les assister dans leurs opérations. » — A laquelle de ces sept tâches la flotte anglaise a-t-elle failli ? Certes elle n'a pas forcé et coulé les *dreadnoughts* allemands dans les ports de Kiel ou de Wilhelmhaven... Je me souviens aussi d'un récit qui se colportait de bouche en bouche à travers la province française, au jour de la mobilisation : un combat fabuleux avait eu lieu dans les airs ; Garros, qui était le plus grand nom français de l'aviation, s'était lancé sur un zeppelin qui avait pris feu et s'était effondré sur le sol. Si le hardi pilote y avait perdu la vie, les cadavres allemands étaient innombrables. Je ne me souviens pas si une telle prouesse n'avait

(1) Ecrit avant qu'ait eu lieu l'engagement naval sur la côte du Jutland.

même pas poussé le gouvernement de Berlin à demander une paix immédiate, et sans conditions... Le forcement de la flotte ennemie tapie dans ses ports serait un exploit de la même envergure. Mais ceux qui conduisent la guerre ne songent pas, par-dessus toutes choses, à satisfaire l'imagination maladive des lecteurs de romans-feuilletons. — Qu'on songe seulement à tout ce qui eût pu advenir de fâcheux, à ce qui serait sûrement advenu, si la flotte anglaise n'eût pas fait énergiquement la police des mers; les brigandages de quelques sous-marins n'ont rien modifié de cette situation prépondérante, voilà, du moins, qui est sûr.

Enfin, et nul ne peut l'ignorer, si considérables qu'aient été l'effort diplomatique, l'effort militaire, l'effort naval du Royaume-Uni, l'effort financier ne l'est pas moins. En septembre 1915, le Chancelier de l'Echiquier déclarait au Parlement que le coût quotidien de la Guerre montait à la somme moyenne de cent millions de francs. Chacun s'est prêté à tous les sacrifices nécessaires, impôts, emprunts, moratorium; en outre, les secours aux Belges réfugiés ont été donnés avec une libéralité admirable, et, ne l'oublions pas, l'Angleterre s'est constituée et demeure inlassablement le banquier des Alliés.

Avec la France, avec l'Italie l'accord de l'Angleterre est absolu, l'entente avec la Russie est solide, l'alliance est cimentée avec le Japon; Portugal, Serbie et Belgique sont par elle soutenus. Elle tiendra jusqu'au bout, et ne reculera devant aucune dépense d'hommes, de matériel ou d'argent qui assurera la victoire commune et la liberté des peuples. Quiconque aura parcouru le livre de M. Destrée n'en saurait douter un instant.

Dans **le Lieutenant Demianof**, au lieu d'un terne récit d'opérations manœuvrières, le Comte Alexis Tolstoï, depuis le début attaché aux armées russes en campagne, a noté précieusement et mis en relief, avec toute la finesse de son grand talent, la psychologie des combattants, influencée par le milieu, paysages et sentiments. Il ne nous fait pas assister à des actes exceptionnels et prodigieux, mais, au contraire, il s'applique à nous faire apercevoir combien la guerre a plié les intelligences, les cœurs, aussi bien que les aptitudes du corps, aux nécessités quotidiennes de la situation, et comme tous se sont aisément, par nécessité, adaptés à des habitudes naturelles aux circonstances. Si une difficulté interrompt ou complique le cours fastidieux des heures, tout aussitôt quelqu'un, n'importe qui, le plus proche ou le plus éveillé, y remédie avec la plus grande aisance et ne s'en aperçoit qu'à peine, loin de se hausser à quelque posture de héros. La mort, la blessure, chacun en accepte la chance toujours menaçante, et c'est à peine si elle préoccupe davantage que,

durant l'existence antérieure, ne préoccupait le péril d'un arbre qui s'abat ou d'une explosion soudaine dans la rue.

Les récits du comte Tolstoï, traduits ici par M. S. Persky, sont divers comme la vie, et s'étendent depuis les heures d'angoisse où se lève dans les consciences la claire émotion d'amour sous le tocsin de la mobilisation jusqu'aux jours derniers de décembre 1915.

Voici le peintre Demianof qui est parti, insoucieux et étonné de sa propre insouciance. Il est lieutenant d'infanterie. Il exécute tant bien que mal les ordres reçus. Son capitaine tombé, il le remplace, mais se fourvoie et encourt les reproches de ses chefs, il acquiert plus impérieux le sens de sa responsabilité et, jusqu'au moment où lui-même tombe aussi, il accomplit, l'œil nettement ouvert, tout son devoir.

C'est un peu d'une manière qui, sans qu'elle y ressemble, fait songer à la manière nette, précise, de Maupassant que le comte A. Tolstoï scrute et évoque l'âme de ses personnages, établit l'ambiance et fond l'une à l'autre, pour ainsi dire, de toute nécessité. Mais le Russe, qui se souvient d'être un des plus délicats poètes de sa génération, est moins amer que le Normand, tout en demeurant aussi véridique, aussi judicieux. Au surplus il ne se décourage ni ne s'irrite. Quand il narre, par exemple, dans *Charlotte*, l'épisode singulier du chien-espion, c'est du même ton posé, soutenu, que lorsqu'il conte sa visite à Kieff ou dans les Carpathes, lors de la première avancée russe vers les plaines hongroises.

La Petite Vieille, *Anna Zissermann*, *les Deux Amis* et cette étude de mœurs, *La Tempête*, constituent des drames poignants à cause de la vérité sobre qui y est enclose, sans nul apparent effet d'écriture, sans aucune parade de style ni même de passion, en raison d'un style supérieur et d'un talent contenu et fervent de très grand narrateur.

La bonhomie curieuse des paysans russes interrogeant les prisonniers autrichiens éveille en eux cette idée qu'ils ne diffèrent pas extrêmement dans leurs coutumes et leurs façons de vivre. C'était avant que les atrocités et la perfidie des ennemis ne fussent connues ou, du moins, crues et démontrées lamentablement. L'homme vit en tous lieux, en toute occurrence, assez semblable à lui-même, sauf que des haines et la vilenie des sentiments bas peuvent trop facilement être en lui surexcitées, tandis que, livré à lui-même, l'épreuve l'épure, il grandit et les mesquines jalousies disparaissent.

Des exploits héroïques et sanglants ! Souvenirs, dit l'auteur, d'un romantisme mauvais, alimenté par Conan Doyle et autres fournisseurs d'abominations. La guerre, c'est, avant tout, « un cheval en train de pourrir, un turc à qui les chacals ont rongé la tête, des gorges de montagnes comblées de cadavres en décomposition ». Mais l'es-

prit est le plus fort, et « la victoire ne sera même pas à ceux qui auront le plus tué, mais à ceux dont l'esprit restera le plus fort, à ceux qui voient le but le plus lointain et le plus haut, un but peut-être inaccessible ! » Ayons confiance.

ANDRÉ FONTAINAS.

§

Mr Edmund Gosse a réuni sous ce titre : **Inter Arma**, d'une si belle simplicité, une série d'études relatives à certains aspects de la guerre, dont la première parut en octobre 1914 dans l'*Edinburgh Review*, où les autres la suivirent de trimestre en trimestre. Comme il convient pour un auteur qui considère son art à l'égard d'un sacerdoce, Mr Gosse envisagea tout de suite les effets possibles de la guerre sur la littérature. Il écrivit ce premier essai au lendemain de la victoire de la Marne et les perspectives qu'il découvrait lui parurent assez sombres. Les craintes qu'il exprima ne se sont pas toutes réalisées, comme il le reconnaît lui-même à présent, mais encore était-il justifié à les émettre après les événements auxquels nous venions d'assister. A l'exemple de Théophile Gautier, errant dans les rues de Paris en 1870, nous pouvions nous dire : « saturés d'horreur », et c'est en se reportant aux effets qu'exerça la guerre franco-allemande d'alors sur la production littéraire que Mr Gosse risqua ses prédictions. Sans doute, il n'y a pas eu un arrêt total ; on a continué à lire ; il paraît même qu'on a lu beaucoup dans les tranchées et dans les services d'arrière, et les libraires situés dans la zone des armées admettent volontiers avoir fait de bonnes affaires. Mais il n'en faut pas moins reconnaître un ralentissement fort considérable dans la production d'œuvres originales. Les œuvres anciennes ont été réimprimées aussi copieusement que le prix du papier — triplé et quadruplé — a pu le permettre, et d'autre part les ouvrages de toutes dimensions et de tout format relatifs à la guerre ont été innombrables, depuis la brochure jusqu'au solide in-quarto, mais les œuvres d'imagination ont été rares, beaucoup plus rares en France qu'elles ne l'ont été en Angleterre. Pendant la première année de la guerre, il sembla que les éditeurs anglais étaient en mesure de continuer *business as usual*, et jusqu'en ces derniers temps, les romanciers favoris du public et les conteurs populaires offrirent leurs élucubrations aux lecteurs, comme en temps de paix. Sur ce point, Mr Gosse apparemment s'était montré pessimiste à l'excès. Pourtant, il ne s'est pas trompé autant qu'on pourrait le supposer ; le ralentissement a été moins complet et moins rapide qu'il ne le redoutait, mais il ne manquera pas de se reproduire ; il se produit déjà. La disette de papier qui oblige les journaux à restreindre le nombre de leurs pages commence à causer de sérieuses inquiétudes aux éditeurs. Les effets de la guerre se sont fait sentir, en Angleterre, moins brusque-

ment et moins brutalement que chez nous, mais ils arrivent ; les répercussions agissent sourdement mais sûrement, et dans tous les domaines : on ne saurait les énumérer, il suffit de constater leur action qui s'étend de jour en jour. Ne nous lamentons pas sur ce résultat. On fabriquera moins de livres et ce ne sera peut-être pas un mal ; les éditeurs et les libraires seront seuls à s'en plaindre, mais à cela se bornera l'effet de la guerre imposée à la civilisation récalcitrante par l'orgueil boche. « La kultur allemande, comme le remarque l'auteur, n'a point réussi jadis à dompter le clair génie français. Dans l'histoire de la littérature française au XIXe siècle, la guerre de 1870-71 ne laisse même pas une cicatrice. » De même aujourd'hui on continue à penser, et les étrangers qui séjournent plus ou moins longtemps chez nous à l'heure actuelle sont unanimement frappés par la vigoureuse activité cérébrale de la France ; cette activité intellectuelle s'exerce à résoudre les problèmes d'ordre pratique que la guerre a soulevés pour le présent et pour l'avenir, et lorsque les questions économiques et techniques seront réglées, la création artistique fera de nouveau entendre son appel et redeviendra l'un des apanages de l'intelligence française libérée des influences déformantes qu'elle subissait par trop depuis quelque temps.

L'article sur « l'unité française » a été suffisamment commenté lorsqu'il parut dans le *Mercure* ; avec l'essai sur la poésie de guerre en France, il établit sans conteste que Mr Gosse posséde, de la France d'aujourd'hui autant que de la France d'autrefois, une connaissance incomparable. De Déroulède, il parle avec presque de la tendresse émue, en tout cas, avec un tact qu'inspire la compréhension la plus délicate en ces heures où l'amour de la Patrie prête une noblesse altière à des accents qui pouvaient paraître un peu puérils à une autre époque. A Théodore Botrel, « chansonnier des armées », il accorde l'importance anormale et baroque que les circonstances lui ont permis de prendre, et il redevient le critique littéraire pour parler de Paul Fort et de ses *Poèmes de France*. Naturellement, il prend plaisir à citer les jolis compliments que le Prince des Poètes adresse à l'Angleterre : « Il n'est que les Anglais et nous pour aimer finement la France. »

Mr Gosse, à coup sûr, aime finement la France ; j'ajouterai qu'il l'aime d'un amour ardent et passionné. Il y a une douzaine d'années, à Paris, il a dit à quelques glorieux artistes et écrivains qui le fêtaient, que s'il n'était pas Français, c'est la faute de Madame de Maintenon. Il s'en est bien vengé! Et à l'heure tragique où la France saigne et souffre, il est à ses côtés, et partage notre angoisse. Quel Français aurait écrit avec une plus exquise tendresse ces pages émues et frémissantes sur *The Desecration of French Monuments*. C'est une âme endolorie d'artiste qui seule est capable d'ex-

primer en des termes si nobles son indignation. Et quand il a énuméré le triste martyrologe des villes, des bourgades et des villages, des cathédrales, des châteaux et des édifices d'art détruits par la barbarie germanique, l'artiste, sachant que les paroles de haine et les invectives sont oiseuses, invoque l'immanente justice, l'incorruptible Némésis à qui aucun criminel n'échappe : « Surely there must come a day of reckoning for Germany. »

Comme on le pense sans surprise, les événements actuels surexcitent les dons prophétiques de Mr H. G. Wells. Dans son nouveau volume : **What is coming?** il se livre à une série d'*Anticipations* qu'il appelle modestement : « a forecast of things after the war ». Il s'abandonne ainsi à annoncer de quelle manière la guerre finira, non pas par une victoire militaire et navale qui porterait le coup fatal au rêve d'hégémonie militariste de l'Allemagne, mais par l'épuisement des combattants sans qu'une seule des nations en guerre puisse se réclamer d'un triomphe; toutes arriveront à conclure des arrangements qui promettront un maximum d'équilibre de puissance dans l'avenir. Naturellement la carte de l'Europe sera sérieusement remaniée, mais les frontières nouvelles qu'esquisse Mr Wells ne satisferont personne, et il semble même que sur ce point l'auteur soit ignorant d'un certain nombre d'éléments fort importants, à moins que le dédain qu'il en a l'amène à ne pas même les mentionner. Qu'il y ait une Allemagne raisonnable et sage derrière l'abominable Germanie qui se révèle depuis deux ans, c'est là une donnée sur laquelle il vaut peut-être mieux ne pas trop compter. Ce que nous constatons, c'est que l'Allemagne industrielle, commerçante, socialisante, pacifiquement et peu loyalement conquérante, si orgueilleusement outrecuidante de ses prétendues vertus de race et de ses facultés supérieures d'organisation, cette Allemagne hypocrite a jeté le masque et a attaqué sauvagement ses voisins, ceux du moins dont elle redoutait la concurrence économique, ceux dont elle convoitait les richesses et la puissance, et qu'elle voulait ruiner pour les asservir à une vassalité dont elle eût tiré le plus grand profit. L'Autriche était vassale depuis un demi-siècle, et les Turcs étaient achetables et achetés. Il y avait des peuples qui tenaient encore à leur indépendance et qui prétendaient avoir le droit de rivaliser à travers le monde et dans tous les domaines avec la soi-disant supériorité teutonne, des peuples qui avaient de grands empires coloniaux, qui étaient prospères, qui s'illustraient dans les arts et les sciences tout autant, pour le moins, que les Germains, ce sont ces peuples-là que l'Allemagne haïssait et méprisait, qu'elle voulait vaincre et humilier. Pour l'instant et pour longtemps encore, c'est cette Allemagne-là que nous devons voir, surtout tant qu'il restera un Hohenzollern plus ou moins dégénéré, un Habsbourg abject et cagot.

La carte de l'Europe sera profondément modifiée, sans qu'on en puisse douter, et Mr Wells, qui a la générosité de nous accorder Metz, consentira à ce qu'on y ajoute sans doute aussi Strasbourg.

On ne sera pas étonné si nous disons que les anticipations de Mr Wells sont, sur la plupart des points qu'il aborde, assez vagues et qu'il a le courage parfois de se contredire — à moins qu'il ne s'en aperçoive pas. Un livre comme le sien demanderait à être commenté page à page, et c'est une tâche que nous n'avons pas la présomption d'entreprendre. La lecture suffit; pour lui emprunter une image qu'il employa jadis, l'auteur hérisse ses pages d'une accumulation de patères ou de clous auquel il nous invite à suspendre nos pensées, et pour quiconque a un peu d'imagination les pensées s'y suspendent à la manière dont un essaim d'abeilles s'accroche en grappe à une branche.

La reconstitution de la richesse nationale, chez les nations européennes épuisées par la guerre, est un problème auquel s'attaque naturellement l'ingéniosité de Mr Wells; il dit à ce propos un bon nombre d'excellentes choses, et quelques-unes d'assez aventurées. Le rétablissement de l'équilibre financier et l'amortissement des dettes colossales que nous contractons lui suggèrent des expédients assez imprévus dont on se demande ce que penseraient Mr Mc Kenna ou Mr Ribot, sans compter que les contribuables et consommateurs ont bien aussi voix au chapitre en la matière.

L'auteur de *la Guerre dans les airs* base les prédictions de ce volume sur une critique acharnée, souvent acerbe et acrimonieuse, de l'état de choses qui prévalait avant la guerre et qui prévaut pendant qu'elle dure. Les problèmes du gouvernement des peuples, du travail et de la production, de l'instruction publique et du rôle des sciences dans la formation de l'esprit des générations nouvelles fournissent à l'écrivain maintes occasions d'émettre d'heureuses idées ou de les préconiser à nouveau. Mais, en prenant ce livre, le lecteur sera sage de se prémunir contre un entraînement facile, de faire appel à toute sa prudence et d'exercer implacablement tout ce qu'il possède de sens critique.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA CENSURE. — Le chancelier impérial, en prononçant au Reichstag, le 5 juin, le grand discours au cours duquel il a fait naïvement l'apologie de sa politique, n'a pas caché qu'il avait été vivement ému par les attaques dirigées contre la censure par les représentants de tous les partis. « A mon avis, a dit M. de Bethmann-Hollweg,

les débats de mercredi n'ont pas laissé dans le pays l'impression d'une journée réconfortante. » Mais cette discussion, dont le chancelier n'a voulu retenir que le début, avait en réalité duré trois jours et s'était développée dans le moment même où il accomplissait sa mystérieuse tournée dans les capitales de l'Allemagne du Sud. On peut se demander si c'est seulement par maladresse que M. de Bethmann-Hollweg n'a fait allusion qu'aux discours prononcés le mercredi 24 mai, alors que les charges à fond contre sa politique ont été lancées le lendemain jeudi et le mardi 30 mai.

En effet, avant de prendre une singulière ampleur, le débat s'était amorcé dans le cadre banal d'un ordre du jour assez tiède. Une résolution de la commission demandait que l'interdiction d'un journal ne pût être ordonnée qu'avec l'assentiment du chancelier ; que les restrictions au droit de réunion et à la liberté de la presse ne fussent subordonnées qu'à l'intérêt d'une « conduite victorieuse de la guerre », que la durée de la prison de protection (*Schutzhaft*) fût réduite au minimum exigé par les nécessités militaires. L'union socialiste du travail avait élargi cette résolution en présentant une motion demandant l'abolition de l'état de siège et le rétablissement de la liberté de la presse.

Les trois orateurs qui ce jour là prirent la parole se tinrent dans la limite des récriminations habituelles. M. Pfleger, parlant au nom du centre, préconisa la suppression immédiate de la censure militaire, en déclarant qu'elle était indigne du chancelier et du peuple allemand. M. Emmel, député socialiste de Mulhouse, apporta des faits qui touchaient particulièrement l'Alsace-Lorraine, mais qui, étant donné le personnage et le rôle de dénonciateur policier qu'il joue en pays annexés, ne parurent inspirés que par une opposition de façade. Enfin, M. Liesching, démocrate, fixa l'attention de l'assemblée en décrivant les hauts faits de certains censeurs militaires. C'est ainsi qu'un journal de Stettin se vit interdire la reproduction d'un article de son collègue M. Gothein, traitant de l'impôt sur les bénéfices de guerre, qui avait déjà été reproduit par 14 autres journaux. Par contre, on permit à une feuille conservatrice de la même ville de traiter M. Gothein de traître à la patrie et de le comparer à l'abbé Wetterlé. Les commandants militaires de certaines régions exercent une pression sur les directeurs des journaux pour faire congédier les rédacteurs qui leur déplaisent. Ils déclarent qu'ils sont l'instance supérieure en matière d'interdiction et n'admettent pas le recours au pouvoir civil. Un commandant de région a répondu à quelqu'un qui se plaignait de la censure :« C'est nous qui sommes le ministère, le Conseil fédéral, le chancelier et le Reichstag. »

En somme, c'est la loi sur l'état de siège, telle qu'elle a été mise en vigueur en Prusse depuis 1851, qui est appliquée à l'ensemble des

territoires de l'empire et il n'y a, dans cette application à la presse des différents partis aucune unité. Cette différence de traitement a été mise en valeur le second jour de la discussion qui a amené les conservateurs à s'expliquer. On autorise ceux-ci à dire à peu près tout ce qu'ils veulent, mais on ne leur laisse pas discuter « les buts de la guerre ». C'est de cela surtout que s'est plaint leur porte-parole, M. Oertel, au début de la séance du 25 mai. La droite exige une guerre à outrance, sans égard aux neutres. Elle blâme la faiblesse du chancelier qui selon eux a cédé aux exigences des Etats-Unis, dans l'affaire des sous-marins. Elle réclame, en outre, des annexions, comme prix de la victoire, et le chancelier qui sait exactement à quoi s'en tenir est gêné par cette propagande qui fait naître en Allemagne des espérances que la situation actuelle — on s'en rend parfaitement compte à Berlin — ne permettra pas de réaliser.

M. de Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, l'a parfaitement indiqué dans sa réponse, quand il a dit que le gouvernement avait besoin de la censure, parce que, ayant la responsabilité de la politique, il ne saurait admettre que, dans les moments critiques, celle-ci fût contrecarrée par des campagnes de presse. M. Helfferich qui faisait ses début comme secrétaire d'Etat à l'office de l'intérieur, répondant à M. Hirsch, national-libéral qui s'était rallié aux idées formulées par M. Oertel, reprit ensuite les mêmes idées en défendant la censure « dont l'activité doit embrasser tous les domaines de la vie publique ».

La guerre n'est pas seulement faite par nos troupes au dehors, elle n'est pas seulement une guerre économique, elle est faite aussi avec de l'encre d'imprimerie. C'est pourquoi il est inimaginable que la guerre puisse se limiter seulement aux affaires militaires. Tout passe aujourd'hui dans le domaine militaire et, plus que toute autre chose, la politique.

Evoquant l'ombre de Bismarck qui en Allemagne n'est absente d'aucun débat important, M. Helfferich a ajouté que le premier chancelier ne jugea pas qu'il fût au-dessous de sa dignité de remettre une partie de ses pouvoirs entre les mains de l'autorité militaire.

M. Dittmann, de l'union socialiste du travail, devait lui répliquer aussitôt par un mot de Windthorst, le grand adversaire catholique de Bismarck, qui qualifiait cette théorie de la suprématie militaire de « jurisprudence de corps de garde ». Le même député a publié dans le *Vorwaerts* (27 et 28 mai) une longue étude sur l'état de siège, au cours de laquelle il a rappelé comment la loi prussienne a été votée et quelles oppositions elle a rencontrées depuis au Reichstag. Il serait trop long d'y insister ici. Mais M. Wilhelm Dittmann, au cours de cette même séance du 25 mai, a prononcé un discours dont l'extrême violence est apparue comme une nouveauté dans les annales parlementaires allemandes. Il a cité des exemples de mesures prises par la

censure qui ont montré que l'Allemagne vit sous un véritable régime de terreur : interdiction de réunions publiques, saisie de correspondance, arrestations arbitraires ou menaces d'arrestation à la moindre velléité de résistance aux ordres des commandants militaires. Tous les agitateurs socialistes sont actuellement en prison; toutes les menaces de recours aux autorités civiles sont punies par l'emprisonnement. Les sociétés de paix sont dissoutes et les critiques de la politique d'annexion préconisée par les conservateurs sont impitoyablement supprimées dans les journaux socialistes. Les termes mêmes de ce discours ont été particulièrement vifs et M. Lewald, directeur ministériel, dans une brève réplique, s'est contenté de dire que l'orateur avait tenu un langage « plein de tempérament » et qu'il regrettait beaucoup qu'un pareil discours eût été prononcé. Pour le reste, si l'on admettait la conclusion de M. Dittmann, qui demandait le rejet des nouveaux crédits de guerre, l'empire serait sans défense.

On pourrait croire qu'après ces aménités le moment était venu de clore les débats. Ce n'était pas seulement un mauvais quart d'heure qu'avait passé la censure ; elle avait été retournée sur la grille pendant deux longues séances. Mais en Allemagne, on n'arrive à en finir avec rien. Après quatre jours d'interruption, la quirielle des récriminations reprit de plus belle mardi 30 mai. On entendit encore ce jour-là MM. Noske (socialiste majoritaire), Gothein (progressiste), Stresemann (national-libéral) et enfin le conservateur von Graefe qui, par ses attaques, allait définitivement rompre le lien historique qui rattachait son parti au gouvernement. Si l'on en croit ce hobereau, le chancelier n'a péché jusqu'à présent que par faiblesse. C'est lui qui supprime les articles des journaux de droite destinés à soutenir le patriotisme de la nation. « Le *furor teutonicus* ne doit et ne peut pas être étouffé. » On saisit les manifestes conservateurs au même titre que les manifestes de Liebknecht et l'on fait ainsi naître l'idée que leurs crimes sont identiques. « Si nous nous taisons vis-à-vis de ces faits, nous faisons naître auprès de nos électeurs l'idée que nous autres députés nous sommes une bien triste compagnie. »

Après ce discours qui a encore été suivi de plusieurs autres, avant un vote approuvant la résolution de la commission, mais rejetant la motion de l'union socialiste, après que l'on eut ainsi bataillé pendant trois jours, le député Gothein a pu dire dans le *Berliner Tageblatt* (3 juin) qu'il est impossible que l'on continue comme on a fait jusqu'à présent. Il faut que quelqu'un soit responsable : « On évitera ainsi des actes de déloyauté qui consistent à tendre des embûches au gouvernement, alors qu'il est impossible de les éviter sans risquer de livrer au public des secrets d'Etat. »

Cette brève esquisse du débat sur la censure qu'aucun de nos journaux quotidiens n'a donnée, était cependant nécessaire si l'on veut

comprendre la sourde irritation qui passe à travers les paroles prononcées quelques jours plus tard par M. de Bethmann-Hollweg. Car le chancelier lui aussi a tenu à parler de la censure. Il avait laissé à ses sous-ordres le soin de répondre avec plus ou moins de précision aux critiques des différents orateurs. Sans suivre le mouvement général de la discussion, passant sous silence les récriminations de la gauche, le chancelier a fait une volte-face aussi brutale qu'inattendue contre les conservateurs. Les résumés de son discours du 5 juin, rendus publics par les agences télégraphiques, n'ont pu donner qu'une idée tout à fait imparfaite de cette diatribe. Ce qui frappe surtout le lecteur attentif, c'est un ton irrité qui va jusqu'à l'insulte et ne craint pas certaines vulgarités de langage dont un Allemand seul peut être capable.

M. de Bethmann-Hollweg, écrit M. Th. Wolf dans le *Berliner Tageblatt* du 6 juin, a asséné hier au Reichstag à ces démagogues « conservateurs de l'Etat » qui couvrent actuellement en Allemagne, avec le drapeau national leurs affaires politiques et autres, le coup mérité et nécessaire. On peut aussi l'appeler un coup de pied, si l'on préfère.

Or, voici comment ce coup de pied a été donné :

Après avoir félicité la presse de son patriotisme en promettant d'améliorer la censure, le chancelier a annoncé qu'il allait parler des menées occultes auxquelles on se livre avec des mémoires secrets répandus sous le manteau et qui lui reprochent sa faiblesse en différentes circonstances. Parmi cette « littérature de pamphlets » il a fait allusion à deux ouvrages dont la presse nous a révélé le lendemain les origines. C'est tout d'abord une brochure, signée Iunius Alter, et qui s'intitule : « L'empire allemand sur le chemin d'un épisode historique. Une étude de politique bethmannienne. » L'auteur y fournit sur l'attitude du chancelier au début de la guerre des renseignements qui sont partiellement empruntés aux Livres diplomatiques étrangers, avec des détails fantaisistes dont la facile réfutation a permis au chancelier de se livrer à une apologie de sa personne et de sa politique.

M. de Bethmann s'est écrié : *Das ist alles erstunken* (*sic*) *und erlogen*, ce que les agences ont traduit : « Ce ne sont là que des fantaisies. » *Erstunken* vient de *stinken* qui signifier *puer*. Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites !

Naturellement les socialistes ont applaudi à tout rompre les invectives de leur nouveau chef. Quand le chancelier à passé a la seconde brochure, on lui a crié : « Les noms ! les noms ! » et il a nommé en toutes lettres M. Wolfgang Kapp, l'un des plus gros personnages de la Prusse Orientale, fonctionnaire important et de plus propriétaire d'une terre de 20.000 arpents. Ce hobereau de marque a également rédigé un mémoire dont on ne dit pas le titre, mais où il est affirmé

que « le mot d'ordre de l'union sacrée commence à jouer en Allemagne le même rôle néfaste que joua en 1806 la parole qui était celle d'un traître : *Le premier devoir des citoyens est de se tenir tranquilles* ».

Où y a-t-il aujourd'hui un Iéna? s'est écrié le chancelier. Ce monsieur ne se rend-il pas compte qu'il abaisse notre époque grandiose en prononçant le mot d'Iéna ?

« Malgré les mensonges de l'étranger, malgré les calomnies et les diffamations de l'intérieur », M. de Bethmann veut accepter la lutte et il a annoncé qu'il la poursuivrait jusqu'au bout. Dangereuse parole qu'il a aggravée encore en accusant « les pirates de l'opinion publique » d'abuser du « drapeau de l'honneur national ».

La rupture ouverte avec les conservateurs, saluée avec joie par tous les organes de gauche, met le chancelier dans une situation difficile. Tout en déclarant la guerre aux conservateurs, il continue à fournir des aliments à leurs espérances. Dans la suite de son discours il a voulu encourager l'opinion des masses en parlant des « victoires » allemandes, et il s'est étendu longuement sur des prétendus « succès » des armées impériales. Ce qu'il a appelé la « carte de la guerre », le graphique des territoires occupés par les troupes allemandes, démontre selon lui que l'Allemagne est victorieuse. Que signifient alors les réticences du gouvernement? se demandent les chauvins. Si l'empire est maître d'énormes régions à l'est et à l'ouest, pourquoi ne pas les garder, pourquoi ne pas permettre que l'on discute de leur incorporation, permettre qu'on étale publiquement les ambitions territoriales de la Grande Allemagne?

La modestie du chancelier, qui ne considère ces territoires que comme des gages et des objets d'échange, est incompréhensible pour tous ceux qui ne se rendent pas compte de la situation véritable. En bluffant plus effrontément à chaque nouveau discours, il lui devient toujours plus difficile d'avouer que le moment n'est pas éloigné où la partie sera irrémédiablement perdue. En vain se débarrasse-t-il des agités et des illuminés qui, libérés de tout lien avec le gouvernement civil, vont développer davantage encore leur agitation. Il est prisonnier de l'équivoque et l'appui des socialistes sera pour lui de peu de prix, au moment où il faudra règler les comptes. Le spectacle de cet homme qui s'effondre, à l'heure où nous sommes, n'est pas pour nous déplaire.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

« Dans votre chronique du 1er juin, m'écrit un lecteur du *Mercure*, vous disiez en substance qu'après l'occupation de la ville de Florina

par les troupes franco-anglaises, la seule porte qui restât encore ouverte à l'invasion germano-bulgare se trouvait désormais solidement gardée. Comment conciliez-vous cette affirmation avec le fait de l'occupation du fort de Rupel par nos ennemis et l'irruption germano-bulgare en Macédoine orientale ? » Ami lecteur, comme disaient nos ancêtres, permettez-moi de maintenir mon affirmation même aujourd'hui que le fort de Rupel est occupé par les Bulgares et que j'ai eu le plaisir de lire vos remarques avec la plus grande attention. En « affirmant » ce que j'affirmais, je me plaçais du point de vue du corps expéditionnaire. « Certes, l'armée du général Sarrail, depuis longtemps retranchée à Salonique, n'avait aucune raison de craindre une offensive allemande en Macédoine. Mais si, jusqu'à présent, elle se tenait sur une jambe trois quarts — l'autre, elle ne pouvait pas l'appuyer tout à fait, — après l'occupation de Florina, elle se tient solidement sur les deux. » Telle était la conclusion à laquelle j'aboutissais après avoir indiqué que dans le cas d'une offensive éventuelle, les Germano-bulgares auraient tenté de descendre par Florina en Thessalie pour envelopper ensuite le camp retranché de Salonique La route étant désormais barrée, ce danger était définitivement conjuré.

Et la possession du fort de Rupel par les Bulgares, constitue-t-elle donc un événement négligeable ? Nullement, mais cette avance de l'ennemi en territoire hellénique ne menace guère le corps expéditionnaire. Après la destruction du pont de Demir-Hissar, le défilé de Rupel ne mène plus à Salonique. Pour les Bulgares, c'est le carrefour qui domine la Macédoine orientale, et voilà ce qui aurait dû faire réfléchir un petit peu plus les gouvernants d'Athènes. Pour les Alliés, c'est le chemin qui conduit à Sofia. Lorsque l'armée Sarrail prendra l'offensive contre les Bulgares, elle aura à enlever un fort de plus. Tant qu'elle reste sur ses positions, sa situation n'est pas affaiblie par l'occupation de Rupel. D'ailleurs, s'il en était autrement, il n'y a aucun doute que le général Sarrail aurait fait depuis longtemps ce que les Bulgares ont fait tout récemment ; et ce n'est pas la crainte des commentaires de la presse gouvernementale qui l'aurait empêché de prendre une semblable décision.

Pour le moment, l'occupation de Rupel a une importance plutôt politique que militaire. Si les Germano-bulgares étaient entrés sans crier gare en territoire hellénique et avaient enlevé le fort par un coup de main, les puissances de l'Entente se seraient à peine inquiétées. Ce qui éveilla particulièrement leurs soupçons, c'est que la Grèce s'est contentée d'une assurance par écrit signée d'un capitaine allemand d'après laquelle le fort serait restitué plus tard aux autorités helléniques. Pour que le gouvernement grec acceptât une pareille solution, c'est donc qu'un accord d'une portée bien plus vaste était préétabli entre les puis-

sances centrales et la Grèce. Telle fut la crainte formulée par les diplomates alliés et c'est là le point de départ de l'action énergique de l'Entente auprès du gouvernement grec. La démobilisation partielle de la Grèce est déjà un pas vers la détente. La démobilisation totale et la dissolution de la Chambre permettront seules à la Grèce de retrouver sa conscience nationale et de reprendre sa physionomie d'autrefois. Comment était-elle ? On est presque tenté de l'oublier aujourd'hui. Mais reportons-nous aux premiers jours de la guerre européenne. Les agences allemandes commencent déjà à pratiquer l'importation de fausses nouvelles en Grèce. La presse leur faisant l'accueil qu'elles méritent, la Wilhelmstrasse a recours à des expédients plus subtils. Sous le couvert de noms empruntés à des particuliers inconnus, elle fait aux journaux d'Athènes et de Salonique d'audacieuses offres de service. « Vos correspondants de Paris, de Londres, de Rome vous fournissent fréquemment des informations tendancieuses. Si vous voulez m'y autoriser, je me chargerai volontiers de vous envoyer tous les jours par voie télégraphique et *à mes frais* un résumé des principaux faits de guerre rédigé dans un large esprit d'impartialité. » Voici ce que contenait en substance cette sorte de circulaire à variantes. Les journaux grecs rejettent ces propositions et se limitent à publier le communiqué officiel de l'état-major allemand. Sans s'attarder à des commentaires, ils le placent en telle ou telle page selon la véracité du texte. Le communiqué annonçait-il des faits plausibles ? Il figurait aux informations. Claironnait-il une victoire fictive ? Alors, il paraissait sous la rubrique publicité. Un jour l'agence Wolf ayant cru opportun d'asséner, au moyen de deux ou trois phrases lapidaires, quelques coups trop rudes à l'escadre anglaise qui coopérait dans la mer du Nord avec les troupes du littoral, le communiqué allemand fut casé entre une réclame prônant les effets salutaires de la méthode Ehrlich et un programme de cinéma (*Embros* ! 15/28 octobre 1914).

Le ministre d'Allemagne à Athènes essayait sans perdre courage d'atténuer l'impression produite par les dépêches de sources française, russe ou anglaise en y opposant des démentis. La situation resta tellement « inchangée » qu'un jour le représentant du Kaiser n'hésita pas à manifester toute son irritation. M. Diamantidis, alors ministre des voies et communications, lui ayant demandé une lettre de recommandation pour que le voyage de son neveu jusqu'à Munich fût facilité par les autorités allemandes, le ministre de Guillaume II donna par écrit cette réponse : « Il est préférable que monsieur votre neveu aille à Pétrograd. Les universités russes sont supérieures aux nôtres. D'ailleurs il y a lieu de croire que d'ici quelque temps nos facultés cesseront d'agréer des étudiants grecs. »

Telle est la tension des rapports greco-allemands en 1914. A cette époque on aura beau chercher, on ne trouvera pas un seul journal

germanophile en Grèce. Deux ans après, le baron von Schenk est déjà depuis longtemps installé à Athènes. Il dispose d'importants crédits pour la propagande. Il « inspire » les deux tiers de la presse grecque. Des zeppelins bombardent Salonique? Il y a des journaux grecs qui rejettent la responsabilité sur les Alliés. Les germano-bulgares occupent le fort de Rupel ? Des organes gouvernementaux d'Athènes s'empressent d'attaquer les... Italiens qui sont retranchés à Valona. Ne croyez pas que j'exagère. J'ai malheureusement les preuves sous les yeux. Et goûtez encore ceci : à la suite des pluies torrentielles le Vardar avait débordé récemment. Pour ironiser la *Patris* (vénizeliste) écrit : « Il est étonnant que la presse gouvernementale ne se soit pas encore emparée de la question et n'accuse pas les Alliés d'avoir provoqué le débordement du Vardar. » Et l'*Opinion* de Salonique de répondre : « A notre tour nous nous étonnons de l'étonnement de la *Patris*, car la presse gouvernementale n'a pas manqué, selon ses prévisions, de donner dans le panneau. Les journaux gouvernementaux accusent en effet les Franco-Anglais d'avoir fait déborder le fleuve dans le but, disent-ils, d'entraver l'offensive germano-bulgare »! Et l'opinion publique grecque, vous demanderez-vous, admet-elle passivement toutes ces monstruosités ? Certes non. Et après plusieurs mois d'effort continu de la part de la propagande allemande, la grande majorité des Grecs restent fidèles à l'Entente. Seulement à force de lancer des calomnies contre les Alliés, à force de glisser les pires insinuations contre eux, les gazettes germanophiles ont réussi à troubler d'abord, puis à empoisonner progressivement l'opinion publique. Par le fait de la démobilisation la Grèce retrouvera ses anciennes libertés, elle respirera moins péniblement, mais l'atmosphère est encore chargée de gaz délétères qu'il faudra dissiper. Que l'Entente, qui a pris une fois de plus l'hellénisme sous sa protection, fasse un nouvel effort. Que, par des moyens d'informations loyaux — c'est dans ses traditions — et méthodiques, elle veuille bien éclairer ce peuple dont le sentiment fut en partie faussé par les intrigues allemandes. Le peuple hellène mérite cette attention. Que ceux qui le croient passif à l'excès prennent en considération que la mobilisation avait fatalement étouffé ou même engourdi la conscience nationale grecque, qu'ils n'oublient pas enfin que tant que le peuple a pu exprimer sans entrave aucune sa vraie pensée, il n'a jamais marchandé sa sympathie pour Eleutherios Venizelos.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

NOS NOUVEAUX SACRIFICES ET LE BUT DE NOTRE GUERRE. — A travers le recul déjà long des événements tragiques déterminés

par l'Allemagne, notre cause belge gagne en force et noblesse. Déjà l'historien peut comparer notre petite Nation, si persévérante dans sa fidélité, à d'autres Nations qui ont renié leurs promesses ou leurs alliances et s'accommodent de laisser fouler leur sol par l'ennemi. Nous sommes entrés dans cette guerre sans le moindre marchandage, sans nous précautionner d'aucune garantie, en négligeant les considérations immédiates pour n'obéir qu'à notre dignité.

Ce même esprit anime notre Roi, notre gouvernement, nos soldats, notre peuple : que ne puis-je publier ici les lettres que je reçois du front belge ou les communications qui me parviennent parfois de la Belgique envahie ! Un correspondant m'écrivait notamment : « Nous, les Belges, avons beaucoup souffert, *mais si c'était à recommencer nous recommencerions* ; tous ici pensent comme moi .» Il est bien certain que si les Boches renouvelaient à l'adresse de la Belgique les propositions de paix séparée les plus séduisantes, nous n'y prêterions pas plus l'oreille qu'avant et après la résistance de Liége. Nous entendons donner tout ce qui nous reste et lutter jusqu'au bout. C'est pourquoi certaines paroles de médiation pacifiste prononcées par M. Wilson nous ont péniblement impressionnés. Nous avons une dette immense de gratitude envers les Etats-Unis qui ravitaillent nos populations envahies, mais nous nous insurgeons de toute la vigueur de notre loyauté, bafouée par la brutalité teutonne, quand M. Wilson déclare que *tous* les belligérants, dont nous sommes, se trouvent atteints de la *même* folie, méconnaissant ainsi, lui, ce juriste, le plus indiscutable des droits que l'agression germanique ait mis en péril.

Nous pensons comme nos alliés qu'il faut repousser toute tentative de paix anticipée, d'où qu'elle se produise. Au nom de la Belgique, notre gouvernement vient de le déclarer, non par de vaines paroles, mais par sa décision, *prise à l'unanimité*, d'appeler pour les besoins de la défense nationale les Belges de 18 à 40 ans fixés dans la Belgique inoccupée, les pays alliés ou neutres.

Des esprits barguigneurs pourraient soutenir que notre pays a déjà largement payé son tribut au devoir, qu'il a défendu sa neutralité par tous les moyens de son organisation militaire *légale*, qu'il a contribué à entraver la marche sur Paris, puis sur Calais, que notre armée régulière ne cesse pas d'attester sur l'Yser son courage et sa ténacité. Ils pourraient aussi prétendre que la Belgique ayant rempli toutes ses obligations envers la France et l'Angleterre, garantes de sa neutralité, rien ne serait plus légitime de sa part que d'attendre de ces deux puissances la restauration de son intégrité. Mais nous n'entendons pas user de ces subterfuges avec notre conscience. A l'égard des Boches qui ont envahi, ruiné, torturé notre beau pays sans l'ombre d'un prétexte nous éprouvons trop de haine

et trop de colère pour ne pas consacrer à les abattre toute notre virilité. Pas de paix anticipée, mais une paix victorieuse, réparatrice, dont nous prendrons notre part avec nos alliés, après avoir mis dans l'effort commun le maximum de nos possibilités. Alors seulement, nous nous sentirons pleinement qualifiés pour faire valoir nos légitimes revendications au Congrès de la Paix.

Il est réconfortant pour un citoyen belge de constater que l'unanimité de notre gouvernement se soit prononcée dans ce sens. Le ministre socialiste Emile Vandervelde a tenu à affirmer spécialement son adhésion : elle en valait la peine. Il n'est pas seulement le leader du parti socialiste belge, il est aussi un des chefs de l'Internationale ouvrière où ses interventions furent presque toujours décisives. Or, peu de jours avant la décision prise par le gouvernement belge, au cours d'une grande réunion publique tenue à Rouen, Emile Vandervelde, *parlant au nom du prolétariat qui a été le plus éprouvé au cours de cette guerre*, trouva des paroles fortes et précises pour mettre les alliés en garde contre ceux qui s'efforceraient d'obtenir une paix boiteuse de la lassitude et du découragement.

Les deux autres ministres de l'opposition, le comte Goblet d'Alviella et M. Paul Hymans, ont adhéré également, si bien que la décision apparaît comme reflétant très exactement notre volonté nationale. Nul Belge ne se rencontrera pour contester la légitimité de ce nouvel appel au sacrifice, auquel les circonstances prêtent beaucoup de grandeur. Nous sommes ruinés, nous contracterons de nouveaux engagements pour équiper les hommes nouveaux, c'est là un détail accessoire ; mais ce qu'il y a de grand, c'est l'acceptation d'une existence dangereuse et tout à fait nouvelle pour ces soldats de demain. En général, ils n'ont connu ni la caserne ni l'entraînement militaire, le service personnel et obligatoire n'ayant été introduit chez nous qu'en 1912 ; ils vivent en exil, parfois avec leurs femmes et leurs enfants ; dans bien des cas leur foyer a été détruit ; d'aucuns ont pu se recréer en France et en Angleterre de modestes situations qui vont être détruites ; ils n'ont pas de parents ni d'amis à qui confier les leurs pendant l'absence guerrière. Dans l'arrêté-loi qu'il prépare pour sanctionner sa décision, le gouvernement du Havre s'efforcera de tenir compte de ces complexités. Sans doute un système d'allocations sera-t-il organisé pour soutenir les familles qui resteront sans leur chef, les célibataires partiront-ils avant les hommes mariés et nos excellents ouvriers, cette puissance de la Belgique prospère de naguère, trouveront-ils à s'employer utilement dans la fabrication des munitions. Quant aux représailles de la Bochie, elles s'annoncent. Le gouverneur von Bissing a fait savoir que les Belges expatriés chez les Alliés seraient traités en belligérants. On comprend que cela signifie une confiscation des biens en Belgique.

Il est évident que beaucoup d'éventualités devront être prévues par l'arrêté-loi. L'essentiel est toutefois de recruter pour notre cause le plus de défenseurs et de pousser le sacrifice aussi loin que possible en vue d'un avenir réparateur.

Quand un pays s'élève aussi haut que le nôtre sur les sommets du sacrifice, c'est qu'il est soutenu par une foi intense en le but poursuivi. J'ai résumé dans un précédent article ce que, outre l'expulsion de l'envahisseur, nous attendions de cette guerre, à savoir *la restitution, la simple restitution* de ce qui appartient à notre passé et dont nous avons été dépossédés par les traités de 1815 et de 1839. Nous redemandons les frontières naturelles et historiques dont la privation nous exposait à l'invasion sur les trois côtés du triangle qui configure notre pays. Ce modeste idéal est celui d'une petite Nation qui a fait ses preuves dans tous les domaines et représentait dans l'Europe d'avant la guerre le plus magnifique rayonnement d'activité concentrée. Si nous exposons, dès à présent, nos revendications, c'est que nous sommes sûrs de la Victoire — notre attitude n'est-elle pas garante de notre foi ? — C'est aussi qu'il est nécessaire d'éviter toute surprise quand nos diplomates présenteront au Congrès de la Paix les cahiers des revendications belges.

J'indiquais dans mon dernier article que, peut-être, tous les Belges n'étaient pas d'accord sur cette question des réparations. Les faits ont témoigné depuis que le malentendu résidait uniquement dans les mots. *Restitution ne veut pas dire annexion.* Il n'est guère besoin d'insister. Il a suffi de l'indiquer pour faire tomber les principales oppositions. Au demeurant le champ est ouvert aux modalités qui donneraient toute satisfaction aux *hommes à principes*. Il ne faut assurément pas négliger les principes respectables. Mais qu'on ne fasse pas intervenir trop de truismes ni de « principes » surannés dans cette question si élémentairement simple. C'est uniquement parce qu'on nous a lâchement attaqués que nous nous défendons; et si nous nous battons avec tant d'opiniâtreté, c'est dans l'espoir de reconquérir nos foyers, notre liberté et de les mettre à l'abri d'un nouveau coup de force. Une importante garantie sera le retour à nos frontières stratégiques qui se confondent avec nos frontières historiques et naturelles. Evidemment, cette précaution ne serait pas suffisante sans de solides alliances, mais à ces alliances nous aurons la légitime fierté d'apporter une Belgique protégée par sa barrière normale de l'Eiffel au lieu d'une Belgique ouverte à la Bochie. Il y a aussi la question de la rive gauche de l'Escaut, qui se trouve posée depuis 1831 et 1839, que nous réglerons dans un esprit d'amitié et d'équité avec nos voisins hollandais ; il y a encore la question de notre Luxembourg (devenu Grand-Duché en 1839) et dont les habitants ont nettement affirmé, lors de notre séparation, leur inflexible volonté

de redevenir Belges, en des formes comparables en tout point à la manifestation irrédentiste des Alsaciens-Lorrains en 1871.

Un des Belges qui ont rendu les plus éminents services à son pays et à l'Entente — ne serait-ce que par sa magnifique campagne de conférences en Italie — M. Jules Destrée, député de Charleroi et l'un de nos meilleurs orateurs et écrivains, vient de reconnaître, après avoir tout d'abord hésité, voire même protesté, la légitimité, le sérieux de ce programme. Il accepte de l'étudier à fond, le jugeant digne de l'attention la plus approfondie et il souhaite que s'établisse l'unanimité des Belges sur une solution qui se réclame du sentiment et de l'intérêt national. M. Jules Destrée, au cours d'une longue carrière parlementaire, a toujours allié à la plus haute idéologie un sentiment très vif des réalités; il représente avec MM. Vandervelde et Anseele les puissances de gouvernement du parti socialiste belge. Un tel ralliement, même enveloppé de quelque réserves, indique tout l'intérêt d'une discussion publique de questions que la diplomatie se réserve d'ordinaire trop exclusivement. Et la Belgique qui se dépense si généreusement pour la cause du Droit n'est-elle pas fondée à formuler dès à présent ce qu'elle considère comme son Droit particulier, ce vers quoi elle tend en propre dans l'immense effort collectif des peuples libres où ce sera sa gloire d'être entrée et de demeurer avec tant de Foi ?

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le libéralisme qui, depuis la guerre, s'est installé au sein du gouvernement russe, a attiré à ce dernier les sympathies de toute la nation et multiplié les énergies du pays en entier dans la lutte contre les empires centraux. Le peuple est reconnaissant aux pouvoirs que des mesures rigoureuses aient été prises contre certains grands dignitaires de l'Empire, comme le général Soukhomlinov.

Parmi les fautes relevées à la charge de l'ancien ministre, la plus grave serait l'indifférence qu'il manifestait ouvertement à l'égard de la question si sérieuse du ravitaillement de l'armée en munitions. Il ne fit rien pour parer à l'insuffisance des réserves en munitions, qu'on lui signalait dès fin août 1914. Alors qu'il s'obstinait à refuser toutes les propositions à lui faites par les industries russes et étrangères, il répondait à chaque dépêche venue du front lui signalant le manque de munitions : « Tâchez d'économisez ; les usines de guerre ne sont pas en état de produire davantage ». Le *Novoié Vremia* commente ainsi la mise en accusation et l'arrestation du général Soukhomlinov :

C'est presque la première fois qu'on voit, au cours de toute l'histoire de la Russie, un ministre appelé à rendre compte de ses actes. En principe, chaque ministre était naturellement responsable devant la loi, mais ce principe n'était jamais appliqué. Il reste à supposer que les actes de tous les ministres ne dépassèrent jamais les limites de la loi et que, depuis que l'Empire russe existe, ils furent étrangers à toute malversation. Il était admis depuis des siècles que les ministres n'étaient plus des simples mortels, c'étaient des êtres parfaits, presque surhumains. Au nom du dogme de l'infaillibilité des ministres, on étendait un voile sur tous leurs actes. Il n'y avait que la retraite qui pût menacer le fonctionnaire arrivé à la dignité de ministre. Son châtiment suprême consistait à être nommé membre du Conseil de l'Empire. Le dernier degré de l'échelle administrative une fois atteint, on était par le fait même au-dessus de la loi. Une telle divinisation du pouvoir eut pour conséquence l'entière irresponsabilité de ceux qui en étaient revêtus. Cette irresponsabilité amena bientôt le mépris du devoir et ce dernier entraîna les conséquences les plus déplorables aussi bien pour la marche de tout le mécanisme administratif, que pour la prospérité intérieure de la Russie et sa puissance extérieure. Les deux dernières guerres en sont une preuve éloquente. Cette irresponsabilité a été la source principale de la désorganisation intérieure dont les conséquences se font fatalement sentir dans beaucoup d'événements de l'heure actuelle. A côté de manifestations volcaniques de la puissance sans bornes de l'âme héroïque du peuple russe, nous nous heurtons à chaque pas à des preuves honteuses de la faiblesse et de l'insuffisance de la bureaucratie. La mise en accusation du général Soukhomlinov marque la fin du régime fatal de l'irresponsabilité. C'est un grand pas fait vers « l'assainissement » du pouvoir. L'enquête préliminaire, qu'a menée le sénateur Kouzmine, s'est terminée par l'arrestation et l'internement de l'ancien ministre de la guerre. Il faut en conclure que de lourdes charges ont été relevées contre lui. Néanmoins, l'impartialité et la justice nous obligent, quoi qu'il nous en coûte, à ne voir en lui pour le moment qu'un accusé et non un condamné. Il peut encore être acquitté. Il saura peut-être prouver devant le monde entier que ce n'est nullement lui le coupable, que ce n'est pas à lui que nous devons la défaite des Carpathes, que ce n'est pas lui qui a fait couler en vain tant de flots de sang russe, que ce n'est pas sa négligence qui a laissé notre vaillante armée, victorieuse jusque-là, dépourvue de munitions au moment même de l'offensive allemande, qu'enfin il n'est ni un assassin, ni un traître à sa patrie. Qu'il doive seulement son acquittement non à sa haute situation administrative, mais au jugement suprême de la conscience nationale.

LA PRESSE ENNEMIE. — Les revues et les journaux allemands s'enorgueillissent de s'être tenus, depuis le commencement des hostilités, dans leurs considérations sur la guerre, au seul point de vue philosophique. C'est même, pour nombre de belligérants adversaires et de neutres, une preuve de plus de l'indiscutable culpabilité de l'Allemagne. Les avantages de la guerre leur paraissent tellement indéniables que les horreurs présentes ne comptent guère. Demain aura raison sur l'heure présente devenue hier. Les uns cherchent les avan-

tages dans le domaine moral, comme d'autres dans le domaine économique, d'autres dans la vie politique. Mais la plupart ne doutent pas un seul instant que, parce que cette guerre parfera la prospérité de l'empire allemand, le reste du monde y trouvera forcément son propre bonheur. Dans la *Neue Deutsche Rundschau*, Troeltsch publie une longue étude qu'il intitule : « Les idées de 1914 », idées qu'il oppose aux principes de 1789. La guerre a sonné pour l'Allemagne le réveil de l'idéalisme : « l'Allemagne pria », et, croyant Dieu avec elle, elle ne douta pas qu'elle était invincible. L'esprit métaphysique et la notion du supra-sensible, qu'il importe peu de savoir s'ils viennent d'une religion révélée ou de la philosophie kantienne ou hégélienne, a heureusement balayé l' « américanisme » des gens d'affaires et le romantisme des esthètes. C'est là le premier apport de la guerre. Voici le second. Une unité incomparable s'est réalisée dans la nation. On fut forcé de reconnaître tout ce qui se trouvait de force, de santé, de bon sens, de sentiment du devoir et du sacrifice dans ce peuple dont s'écartaient davantage trop de riches et d'intellectuels. Toutes les classes ont reconnu que l'action, le travail, la foi, le courage et l'obligation de devenir utile étaient les seules raisons d'être de l'homme. Troisième avantage de la guerre : par elle a été démontré que l'Allemagne était intellectuellement isolée. La plupart des nations civilisées sympathisent avec la culture de l'Europe occidentale, cette dernière représentant la liberté et la démocratie, tandis que la culture allemande serait la glorification de l'autocratisme, du militarisme et de l'esprit de caste. L'Allemagne se mit à réfléchir et découvrit que « l'idée de la liberté allemande », contrairement à l'individualisme anglo-saxon et à l'égalitarisme français, ne considère pas l'individu égoïste, isolé et abstrait mais la collectivité vivante. Sans abdiquer sa personnalité, l'individu allemand se soumet librement à la collectivité qui, seule, lui permet l'épanouissement de son être. C'est là un néo-hégélianisme dont profitera l'humanité, de même qu'elle profitera du Mittel-Europa, en quoi le germanisme réalise enfin l'idée mondiale qui lui est propre. Le Mittel-Europa donne à l'Allemagne la garantie de ne pas être engloutie, maintenant où les grands empires tâchent à se partager le monde. Et comme l'Allemagne n'est pas une métropole dominant des colonies, mais une Confédération dont chaque membre est libre sous une direction unique, celle de l'esprit allemand, c'est la seule solution dans laquelle les petites nationalités pourront trouver, au xxe siècle, leur salut et leur avenir. Et Troeltsch conclut : « Nous seuls, les Allemands, nous avons dégagé de cette guerre des idées vraiment nouvelles parce que nous sommes seuls un peuple jeune. »

Le Dr Emil Berger, membre étranger correspondant des académies

de médecine royale de Belgique et royale d'Espagne, publie dans la *Friedenswarte* quelques pages sur « les illogismes de notre existence et la guerre mondiale ».

Depuis nombre d'années l'Académie des Sciences de Paris inscrit un prix pour la solution du problème de la communication à établir avec une autre planète. Un astronome français proposa à cet effet d'allumer un grand incendie en Sibérie, et calcula l'étendue qu'il devait avoir afin qu'il pût être aperçu des habitants de Mars à l'aide de leurs télescopes, pour qu'au cas où il comprendraient ce signal, ils pussent entrer en relation avec les habitants de la terre. L'incendie provoqué par la guerre mondiale dépasse en étendue celui qui serait nécessaire pour une entente avec les Marsiens. Pourquoi n'est-il pas suffisamment important pour que les Terriens, entrant entre eux en relation, puissent s'entendre ?

Albin Valabrègue, le spirituel auteur français, me disait un jour que la guerre était inévitable, la société reposant sur l'illusion et le mensonge. Comment n'est-il pas possible d'organiser la société humaine sur les bases du droit, de la morale, de la vérité et de l'amour du prochain ?

Il n'est qu'une même réponse à ces deux questions : Parce que notre existence est liée à un nombre d'illogismes que nous connaissons, qui nous font souffrir horriblement et dont cependant personne n'ose parler et moins encore nous délivrer.

L'école impose au cerveau dès son jeune âge les illogismes les plus grands. Le maître prescrit, dans son cours de religion : « Tu ne tueras point » et enseigne les devoirs de l'amour du prochain; immédiatement après, l'enfant apprend de son professeur d'histoire que l'histoire de l'humanité représente une suite de guerres et que la connaissance des dates de ces guerres et des batailles est indispensable pour l'éducation du peuple. Celui qui présida aux plus grandes batailles, Alexandre le Grand par exemple, y est particulièrement glorifié. Si le choix du sujet pour l'enseignement de l'histoire était laissé aux cannibales, ce choix ne serait pas différent. Dans maints pays, la Suisse entre autres, la conscience des professeurs d'histoire commence à se révolter contre cette méthode d'enseignement. Les noms de tous ceux qui ont contribué à la culture de l'humanité et en furent les grands bienfaiteurs sont soigneusement passés sous silence. On ne cite pas les inventeurs du métier à tisser, des chemins de fer, de la navigation à vapeur, du télégraphe, de la télégraphie sans fil, du téléphone, de la lumière électrique ou des moteurs électriques. On tait celui (Pinel) qui, pour les placer dans des hospices, délivra, des prisons où ils languissaient, les fous, considérés alors comme possédés du diable, celui qui inventa l'écriture des aveugles (Valentin Haüy), et celui qui enseigna aux muets, retranchés de tout commerce avec autrui, à parler la langue de leurs frères (Abbé de l'Epée). Il est vrai que l'enseignement moderne de l'histoire déroge parfois à cette conspiration du silence : on parle de Socrate, qui, parce qu'il avait créé un système philosophique, dut boire de la ciguë, on apprend que Christophe Colomb, après avoir découvert l'Amérique, finit ses jours dans un cachot. Visiblement, cela doit signifier le sort qui attend tout nouveau créateur de système philosophique, tout explorateur ou tout inventeur. Deux seuls inventeurs ont une place

d'honneur dans l'enseignement de l'histoire : celui de la poudre à canon (Berthold Schwarz) et celui de l'imprimerie (Gutenberg), et ce avec justice, le premier étant l'ancêtre de l'industrie des armements, et l'autre, dont l'invention ne fut pas sans conséquences heureuses, celui de cette presse provocatrice dont le travail en commun poussa à la folie d'armement dont la guerre mondiale fut la conséquence. Il est prouvé que les Chinois connaissaient la poudre et l'imprimerie avant les Européens, mais ils firent toujours de ces deux inventions un usage modeste et jamais n'élevèrent auprès des Européens la moindre réclamation quant au droit de priorité.

Autant que l'école, la Presse (en grande partie pour le moins), maîtresse d'école de la vie, montre la même tendance. C'est ainsi qu'une feuille parisienne consacra, en première page, un compte rendu d'une colonne et demie à un livre philosophico-socialiste d'un membre de la célèbre bande d'apaches Bonnot-Garnier. Dans le même numéro, on pouvait lire, aux « Petites informations » : « M. Milhaud, sénateur, ancien ministre des finances, rapporteur du budget au Sénat pendant 25 ans, vient de mourir. » La place importante qu'on accorde dans l'enseignement de l'histoire à Néron, à Caligula, à Attila et à Tamerlan, et, dans la presse quotidienne, aux grands criminels, est des plus regrettables, alors que d'autre part il ne reste plus de place pour un Milhaud, un philantrope distingué et noble, un homme qui donna le meilleur de soi à sa patrie.

Les illogismes n'apparaissent pas moins violemment dans le haut enseignement où, cependant qu'elle apprend que toutes les conquêtes de la science, de la technique ainsi que le progrès de la culture sont dus au travail commun des meilleures entre les nations, la jeunesse est préparée pour la guerre qui anéantit ce même travail commun. Il paraît presque plus logique, comme ce fut le cas dans un des pays belligérants, de rayer entièrement dans certains manuels les noms des étrangers. L'un de ces ouvrages d'enseignement explique expressément dans sa préface qu'on n'en a pas besoin, « parce que nous avons chez nous tout ce que nous possédons ».

Le jeune homme entre-t-il dans la vie pratique, ces illogismes continuent leur chemin. S'il appartient au parti conservateur, il suit étroitement les formules de la religion, mais cependant il lui faut, à lui ou au représentant qu'il élit, aller contre ces convictions religieuses en votant un budget de guerre, rendu indispensable par les armements énormes des autres États. Mais si le jeune homme s'affilie au parti démocratique ou aux socialistes, alors son député, en votant contre le budget de guerre, représentera les principes de l'amour du prochain et de la conciliation avec son ennemi, sans suivre cependant les formules de la religion.

Ce sont les illogismes qui ont préparé la guerre mondiale ; à eux la faute qu'elle se soit produite. Ils sont la cause primordiale de la manière dont elle est conduite, et ils sont coupables de ce qu'elle dure encore, malgré que les deux groupes soient convaincus que l'un ne saurait anéantir l'autre, et que l'affaiblissement de l'ennemi sera suivi pour sa propre nation d'un affaiblissement égal. La seule conséquence certaine de tous ces illogismes, Romain Rolland l'a dite le premier : Le centre de la culture humaine, l'Europe, en sera la victime.

LA PRESSE NEUTRE. — La *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* donne, sous la signature de M. George Nestler Tricoche, une intéressante étude sur le Canada en temps de guerre. En temps de paix, le Dominion est sans armée régulière, et ce n'est guère qu'aux jours de cérémonie publique qu'on aperçoit l'existence des miliciens proprement dits. Des semaines, des mois se passent au Canada sans qu'on voie un uniforme ou qu'on entende dire quoi que ce soit se rapportant aux choses militaires. Mais nous sommes en temps de guerre :

Le Canada a depuis quelque temps 50.000 hommes sur le front ; au 1er janvier 1916, il avait en outre dans les camps d'Angleterre ou en formation dans la colonie, 175.000 volontaires. Actuellement, on marche à grands pas vers le demi-million : une performance notable pour un pays comptant moins de huit millions d'habitants. Cette éclatante preuve de loyauté vis-à-vis de la Couronne est d'autant plus remarquable que, avant la guerre, le Canadien ne témoignait guère d'attachement pour les Anglais proprement dits. Sa sympathie allait volontiers à l'Ecossais, à l'Irlandais ; mais il avait si peu le désir d'encourager l'établissement de l'autre élément de la population métropolitaine sur le territoire du Dominion, qu'on pouvait lire couramment dans les offres d'emploi publiées par les journaux : *Englishmen not wanted* ! — « On ne désire pas d'Anglais. » La guerre a eu pour résultat de resserrer les liens de la colonie avec la mère-patrie, évidemment parce qu'elle a fait ressortir les dangers courus non seulement par les institutions anglo-saxonnes, mais aussi par la civilisation anglo-celte tout entière : telle est du moins l'explication qu'on donne sur les lieux du revirement d'opinion qui se manifeste d'une façon si claire.

Au point de vue purement social, le contraste entre le Canada de 1916 et celui du début de 1914 est saisissant. La vie est devenue plus sérieuse ; les fameux sports d'hiver, les féeriques « carnavals de glace » ont été abandonnés ; on économise... Bien des visages sont soucieux, car mainte famille a été déjà éprouvée. La note dominante est le calme, — un calme étonnant dans une population qui depuis plus de cent ans n'a jamais senti la guerre de près. Les paisibles journaux canadiens-français eux-mêmes, qui publient presque chaque jour des notices nécrologiques, avec portrait, sur les soldats du contingent tombés devant l'ennemi, le font sobrement, sans phrases ni lyrisme sensationnel. Parlez-vous d'un régiment qui est au front ? On vous répond comme s'il s'agissait d'une entreprise quelconque : « Le 22me ? Oui, il rend de bons services ; perd deux ou trois hommes chaque jour : un bon petit régiment ! » Déjà, malgré l'énorme distance du champ de bataille, il y a quelque chose de l'indifférence qui distingue les habitants des régions où l'on se bat. A Montréal, par exemple, des sentinelles, en plein jour, dans des rues populeuses, font usage de leurs armes, à tort ou à raison, un peu à la manière du sergent de ville essayant de tuer un chien enragé, c'est-à-dire pour le plus grand péril du passant inoffensif : nul, pas même les dames, n'y prête beaucoup d'attention ; certaines personnes ne prennent pas la peine de se retourner.

Mais aussi il y a eu tant d'alarmes, d'explosions de manufactures d'armes,

de complots plus ou moins réels, que les Canadiens s'attendent à tout, même à l'impossible ! On redoute, d'un côté, les agissements des Allemands naturalisés ou non, résidant au Canada ; de l'autre, et surtout, ceux des *German-Americans* habitant les Etats-Unis. Environ 7000 Austro-Allemands, d'âge militaire, sont internés dans des camps spéciaux. Mais il reste des Germains en liberté, ainsi que nombre de Bulgares. Dans la seule ville de Hamilton, 584 Bulgares, 178 Autrichiens, 30 Allemands et 5 Turcs travaillent actuellement dans diverses manufactures. D'ailleurs, on ne saurait enfermer les Germains d'origine qui ont été naturalisés anglais ; ce dernier élément est donc fort dangereux. Sous ce rapport, la situation du Dominion est analogue à celle des Etats-Unis. Des gens nés en Allemagne ont fini, ainsi que de l'autre côté du Saint-Laurent, par se glisser partout. C'est à ce point que les officiers du 59me, chargés d'assurer la garde d'une fabrique d'obus à Brockville, ont menacé de retirer leurs troupes si l'usine ne congédiait les ouvriers teutons.

Mais on est encore moins protégé contre le péril « d'outre-frontière », c'est-à-dire contre les agissements des Allemands fixés aux Etats-Unis. Depuis les incursions des Fénians irlandais, en 1866 et 1870, le Canada est exposé, en temps de trouble, à voir surgir des ennemis du territoire américain. Périodiquement, dans cette guerre, le bruit se répand qu'une « armée » de *German-American* s'avance vers la frontière ; ou bien ce sont des aéroplanes, partis du pays des Yankees et qu'on a vus planer. On déplore la parfaite indifférence des autorités américaines, qui ne font rien pour tranquilliser leurs voisins du nord. Mais les journaux américains répondent que, pendant la guerre de Sécession, le Canada n'a pas empêché les Sudistes établis dans la colonie de faire une descente sur Saint-Albans, en Vermont, et aurait même favorisé la fuite des coupables !...

Toutefois, il existe d'autres éléments de trouble en ce moment au Canada. La sempiternelle « question de la langue » est entrée dans une phase aiguë, car un des leaders de l'opposition. M. Armand Lavergne, excite les Canadiens-Français de la province de Québec à boycotter les produits originaires de l'Ontario, si ce dernier n'augmente pas la part faite à la langue française dans les écoles et les tribunaux. Cette agitation est très inopportune, on le conçoit fort bien, surtout parce qu'elle se greffe sur la présente attitude du parti nationaliste, dont le but est d'arriver à l'indépendance complète du Canada. Ce parti a son foyer dans les régions françaises ; ses chefs, l'avocat Lavergne et M. Bourassa, éditeur du *Devoir*, de Montréal, ont essayé d'entraver le plus possible le recrutement des volontaires. C'est par suite de leurs efforts que les Canadiens-Français, qui constituent le quart de la population du Dominion, n'ont fourni jusqu'au 1er janvier de cette année que 10.000 hommes sur les 225.000 levés par la colonie. Mais, ici encore, le clergé catholique français est venu à l'aide du gouvernement, avec cette loyauté inébranlable qui a pris naissance dès 1759, alors que l'Angleterre protestante, en annexant la colonie, a garanti aux Canadiens catholiques plus de liberté et d'autonomie qu'ils n'en avaient sous la domination de la France. L'archevêque de Montréal, en se déclarant nettement en faveur de l'enrôlement de l'élément français, a porté un coup inattendu et peut-être décisif aux agissements nationalistes, à cause de l'influence du clergé sur cette partie de la population.

Sous le rapport économique, le Canada n'a pas présentement à se plaindre de la guerre, qui lui a permis de révéler, voire à lui-même, les possibilités de son industrie. Naguère les manufactures canadiennes passaient pour incapables de donner des produits de fabrication délicate. Elles peuvent maintenant produire plus d'obus que tous les ateliers privés réunis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Les exportations, durant les six premiers mois de 1915, ont augmenté de plus de 100 o/o sur l'exercice précédent.

Cependant il y a un revers à la médaille. On se demande ce qui arrivera lorsque les commandes de guerre prendront fin, car il n'y a aucune perspective de grands travaux d'art susceptibles de les remplacer. Puis il faudra payer les énormes intérêts des emprunts faits par le gouvernement fédéral, les provinces, les chemins de fer, les compagnies industrielles. Enfin, on est un peu inquiet sur le sort des soldats licenciés après la paix. Nombre de ceux-ci étaient des ouvriers, de petits artisans, des chercheurs d'aventures même, venus d'Angleterre, attirés par les grands travaux qu'avaient entrepris, dans le nord-ouest, les compagnies de chemin de fer transcontinentales. La guerre éclata juste au moment où une réaction succédait à une période de fiévreuse activité ; des milliers de travailleurs, qui étaient sur le pavé, entrèrent dans l'armée. Mais qu'en faire, quand ils rentreront dans la colonie, sans doute avec l'idée que le Canada leur doit du travail ? On songe, en ce moment, à préparer pour eux des fermes dans les vastes territoires encore peu peuplés.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

« **La cité reconstituée** », **aux Tuileries**. — Depuis l'invasion allemande, avec la dévastation malheureusement trop réelle des provinces occupées, on a vu revenir les beaux projets, élucubrations et discours des architectes urbanistes, qui ont cru trouver, on peut le dire, — le malheur des uns faisant le profit des autres, — une occasion merveilleuse de placer « leurs salades ». Il faut en effet préparer le lendemain de la guerre, — car ce jour doit venir, si éloigné qu'il paraisse encore ; il est donc sage de s'occuper dès à présent de reconstruire et aménager les villes, les habitations qui ont souffert, ont été détruites par l'ennemi. — Un tome volumineux de MM. Agache, Auburtin et Redont, avec préface de M. Georges Risler, « président de la Section d'Hygiène urbaine et rurale du Musée Social », a été publié l'an passé sur la question (1). Il est certes rempli d'idées, — beaucoup excellentes — mais le malheur c'est qu'on ne puisse s'en tenir toujours à la théorie ; un jour vient où les projets les plus mirifiques doivent se traduire sous une forme palpa-

(1) *Comment reconstruire nos cités détruites*, Paris, 1915. — Cf. *Mercure de France*, 1er mars 1916.

ble et concrète, — se réaliser matériellement. Les architectes du Progrès déclarent avec véhémence qu'on ne doit pas retomber dans les erreurs du passé ; bâtir au hasard, sans souci d'un plan général ou de l'hygiène : enfin ils préconisent divers « arrangements urbains » et nous proposent, selon leurs théories, ce qui doit constituer les derniers perfectionnements.

L'exposition des Tuileries se rattache plus ou moins à ces idées, mais que nous ne voyons pas se réaliser absolument, si divers constructeurs y ont montré leurs produits. On doit sans doute appliquer, par la suite, les idées générales de ces Messieurs les Urbanistes, mais on s'est surtout occupé cette fois de présenter des maisons isolées, — l'habitation, qui constitue la cellule organique de la cité, sans trop se soucier de la rattacher à un système général. On peut croire même que ce thème devait d'autant mieux convenir aux exposants qu'ils avaient plus ou moins chat en poche, — je veux dire un petit projet auquel ils n'étaient pas fâchés de faire un sort, sinon des séries de modèles. Les ensembles, les effets généraux, on nous les montrera plus tard. — Autour du Jeu de Paume, sur l'esplanade des Tuileries qui domine la rue de Rivoli et la place de la Concorde, on nous a donc installé une sorte de village nègre ; il n'y manque que la danse du ventre, le bruit du tabourak et les piaulements de volailles que poussent ces dames. Deux rangées de baraques s'alignent sous le couvert des arbres, et il y a même dans un coin un échafaudage de faux rochers en toile, — avec un trou de grotte où pendent des stalactiques imitées en confiture. Vers le centre, le village prend les allures d'une factorerie, d'un provisoire établissement colonial, avec des hangars, de vastes cabanes pourvues de vérandas, et qui seraient indifféremment l'hôpital, l'école ou le Palais du Gouvernement. Sur une petite place, on a même disposé une estrade où un orchestre peu convaincu nous joue de temps à autre un petit air. Sur cela, dégoulinent les averses de Juin ; la pluie ruisselle sur les cabanes qui n'ont pas même de gouttières, — n'étant faites que pour les jours de soleil, — et tracent autour d'elles des séries de flaques qui offrent l'agrément du bain de pieds ; les visiteurs, pataugeant dans la gadoue blanchâtre qui forme le sol, n'auront plus tout à l'heure qu'à gagner hâtivement la rue de Rivoli et le premier café hospitalier. — Par delà le village colonial et le Jeu de Paume, où sont exposés avec des plans et projets multiples, jusqu'à des maquettes de ces petites cabanes aux toits de tuiles rousses, — les maisons de campagne des bourgeois de la capitale, — qui sont l'abomination de toute la région de Paris, on a continué l'exposition. Mais ce côté n'est pas terminé ; on arrive bientôt à une passerelle qu'interdisent des cordes tendues, et par delà on aperçoit d'autres hangars, une rue entre des magasins de planches. Les visiteurs reviendront si le cœur leur

en dit. Tambourinée depuis longtemps, inaugurée par les personnages officiels, l'exposition de la *Cité reconstituée* sera peut-être finie un de ces jours, et les amateurs en seront quittes pour attendre.

§

Mais il faut examiner les constructions, les modèles exposés, — qui ne constituent nullement des ensembles, il faut le répéter, mais sont des projets isolés, — l'habitation par exemple qu'entoure un jardin, la villa de banlieue, la maison de campagne que peut faire bâtir tel ou tel à Choisy ou à Bourg-la-Reine. Je n'ai pas l'intention, du reste, de faire la critique de cette exhibition, mais seulement de consigner quelques pensées qu'elle suggère. De même, on peut passer sur le côté surtout industriel de certains envois, offrant plus ou moins de rapports avec le sujet, — sur le carnaval et le bric à brac des fabricants, — pour arriver aux modèles offerts. Une construction gothique, en planches, la couverture établie sur des fermes de ferraille qui forment ogives ; il y a aussi, du même exposant, un modèle qui ressemble à un wagon et peut être mis sur rails, et même un projet d'église. C'est ensuite la construction démontable Levanneur ; une sorte de chalet, encore démontable, que présente M. Franky-Farjon, constructeur à Houdan ; un autre en « carreaux-armés » à double revêtement ; la « construction stérile », système Sano, — « bon marché, isolatrice, incombustible » ; un procédé de murs coulés, dû à M. S. Cohier, de Hourdan ; « l'idéal rapide », qui emploie du carreau de plâtre ; un logis en ciment-pierre ; la maison démontable du système Rigoulot, etc. On peut ajouter le chalet Hamelle, qui a vaguement un air hollandais, qu'on pourrait recommander comme rendez-vous de chasse, et dont la toiture utilise des plaques de feutre rendu imperméable par un bain chimique. J'en ai passé, on peut le croire. Ce sont encore les constructions économiques du système Ozeray ; une baraque-hôpital des établissements Haour ; la maison-église où l'on montre l'emploi de la « Boisine » — une sorte de ciment dont on imite le vieux bois, et qui paraîtra sans doute une invention merveilleuse à une époque comme la nôtre, où l'on ne rêve que de contre-façon ; enfin, au milieu de ces constructions hétéroclites, une école et même une église de planches, — un hangar ! — où l'on a disposé des vitraux, naturellement aussi laids que possible, et, à l'arrière, un compartiment qui pourra servir de sacristie. Cette invention, on peut le dire, est à peu près dans le goût du bizarre échantillon que se trouve déjà l'église Saint-Jean de Montmartre, — sanctuaire qui aurait pu se nommer aussi bien Notre-Dame de la Fabrique ou Notre-Dame de l'Usine.

Evidemment, il faut toujours se souvenir, lorsqu'on examine de tels projets, qu'il ne s'agit que de constructions provisoires, temporaires, et qui permettront d'attendre l'architecture d'un temps meilleur.

Les villages et même les villes auront besoin d'immeubles hâtivement construits et n'entraînant pas des frais excessifs. Je passe sur l'aspect plutôt malheureux des modèles proposés et je dois constater que très peu de ces immeubles seraient véritablement habitables. On n'y voit que des pièces exiguës, des racoins et cabinets ; il en est où l'on a oublié même la cuisine. Puis la plupart sont brouillés avec l'aération et se trouveraient surtout utilisables pour faire éclore des poussins. — Mais il serait intéressant de recueillir l'impression des braves gens des pays envahis, dont l'habitation s'est trouvée détruite, et qui visitent cette foire avant de faire reconstruire. Ceux de la campagne sont habitués à de vastes pièces servant à plusieurs usages, — salle à manger, cuisine, chambre à coucher encore, — même s'il y a des pièces annexes, une resserre, l'étable pour les bêtes ; on veut les parquer dans des réduits exigus, sans commodités, sans agrément, — et ils doivent plutôt trouver que l'ancien système était préférable. Ceux des villes avaient de vieilles maisons commodes, souvent aux étages élevés, contenant de vastes pièces où le mobilier, les lits énormes, les larges armoires tenaient à l'aise ; on leur propose maintenant des cages à mouches, des réduits minuscules où l'on peut à peine faire entrer une couchette, où une chaise même devient un embarras. J'imagine qu'ils n'auront pas grand enthousiasme, les uns comme les autres, et enverront à tous les diables ces Messieurs les architectes urbanistes avec leurs inventions. — Mais a-t-on véritablement appliqué leurs idées? Il semble surtout que la plupart des projets qu'on peut voir à la « Cité reconstituée » n'ont pas été exécutés à son intention. — S'il ne s'agit en somme que de provisoire, ce caractère serait plutôt donné par les logis que propose le *Bon Gite*, — des maisonnettes en somme suffisantes, un toit, un abri pour ceux qui n'ont plus rien ; des constructions de planches où se trouve une grande pièce servant aux usages du ménage, où l'on cuisine, où l'on mange, où l'on couche, — et comportant en outre une petite chambre pour les enfants. Du même genre, sont les baraques Collet, cahutes démontables et pouvant s'étirer, s'agrandir selon les circonstanoes. — On m'avait parlé encore, avant cette visite, d'un projet merveilleux de maison à bon marché, — mais dont la toiture, partie qui coûte le plus à établir et doit être souvent réparée, se trouvait remplacée par une terrasse où l'on faisait pousser de l'herbe, — peut-être même avec l'intention d'y mener paître une vache. Je n'ai rien vu de ce genre, mais peut-être ce projet bizarre se trouvera-t-il dans la partie non encore achevée de l'exposition. — En terminant, je vais mentionner enfin une sorte de cabane dont l'intérieur figure un salon très modern-style, avec des boiseries barbouillées de peinture rousse encadrant des panneaux tendus d'une étoffe verte au moucheté de blanc lacrymatoire.

L'ameublement est fait d'une petite table, d'une chaise de bois et d'un fauteuil, le tout laqué de blanc et à peu près de l'art dit « futuriste ». L'un de nous voulut s'asseoir dans le fauteuil et, n'étant pas d'une corpulence excessive, réussit à peu près à s'y introduire ; mais il l'emporta de ses fesses lorsqu'il voulut se relever.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Ernest Daudet : *Bismarck;* Attinger. 3 50

Henri Labroue : *La Mission du Conventionnel Lakanal dans la Dordogne en l'an II ;* Champion. 15 »

Henri Labroue : *La société populaire de Bergerac pendant la Révolution ;* Rieder. 8 »

Littérature

René Doumic : *La défense de l'esprit français;* Bloud. 0 60

Georges Turpin : *Les poètes de la guerre;* Rev. litt. et art. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Albert de Bassompierre : *La Nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des affaires étrangères de Belgique ;* Perrin. 1 »

Léon Bocquet et Ernest Hosten : *L'agonie de Dixmude ;* Préface de Charles Le Goffic. Illust. de Léon Cassel ; Tallandier. 3 50

Joseph Boubée : *Parmi les blessés allemands ;* Plon. 3 50

Henry Carton de Wiart : *La Belgique, boulevard du Droit;* Bloud. 1 20

Henri Charriaut et Amici-Grossi : *L'Italie en guerre ;* Flammarion. 3 50

Paul Gaultier : *La Mentalité allemande et la guerre ;* Alcan. 1 25

Hubert de Larmandie : *Blessé, Captif, Délivré.* Préface du général Malleterre; Bloud. 3 50

Maurice Maeterlinck : *Les Débris de la guerre ;* Fasquelle. 3 50

A. de Maricourt : *Le drame de Senlis ;* Bloud. 3 50

Miss Edith Cavel, Eugène Jacquet. Avec 2 grav. h. t.; Ligue des Droits de l'homme. 0 50

Nouvelle carte pour suivre les opérations de la bataille de Verdun ; Taride. 0 30

Victor Tissot : *L'Allemagne casquée.* Préface d'O. Reclus : Perrin. 3 50

Edith Wharton : *Voyages au front de Dunkerque à Belfort ;* Plon. 3 50

Philosophie

Victor Delbos : *Une théorie allemande de la culture ;* Bloud. 0 60

Poésie

Maurice Allou : *Strophes d'acier;* Berger-Levrault. 2 50

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Hypotyposes ;* Perrin. 3 50

J.-N. Faure-Biguet : *Poèmes ;* Escoffier. 2 »

Charles de Guerville : *Les glorieuses;* Jouve. 2 50

Fernand Hauser : *La France sauvée ;* Bloud. 3 50

Questions militaires

Maurice des Ombiaux : *Le général Leman ;* Bloud. 0 60

Questions religieuses

Dr Henry Mariavé : *Pour la Salette contre nos Princes* (3e série) ; Imp. Firmin et Montane, Montpellier. » »

Romans

Elie Dautrin : *Nos petits pendant la guerre et nos grands; Plon.* 2 »

Pierre de Valrose : *Une âme d'amante pendant la guerre;* Perrin. 3 50

Sociologie

Victor Cambon : *Notre avenir ;* Payot. 3 50

Abbé Eugène Griselle : *L'Arménie martyre*; Bloud. 0 60

La représentation nationale au lendemain de la paix; Bloud. 0 60

M. Vinaver : *Rapport sur la question juive*; Ligue pour la défense des Juifs opprimés. 0 50

Théâtre

André Bataille : *Plaies et... boches,* revue en 6 tableaux, représentée sur le front ; Hardy. » »

F. Chavannes : *Guillaume le fou,* drame en 3 actes ; Cahiers vaudois. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La Doctrine stratégique du maréchal von Schlieffen. — Une lettre de M. Gabriel Astruc.— Mort d'Emile Faguet.— Poètes et Sinn Feiners. — Littérature et Diplomatie. — Un faux frère de lait. — Une découverte astronomique — Féminisme.

La doctrine stratégique du maréchal von Schlieffen.

18 juin 1916.

Cher Monsieur Vallette,

Je viens de lire, dans le Mercure du 16 juin, l'intéressante étude de M. Emile Laloy, intitulée : *De Clausewitz à Hindenburg.* Son auteur y met en lumière, en lui attribuant toute sa valeur, la doctrine stratégique du maréchal von Schlieffen, ancien chef du grand état-major allemand, qui a été le véritable préparateur de la manœuvre des armées allemandes au mois d'août 1914, bien qu'il eût cessé ses fonctions depuis plusieurs années. Il avait disparu d'ailleurs en 1913, comblé d'honneurs et d'années.

Après avoir établi la vogue dont les idées du vieux maréchal jouirent en Allemagne, M. Emile Laloy écrit : « Von Schlieffen fut malheureusement apprécié moins correctement en France. » Il ajoute : « Pour prendre un exemple, M. Ch. Malo, le critique militaire du *Journal des Débats*, exprima sa surprise qu'une production qui, au point de vue militaire, est « un pur tissu de platitudes » ait pu exciter l'enthousiasme d'une imagination aussi indépendante que celle de Guillaume II. » L'opinion de feu Ch. Malo prouve une fois de plus qu'il n'est pas toujours bon de prendre ses oracles dans nos grands quotidiens ; on y est assez porté à ne suivre que les chemins battus.

Mais j'en viens au véritable objet de ma lettre. Le *Mercure de France* a parlé de la doctrine stratégique du maréchal von Schlieffen en un temps où il y aurait eu plus de profit qu'aujourd'hui à examiner avec attention ce qui apparaissait clairement comme la doctrine officielle du grand Etat-major allemand.

Le 1er juin 1914, au cours d'une de mes chroniques, où j'analysais l'ouvrage du cap. Daille, auquel M. Emile Laloy fait allusion et qui n'était qu'un dénigrement systématique des idées du vieux maréchal, j'écrivais ce qui suit :

Passant à l'application de sa doctrine dans le domaine de la stratégie, en vue de

la guerre moderne, von Schlieffen préconise la marche des armées, dès la fin de la concentration, déployées sur un grand front, en une multitude de colonnes, empruntant toutes les routes parallèles. On estime que chacune de ces colonnes ne doit pas comprendre plus d'un corps d'armée, en profondeur. A l'approche de l'adversaire, la guerre continue à travers champs, si c'est nécessaire, en dédoublant les colonnes. L'armée s'avance ainsi, par divisions accolées, déployée sur un immense front. Seul mode d'attaque, dit le maréchal, qui peut conduire à la bataille d'anéantissement.

J'ajoutais :

C'est, ma foi, bien possible, étant données les difficultés de mouvoir les masses que constitueront les armées modernes.

Et je concluais comme suit :

La doctrine du vieux feld-maréchal, malgré sa rigidité, reste impressionnante. Il est bien possible qu'aucune formation ne soit capable, à priori, par sa seule vertu, d'assurer le succès dans tous les cas. Mais c'est déjà beaucoup qu'une *semblable doctrine ait l'apparence d'être la mieux appropriée à la nature toute nouvelle des armées modernes* Je voudrais, en tout cas, lui voir opposer autre chose que de vagues formules, comme se borne à le faire M. le capitaine Daille.

Ceci pour prendre date. Le *Mercure* a donc eu le mérite de parler au moment voulu des idées stratégiques qui étaient en faveur en Allemagne. Il est regrettable que ces idées n'aient pas été prises en plus de considération par ceux qui avaient alors la charge des destinées de nos armées. On ne s'est employé qu'à les dénigrer.

Il faut, en effet, rendre justice à nos adversaires : par orgueil ou par outrecuidance, ils n'ont jamais dissimulé leurs projets stratégiques. Tous ceux qui étaient peu ou prou au courant de la littérature militaire d'outre-Rhin n'ont éprouvé aucune surprise véritable devant le grand mouvement enveloppant dessiné à travers la Belgique au mois d'août 1914. La manœuvre était inscrite dans les écrits de von Schlieffen.

Ajoutons que si on n'a pas su la prévoir, en France, on a réussi cependant à la priver de tout succès définitif, ce qui prouve qu'il n'y a rien d'absolu, pas plus en stratégie qu'en aucun autre domaine.

Cordialement vôtre.

JEAN NOREL.

§

Une lettre de M. Gabriel Astruc.

Paris, le 21 juin 1916.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure de France* du 16 juin 1916 (no 432, tome CXV) à la page 621, la phrase suivante :

... « pendant que la fondation Astruc aux Champs-Elysées était surtout « soutenue par les capitaux des grands éditeurs de musique israélites « d'Allemagne ».....

Pour l'édification de vos lecteurs, je vous informe que dans les 7 millions de francs qu'ont coûtés le terrain de l'Avenue Montaigne et la construction du Théâtre des Champs-Elysées, l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie réunies ont fourni exactement un actionnaire à 25.000 francs et trois souscripteurs de 5.000 francs, soit au total 40.000 francs.

Aucun de ces actionnaires, d'ailleurs, n'est éditeur de musique. Tous

quatre habitaient Paris avant la guerre et leurs noms figurent dans plusieurs commandites théâtrales.

Le *Mercure de France* publiant généralement des articles sérieux et des renseignements exacts, je suis certain à l'avance que vous ferez bon accueil à cette lettre en l'insérant dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

GABRIEL ASTRUC.

§

Mort d'Emile Faguet. — Emile Faguet est mort dans son appartement du 59 de la rue Monge où il était alité depuis quelque temps. Il ne nous appartient pas de porter ici un jugement sur son œuvre extrêmement riche et variée. Faguet, un jour, s'était défini lui-même au café Vachette :

— Je ne suis pas artiste, mais je suis intelligent.

C'était bien vrai.

Il naquit le 17 décembre 1847 à la Roche-sur-Yon, mais dès son plus jeune âge il habita Poitiers. Son père était professeur au lycée de cette ville. Il fit pourtant sa rhétorique et sa philosophie au lycée Charlemagne, à Paris, et s'y prépara à l'École normale où il entra en 1867. Deux ans après, il débutait dans le journalisme en soutenant, dans le *Courrier de la Vienne*, la candidature de Thiers contre le candidat gouvernemental. Faguet devait, jusqu'à sa mort, rester rester attaché au Poitou. Tous les ans, il passait le mois d'août en famille à Châtellaillon et le mois de septembre à Poitiers. Il y avait ses habitudes, comme à Paris. Chaque soir, il faisait le tour de la place d Armes en fumant son éternel cigare. Après le dîner, il s'installait au café de Castille où il écrivait fort avant dans la soirée de nombreux articles sans ratures.

§

Poètes et Sinn Feiners. — Avec Thomas Mac Donagh et Patrick Pearse, exécutés à la suite de la dernière révolte irlandaise, sont morts deux poètes de grande valeur. Thomas Mac Donagh était en outre professeur de littérature anglaise à l'Université catholique de Dublin. Patrick Pearse était également professeur et avait fondé une école importante tout près de Dublin. Il écrivait en irlandais et en anglais et on lui doit nombre de traductions de poèmes gaëliques. *L'Epée de lumière*, journal de la « Gaelic League », était sous sa direction. Son érudition était notoire, son caractère réputé grand et ses idées, larges et belles. Avant de mourir il demanda de dire un dernier adieu à sa mère, mais cette dernière était arrivée qu'il venait d'être exécuté. La veille de l'exécution, il avait écrit un poème que voici dans la traduction de miss Maud Gonne.

LE VOYAGEUR

La beauté de ce monde m'a rendu triste,
Cette beauté qui passera.
Des fois, mon cœur a tremblé de grande joie
A voir un écureuil sauter sur une branche,
Une coccinelle rouge sur une tige,
De petits lapins dans un champ, le soir
Sous le soleil couchant,
Une colline verte où les ombres passent,

Quelque solitude où des hommes de la montagne
Ont semé
Ou bien récoltent, près des portes du Ciel,
Des enfants pieds nus sur le sable
D'une mer retirée,
Ou jouant dans les rues d'une petite ville de Connaught.
Toutes choses jeunes et heureuses.
Et puis mon cœur m'a dit :
Tout cela passera,
Passera et changera, mourra, ne sera plus.
Des choses belles et vertes, des choses jeunes et heureuses.
Et j'ai poursuivi mon chemin, tristement.

§

Littérature et Diplomatie. — Le nom du comte de Sainte-Aulaire, notre nouveau ministre en Roumanie, appartient, on le sait, à l'histoire de la diplomatie. Mais ce que l'on sait un peu moins, c'est qu'il appartient aussi à l'histoire littéraire.

M. de Sainte-Aulaire est, en effet, descendant de ce marquis de Sainte-Aulaire (François-Joseph de Beaupoil), né en Limousin en 1643, et qui fut académicien. Lieutenant général, il fut un des familiers de la cour de Sceaux et du salon de Mme Lambert. Pour avoir écrit des poésies légères, il devint membre de l'Académie française le 23 décembre 1706. Il remplaça Jacques Testu de Belval et fut reçu par l'abbé Paul Tallemont. Il mourut dans sa centième année le 17 décembre 1742. « C'est une chose très singulière que les plus jolis vers qu'on ait de lui aient été écrits lorsqu'il était plus que nonagénaire », a dit Voltaire.

Une deuxième fois, le nom de Sainte-Aulaire s'inscrit à l'Académie française. Un petit-fils de ce marquis centenaire, le comte de Sainte-Aulaire (Louis Clair de Beaupoil), devient à son tour académicien le 7 janvier 1841.

Né en Bretagne le 6 juillet 1778, il fut chambellan de l'Empereur en 1809, puis député et pair de France sous la Restauration. Rallié à la monarchie de Juillet, il fut nommé ambassadeur à Rome en 1831, puis à Vienne en 1833 et à Londres en 1841. Après quoi, il ne lui restait plus, rentré dans la vie civile, qu'à écrire ses mémoires, ou à se livrer à des travaux historiques : ce qu'il fit. Il écrivit une *Histoire de la Fronde* qui lui valut de devenir membre de l'Académie. Elu en remplacement de Pastoret, il fut reçu par Roger le 8 juillet 1841. Il mourut comblé d'ans et d'honneurs le 12 novembre 1854.

Ce comte de Sainte-Aulaire possédait une fille belle et charmante. Mlle Egédie de Sainte-Aulaire, seize printemps, une grande fortune et toutes les grâces, épousait en 1818 le duc Decazes, beau comme un jeune dieu et par surcroît ministre et favori du roi Louis XVIII. La mariage eut lieu dans la plus grande pompe au milieu d'un cortège princier. La cérémonie se fit dans la chapelle du Luxembourg, la bénédiction nuptiale fut donnée par le coadjuteur de l'Archevêque de Paris, et l'on chuchotait même que le petit discours qu'il prononça avait été composé par le Roi.

Egédie! Goûtez-vous ce prénom d'Egédie? Il est bien de l'époque et Egédie aussi, qui écrivait chaque jour son journal et conte ainsi la cérémonie de son mariage :

On m'a dit que, malgré mon embarras ou peut-être à cause de mon embarras, j'avais très bonne grâce. On m'avait bien recommandé de ne pas oublier, avant

de répondre au prêtre lorsqu'il me demanderait si *je consentais à prendre pour époux etc., etc.*, de me tourner vers mes parents et de faire la révérence pour solliciter leur consentement. Je n'eus garde d'oublier. Je fis deux révérences, une pour ma tante, l'autre pour mon père et ma mère. On trouva la chose de fort bon goût et, après la messe, les vieilles femmes, en m'embrassant, m'en faisaient compliment....

Charmante Egédie et qui ne manquait même pas de talent littéraire !

La cérémonie terminée, un déjeuner de soixante couverts réunit les invités chez le conte de Sainte-Aulaire. Il est présidé par la duchesse de Brunswick-Bevern, princesse de Nassau, grand'tante de la mariée, qui avait obtenu, du roi de Danemark Frédéric IV, la substitution du duché de Glucksberg en faveur de sa nièce et de ses descendants.

Enfin la jeune mariée gagne ses appartements. Sa chambre lui paraît valoir d'être décrite.

Elle est tendue de satin jaune à rosaces violettes, le lit tout ce qu'on peut imaginer de plus empire et même consulat, en forme de bateau, nulle marche tout autour, une couronne en acajou d'où tombaient des rideaux en satin violet. Cette chambre communique avec un boudoir tendu de jaune dans lequel se trouvent des bibliothèques où s'étalent les œuvres de Massillon, les lettres de Mme de Sévigné et autres livres du même genre, de ceux que peut lire une jeune femme.

Le lendemain, la jeune duchesse présidait le déjeuner offert à la famille de son mari. Telle était la coutume. Elle avait revêtu une robe en mousseline rose et un bonnet de dentelles avec des rubans roses. Au moment de prendre place à table, on lui remet une lettre à son adresse fermée du cachet royal portant deux L entrelacés, écrite « sur du vilain papier » et pliée à l'anglaise. Elle était du roi Louis XVIII qui adressait ses vœux et ses compliments à la gracieuse Egédie et l'embrassait en l'appelant sa fille.

..... Les années passent, mais il est certains noms qui restent ou qui renaissent. Le vieux nom français de Sainte-Aulaire est de ceux-là. La France de 1916 ne pouvait faire de meilleur choix pour la représenter en Roumanie et, dans ces temps difficiles, lui garder les sympathies de la nation latine, que celui de ce diplomate aristocrate et lettré dont on peut dire, en vérité, qu'il a de qui tenir.

§

Un faux frère...de lait. —Henri Lécuyer est mort. C'était un homme obscur. Gardien à la salle des ventes de Rouen, président honoraire de l'Amicale des anciens gendarmes, chargé pendant plusieurs années de la surveillance du square Solférino, Henri Lécuyer eut pourtant son heure de célébrité à l'époque où fut inauguré à Rouen, dans le square Solférino précisément, le monument de Maupassant. On répandit alors le bruit qu'Henri Lécuyer, dont la ressemblance avec l'auteur d'*Une Vie* était d'ailleurs curieuse, était son frère de lait. Quelques journalistes de Paris recueillirent aussitôt la légende et firent là-dessus de la copie, si bien que Mme Laure de Maupassant dut protester dans une lettre rendue publique :

J'ai lu avec stupéfaction dans certains journaux de Paris que Guy de Maupassant possédait un frère de lait, lequel était à l'heure présente gardien du square Solférino.

Or, j'ai été la nourrice de mon fils Guy et je ne permettrai à personne d'usurper ce titre. Je ne suppose pas, en effet, qu'une femme étrangère puisse s'arroger un pareil droit pour avoir pendant quatre ou cinq jours à peine allaité mon enfant. Je me trouvais à Fécamp chez ma mère, lorsque je fus atteinte d'une indis-

position assez légère. C'est alors que Mme Cavelier (Mme Laure de Maupassant a voulu dire Mme Lécuyer), fille d'un fermier voisin, fut appelée pour me venir en aide. C'est là tout et la semaine n'était pas écoulée que je reprenais possession entière de mon cher petit nourrisson qui ne fut sevré qu'à l'âge de vingt mois.

§

Une découverte astronomique. — M. Camille Flammarion annonçait l'autre jour à la Société astronomique que tout notre système sidéral est emporté dans l'espace par un mouvement récemment découvert et à la vitesse de 600 kilomètres à la seconde.

Nous savons des gens que la bataille de Verdun intéresse bien davantage. Quant à Camille Flammarion, les découvertes de ce genre le passionnent sans doute, mais sans lui causer de trop vives émotions.

Ce savant possède un esprit caustique qui fait l'enchantement de son entourage. Camille Flammarion — « Flamme » pour les dames, — lorsqu'il se trouve dans un dîner près d'une jolie femme, se laisse aller à sa verve qui est incomparable. Il a coutume alors de se livrer aux plus piquantes plaisanteries sur l'astronomie qu'il traite, si l'on peut dire, un peu par-dessous la jambe.

Un soir, à table, Flammarion, encadré de deux dames décolletées, parlait des systèmes solaires. Tout en dégustant un perdreau, il expliquait à ses voisines que les systèmes solaires étaient beaucoup plus nombreux qu'on ne croit généralement. Il y a plus de cinquante systèmes solaires qui ne sont pas si mal que ça, dit-il aux convives ébahis. — C'est comme le système de Ptolémée, ajouta-t-il en prenant le bras nu de sa voisine de gauche, le système de Ptolémée, il a du bon, eh ! eh ! il a du bon.

§

Féminisme. — Pendant ce temps, en France, la femme obtient de plus en plus de considération et prend de plus en plus d'importance. Voici même qu'on élargit ses droits.

Jusqu'à ce jour, la femme ne pouvait passer un acte notarié sans l'autorisation de son mari — sauf dans le cas plutôt mélancolique de l'acte testamentaire.

Or, voici qu'à propos d'un procès en règlement de travaux qui mettait aux prises un propriétaire parisien, M. Potrez, et son entrepreneur, celui-ci invoquait la nullité des marchés à forfait, parce que, tandis que M. Potrez était à la guerre, Mme Potrez avait seule signé ces marchés, *n'ayant pas qualité à cet effet*.

Le juge Ranson, président de la septième chambre du tribunal, a considéré que ces marchés féminins étaient valables et il a conclu ainsi :

Attendu, que ce mandat n'est, à la vérité, ordinairement donné que pour la conduite du ménage et notamment pour les acquisitions qui s'y réfèrent, mais qu'il peut s'appliquer également à d'autres tractations ; que c'est ainsi notamment qu'au moment où la défense nationale exige la présence de tous les hommes valides sous les drapeaux, il convient, comme cela a été déjà fait pour l'exercice de professions réservées jusque-là aux hommes, d'étendre les attributions des femmes et de permettre à celles qui consentent à l'entreprendre de se substituer aux hommes dans l'intérêt industriel, commercial et économique du pays...

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions de la Bourse demeurent satisfaisantes et dans la plupart des groupes on enregistre de nouvelles plus-values.

Le compartiment espagnol supporte pourtant des réalisations, dues à une opération de crédit qui intervient entre des groupes espagnols et français, et qui consiste en une avance consentie par l'Espagne à la France ayant pour objectif d'atténuer la tension du change.

Les Rentes françaises font montre de grande fermeté. Le 3 o/o cote 62 fr. 25 ; le 3 1/2 o/o est sans changement à 90 fr. 50 ; le 5 o/o gagne plus d'un demi point à 88 fr. 80.

Des demandes de plus en plus nombreuses en fonds et en valeurs industrielles russes accentuent la reprise qui s'était manifestée sur ces valeurs durant la précédente quinzaine.

Russe 4 o/o 1901, 68 fr. 25 ; Russe 4 1/2 o/o 1909, 79 fr. 25 ; Russe 5 o/o 1906, 88 fr. 25 ; Russe 3 o/o 1891 62 fr. 40. — Bakou 1340 fr. ; Toula 1078.

L'action Penarroya est toujours recherchée et passe de 1749 à 1775 francs.

Aucun changement sur les fonds balkaniques à peu près délaissés ; notons toutefois le Roumain 4 o/o 1898 qui perd 1 fr. à 75 francs.

Les actions de nos grands réseaux ferrés sont diversement traitées ; hausse sur l'Orléans à 1190 fr. ; l'Est à 825 fr. ; et le Nord à 1395. Tenue un peu moins ferme sur le Midi à 950 et le P.-L.-M. à 1050.

Excellentes dispositions sur le groupe bancaire, Banque de France en tête à 5000 fr. La Banque de Paris et des Pays-Bas passe de 895 à 1000 fr. ; l'Union parisienne de 592 à 620 et le Comptoir National d'Escompte de 761 à 769. — Le Crédit Mobilier français, la Banque française pour le commerce et l'industrie, ainsi que la Société générale et le Crédit français n'offrent pas de variations.

Ce dernier établissement a tenu, le 19 juin, son assemblée générale annuelle. Les comptes de l'exercice 1915 ont été approuvés et les résolutions à l'ordre du jour votées à l'unanimité.

Sur les bénéfices, une somme de 2.131.173 fr. a été affectée aux amortissements, et le solde, soit 548.251 fr., a été reporté à nouveau.

LE MASQUE D'OR.

LA VILLE DE PARIS

et le Département de la Seine

En raison des circonstances, le Département de la Seine a eu, lui aussi, à faire face à des dépenses extraordinaires d'assistance et de prévoyance.

Bien que sa trésorerie soit très à l'aise, on a dû aviser aux moyens de pourvoir à tout déficit au cas où il viendrait à s'en produire au cours du présent exercice.

C'est pourquoi un décret du 20 mai dernier a autorisé le Département de la Seine à procéder à une émission de 42,170,000 francs de Bons Départementaux. Ces Bons ne seront pas émis dans le public. Ils seront souscrits par la Ville de Paris. Mais celle ci, afin de pouvoir faire face à cette souscription, a été autorisée, par un décret du même jour, à faire elle-même une émission complémentaire de 42,447,300 francs.

Dans la circonstance, la Ville de Paris emprunte donc pour prêter, et comme l'opération ne doit comporter, pour elle, ni perte ni profit, sa dette ne se trouvera pas majorée par cette émission supplémentaire.

L'émission de 300 millions touchant à sa fin, l'augmentation du montant des Bons émis a été, comme il fallait s'y attendre, très favorablement accueillie du public, ces titres se recommandant non seulement par la parfaite sécurité qu'ils offrent, mais encore par leur rendement très avantageux.

On sait, en effet, que ces *Bons* donnent un intérêt payable *sans retenue d'impôts* de 5,25 o/o l'an lorsqu'ils sont à *six mois*, et de 5,50 o/o quand leur échéance est à *un an*.

Ce sont ces derniers qui, tout naturellement, sont le plus intéressants, vu leur taux d'intérêt sensiblement plus élevé, et vu aussi la période beaucoup plus longue pendant laquelle ils donnent à leurs détenteurs la faculté de souscrire par privilège aux nouveaux Emprunts que la Ville peut être amenée à émettre avant la date de leur remboursement.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.